

**Brigade
Mondaine [278]
– Fantasmés au
musée**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADA
MONDA

Par Michel Brice

FANTASMES
AU MUSÉE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°278)

FANTASMES AU MUSÉE

VAUVENARGUES

CHAPITRE PREMIER



Jean-Marc stoppa sa mobylette rue de Rivoli et la poussa dans une des nombreuses cours intérieures du musée du Louvre. Normalement, il prenait son service de gardiennage à 20 heures. Il appréciait, comme en ce mois de février, qu'il fasse déjà nuit quand il entrait dans les prestigieux bâtiments pour y prendre son travail jusqu'au matin. L'été, quand il s'y enfermait pour de nombreuses heures alors qu'il faisait encore jour jusqu'à plus de 10 heures du soir, c'était plus difficile.

Mais depuis qu'il avait rencontré Monique, ses heures de travail n'étaient plus que des heures de fornication intensive.

Il rangea son antique mobylette dans un petit local.

— Tu oses encore rouler avec cet engin de mort ? plaisanta un collègue en sortant.

— Et toi, t'as pas peur dans les couloirs de bus avec ton clou ?

Il se coiffa de la casquette réglementaire et s'engagea dans le petit escalier en colimaçon qui conduisait à la salle des gardiens.

— Salut, lança J-P en le croisant. La femme de Paul a fait un cassoulet. Bon appétit, les gars.

— Tu restes pas pour y goûter ?

— Non ! Rancart ce soir.

— Veinard.

Jean-Marc entra dans la salle.

— Ça sent rudement bon !

Le cassoulet était en train de chauffer sur le petit réchaud à gaz, sous l'œil vigilant de Paul qui tourna la tête vers le nouvel arrivant.

— Caroline nous a gâtés ce soir. Tu vas m'en dire des nouvelles. Un plat du sud-ouest, sa région.

C'était devenu une habitude. La dénommée Caroline s'éclatait à leur préparer de bons petits plats, au moins trois fois par semaine. Ce qui faisait parfaitement l'affaire de Jean-Marc. D'une part, parce que, célibataire, il n'avait pas à se creuser la tête pour savoir ce qu'il mangerait ; et pour d'autres raisons, moins avouables.

— C'est prêt, les gars, claironna Paul en éteignant le gaz.

Ils étaient quatre installés autour de la table. Paul déposa la casserole au milieu et fit le service. Pendant quelques minutes, on n'entendit plus que le cliquetis des fourchettes sur les assiettes et la mastication plus ou moins discrète des quatre gardiens.

Jean-Marc se leva le premier.

— Fameux ! Qu'est-ce que vous attendez pour ouvrir un restaurant tous les deux ? C'est une perle, ta femme !

— Reprends-en, proposa Paul.

— Non ! Prenez votre temps, les gars. Je vais faire la première ronde.

Il prit sa torche électrique et sortit de la pièce. Ils étaient affectés au département peinture, plus particulièrement peintures italiennes. Et celle que Jean-Marc affectionnait tout particulièrement, était la fameuse, la célébrissime Joconde. Ce regard qui vous suivait, ce sourire énigmatique, sur lequel on avait tant écrit, tant spéculé, cette pose d'attente, calme, le subjuguait.

Il traversa les salles désertes, faiblement éclairées, faisant craquer le parquet ancien sous ses pieds.

Il savait que pendant leurs agapes, les collègues ne jetteraient pas le moindre coup d'œil aux écrans de contrôle.

À l'approche de la salle de la Joconde, son cœur s'accéléra. Il pressa le pas et entra. Le faisceau lumineux de sa torche balaya les tableaux, se fixa sur celui de la Joconde. Il sourit, comme s'il retrouvait une connaissance très chère, et mentalement, il la salua. Puis le faisceau descendit jusqu'au parquet, et emprisonna dans sa lumière blanche, le corps nu de Monique allongée sur les lattes cirées.

Le bas-ventre de Jean-Marc s'affola. Ce qu'elle pouvait être bandante,

cette nénette. Comment faisait-elle pour trouver à chacune de leur rencontre, une position différente, toujours aussi lascive, aguichante, provocante ?

Ce soir, elle était sur le dos, les bras et les jambes en croix, ouvertes, face à lui. Il braqua la lampe sur cette intimité mystérieuse qu'il allait explorer dans quelques minutes.

Il eut un regard vers la Joconde. La garce, tu l'as vue ? C'est toi que je vais baiser, ma belle, comme jamais personne n'a dû te baiser.

Il approcha à pas lents, laissant le désir gonfler son membre. C'était toujours le même délice ces quelques secondes pendant lesquelles il jugulait le désir pour qu'ensuite il explose avec plus de violence.

Il éteignit la torche, la posa sur le parquet et tout en abaissant sa fermeture à glissière, il approcha lentement, le regard scotché sur la toison brune et abondante de Monique. Une toison qui, cependant, ne cachait rien de l'objet de son désir : une conque rose, brillante d'humidité, largement offerte à ses yeux éblouis. Comment faisait-elle pour écarter les jambes au point qu'il voit nettement le bouton palpitant du clitoris ?

À trois pas de son amante, il glissa une main dans son slip, en fit sortir le joujou avec lequel ils allaient se donner une sacrée dose de jouissance. Puis, il s'agenouilla et c'est en rampant sur les genoux et les mains qu'il continua sa progression vers la jeune femme, parfaitement immobile.

Ses doigts enserrèrent les chevilles et en une lente caresse, il remonta : les mollets, les cuisses, l'aîne. Il passa ses deux mains sous le corps de Monique, attrapa les deux mamelons fessiers et la fit pivoter sur le parquet, de façon à ce qu'il soit face à la Joconde.

Il souleva le bassin de la jeune femme et la tira jusqu'à lui pour l'éperonner d'un vigoureux coup de reins. À genoux, le corps se balançant en un lent va-et-vient, ses yeux ne quittaient pas le sourire énigmatique de la belle Italienne.

— C'est bon, hein, ma garce, chuchota-t-il à la Joconde.

Il lui sembla que le sourire s'accroissait légèrement, et que ses yeux se voilaient d'approbation.

— Attends... Tu me diras des nouvelles de l'apothéose...

Il souffla un instant, concentré sur le plaisir qui montait. Monique ne laissait échapper aucun soupir. Ce qu'elle aimait, c'était être traitée comme un objet. C'était comme un viol déguisé.

Jean-Marc continuait dans son délire.

— Heureusement que je suis là pour m'occuper de toi. Tout le monde croit que tu es une belle image figée. Moi je sais que tu es une femme, une vraie. Ah oui, t'es une femme... souffla-t-il, au bord du râle.

Son mouvement s'accroissait. Il lui semblait entrer dans le tableau, soulever cette lourde robe de drap, fouiller l'intimité si bien cachée. Soudain, il eut un

cri et il se dressa sur ses deux bras tendus, laissant s'échapper sa semence en saccades désordonnées.

Monique avait étouffé son cri de jouissance, mais qui n'en avait pas été moindre.

Jean-Marc se coucha, épuisé, sur le corps nu de son amante.

— La garce ! murmura-t-il. Qu'est-ce qu'elle peut me faire jouir.

— Moi aussi, reconnut Monique.

Jean-Marc sourit.

— T'es une bonne fille.

Il se redressa, rajusta son pantalon.

— Faut que j'y aille. À tout à l'heure ?

— Bien sûr, chuchota Monique en se rhabillant...

Dans la pénombre du bureau, la radio diffusant en sourdine une musique variée, Clotilde se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Elle ôta ses lunettes, frictionna ses yeux, avant de reporter son regard sur l'écran du MAC pour relire les dernières lignes de son chapitre. « Bien sûr, chuchota Monique en se rhabillant. »

Ce n'était pas génial comme chute. Il faudrait trouver autre chose. Mais pour ce soir, elle en avait assez. Un coup d'œil à sa montre. Grands Dieux. Minuit passé... C'était plus que l'heure d'aller dormir. Demain, c'était boulot.

Elle sauvegarda ce qu'elle venait d'écrire, éteignit l'ordinateur, puis la lampe du bureau et sortit de la pièce.

Dans la cuisine, elle se versa un grand verre d'eau fraîche avant de passer dans la salle de bains. Elle ôta son pull, fit quelques mouvements rotatifs pour débloquent le dos. Elle avait passé plus de 3 heures assise devant l'ordinateur, l'œil scotché à l'écran. Après une journée de boulot, c'était dur.

Avocate, associée d'un cabinet qui marchait très bien, elle s'était mise à l'écriture voici plus d'un an. Des romans coquins, plutôt érotiques. Pourquoi ce genre ? Elle n'en savait trop rien, ou n'avait pas trop cherché à en connaître les raisons. Ça m'amuse, se disait-elle.

Par chance, elle avait tout de suite trouvé un éditeur. Ce soir, elle mettait la dernière main au second. Le premier, édité sous un pseudonyme, avait très bien marché. Alors qu'elle croyait en rester là, Françoise Geloux, son éditrice, avait insisté pour qu'elle en écrive un second. Et elle devait reconnaître qu'elle ne s'était pas trop fait prier.

Elle mit deux gouttes de démaquillant au bout de ses doigts, malaxa son visage, puis, avec un disque de coton imbibé de lotion, elle enleva le tout. Puis, elle brossa énergiquement ses dents, ébouriffa sa courte chevelure brune et, à travers le miroir, se jeta un regard sans indulgence.

Clotilde était mince, maigre auraient dit certains. De tout petits seins, des hanches étroites, un visage long, très fin. Elle ne s'était jamais trouvée belle. Et pourtant, c'était un compliment récurrent. Tous lui trouvaient une élégance, une classe naturelle. Elle cacha ses appas, qui n'en étaient pas pour elle, sous une chemise de nuit en satin transparent et éteignit la lumière.

Bien que pas mariée, son lit était grand. Elle pouvait s'y étendre en travers. Ce qu'elle fit, les bras en croix en soupirant d'aise.

Demain, elle passerait à un autre genre d'exercice, en écoutant les problèmes de ses clients, ou en les défendant au tribunal.

Une double casquette, dont elle s'accommodait fort bien.

*

* *

Il avait réussi à tromper tous les gardiens. Les visiteurs avaient quitté les lieux, petit à petit, sans se presser, admirant encore les œuvres inestimables que le musée du Louvre renfermait. Comme les autres, il avait traîné jusqu'à ce que l'occasion se présente. Se cacher dans une des salles égyptiennes n'avait pas été trop difficile. Déjouer la dernière inspection des gardiens, pas davantage. Pressés de rentrer chez eux la journée finie, leur travail était loin d'être minutieux. Il suffisait de jouer à cache-cache entre les obélisques et les imposantes statues de pharaons.

C'était étrange ce calme soudain, ce silence. Luc sortit doucement de sa cachette. Les statues égyptiennes devenaient plus imposantes, presque menaçantes dans la pénombre. Il songea à la malédiction des pharaons, aux morts qui avaient frappé successivement les archéologues et mécènes qui avaient eu le bonheur (ou le malheur ?) de découvrir la tombe de Toutankhamon. Il frissonna et s'empressa de quitter la salle des antiquités égyptiennes.

Le Louvre désert, mais peuplé de fantômes. Il imagina que les statues prenaient vie, que les rois, reines, dieux de l'Olympe descendaient des tableaux et envahissaient les salles.

Rapidement, connaissant son Louvre aussi bien que sa chambre à coucher, il fut dans la salle de la statuaire grecque. Elle était là, superbe dans son déhanchement lascif, son marbre blanc luisant doucement sous la lumière tamisée des veilleuses. Même sans bras, la Vénus de Milo était plus que bandante. Il tourna autour doucement, laissant le désir monter, s'emparer de son membre viril qui peu à peu gonflait, tentait de se dresser, prisonnier.

Il le caressa par-dessus le jean en lui parlant comme à un animal qu'il faut apprivoiser.

— Sage... Tiens-toi tranquille... Tu vas l'avoir ta récompense.

Puis, il passa sous la barrière qui protégeait la statue des attouchements du public. Sa main frôla le marbre, en épousa les contours. Son souffle se fit plus rauque. Il ferma les yeux. C'était le moment. Il ne pouvait plus attendre, le désir était trop violent.

Luc fit glisser la fermeture du jean, libéra le sexe qui jaillit, heureux, frémissant. D'un bond souple, il sauta contre la vénus de marbre, s'agrippa comme il put, son membre érigé se heurtant au marbre froid. Il eut un léger cri de bien-être. Et enfin, ayant trouvé la position idéale, embrassant l'imposante statue, il s'excita sur elle, comme sur une femme de chair en geignant de bonheur.

Ce fut rapide. Trop rapide à son goût. Le sperme jaillit, telle une corne d'abondance. Luc resta prostré quelques secondes contre le marbre. Les gardiens allaient faire leur ronde. Amoureusement, il ouvrit la bouche, sortit la langue et lécha sa semence, nettoyant la vénus de la souillure qu'elle avait subie.

Jérôme soupira. Il laissa glisser le livre sur la moquette et ferma les yeux, la main enserrant toujours son membre qui après avoir été un cobra dressé fièrement, n'était plus qu'une couleuvre, molle et fatiguée. Le sperme s'était répandu dans le mouchoir qu'il tenait dans sa main gauche.

Il se redressa du divan dans lequel il avait échoué le roman à la main. Il n'aimait guère ces plaisirs solitaires.

N'empêche ! Elle savait le rendre fou cette Marie Deschants. Un pseudo, c'était certain. Il aurait donné cher pour savoir quelle salope se camouflait derrière un pseudo aussi iconoclaste.

C'était la première fois qu'il rencontrait une femme ayant exactement les mêmes fantasmes que lui : faire l'amour dans un musée ou, à défaut, devant des reproductions d'œuvres exposées dans des musées célèbres.

Un nouveau soupir souleva sa poitrine. Sa main lâcha enfin le sexe flasque et il se leva. Dans la cuisine, il jeta le mouchoir dans la poubelle, le regarda un moment, dégoûté, frustré. Certes, il avait joui sur la Vénus de Milo, par roman interposé, mais c'était loin d'être suffisant.

Il ouvrit le robinet d'eau froide et glissa sa bouche dessous, les lèvres largement ouvertes pour aspirer le jet à grandes bouffées. Puis, il prit le long couloir qui desservait les quatre pièces de son appartement et alluma dans la salle de bains. Là encore, il ouvrit le robinet du lavabo, posa ses fines lunettes à côté du verre à dents, et se passa le visage sous l'eau fraîche. Un coup d'œil dans le miroir pour noter les cernes bleutés sous ses yeux noirs.

D'une main experte, il remit en place ses mèches brunes, tira sur son pull noir Calvin Klein.

S'il restait dans cet état d'excitation, il ne fermerait pas l'œil de la nuit. Sa petite branlette ne l'avait en rien calmé. Bien au contraire. Il lui fallait partir

en chasse.

Il éteignit et sortit. Dans l'entrée du vaste appartement, il enfila son imper, prit ses clés de voiture et claqua la porte.

L'ascenseur le mena directement au parking, au premier sous-sol. Jérôme Grandin roulait français. Une Peugeot, la dernière née. L'imposante 407 SW. Une ligne élégante, une tenue de route parfaite. Dans sa profession, il avait besoin d'en imposer.

D'un clic, la portière s'ouvrit. Il s'installa derrière le volant. Le double rayon blanc des phares illumina le sous-sol. D'un bond, la berline quitta son emplacement pour bondir dans la rampe d'accès à la rue.

À onze heures du soir, la rue du Ranelagh était calme. Son appartement était situé face à la Maison de la radio. Il remonta jusqu'à la rue Raynouard qu'il prit sur la droite pour redescendre sur les quais.

Son terrain de chasse préféré c'était le quartier Saint Germain. Il l'atteignit rapidement. Là, il se garait n'importe où, il s'en foutait. Il ne payait jamais une contravention.

Il entra à la Rhumerie, sur le boulevard. L'ambiance y était chaude. Les conversations bourdonnaient, la musique n'assourdissait pas. Tout en se dirigeant directement au bar, ses yeux fouineurs soupesaient la clientèle. Il repéra une ou deux filles qui pourraient faire l'affaire. Les regards se croisèrent, mine de rien. Tout de suite, Jérôme sut que la chasse serait fructueuse.

Il s'accouda au bar, commanda un scotch. Il buvait à petites gorgées en faisant tinter les glaçons contre le verre, abîmé dans ses réflexions, indifférent à l'environnement.

Ça ne rata pas. Cette attitude abattue marchait toujours. Il suffit d'une dizaine de minutes pour qu'une des filles, la blonde aux grands yeux charbonneux, vienne s'installer à ses côtés.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demanda-t-elle, d'emblée.

Il tourna un regard lourd vers elle, masquant avec subtilité l'intérêt qu'elle lui inspirait.

— Vous en voulez un ?

— Peut-être bien.

Il leva la main pour appeler le barman.

— Un autre pour la demoiselle.

— Sophie, renseigne-t-elle.

Elle avait une voix claire, haut perchée, assez distinguée.

Quand le barman posa le whisky devant elle, il consentit à la regarder en levant son verre pour trinquer.

— À la vie, maugréa-t-il, jouant parfaitement les blasés.

— À notre rencontre. Ce serait plus sympa, répondit-elle en trempant ses lèvres charnues dans le liquide ambré.

Par-dessus le verre, elle dardait sur lui un regard vert d'eau. Bel homme. Sec, un peu glacial. Sans doute autoritaire, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Lui, remarqua le décolleté qui laissait passer la naissance de deux seins rebondis.

— Un petit coup de blues à soigner ? demanda-t-elle en sirotant son alcool.

Ça arrive.

— Ça arrive. Si on le soignait ensemble ?

Jérôme sentit un délicieux frisson lui parcourir le bas-ventre. Elle allait vite, la garce ! Une femelle à point, bonne à prendre. Alors pourquoi faire durer ce jeu ? Il semblerait qu'ils soient d'accord. Il la scruta franchement, tentant d'adoucir ses yeux de prédateur.

— Bonne idée.

— Vous êtes véhiculé ? demanda-t-elle en enfilant un manteau noir.

Il hocha la tête, tout en sortant un billet de sa poche. Il le jeta sur le comptoir, acheva son scotch d'une seule lampée. Il fit demi-tour, Sophie sur ses talons.

Sans un mot, ils traversèrent le boulevard pour gagner la Peugeot garée dans une rue transversale. Une contravention était glissée sous l'essuie-glace.

— Pas de veine, estima la fille.

— Aucune importance, répondit-il en arrachant le RV pour le froisser et le jeter dans le caniveau.

Ils s'installèrent dans l'habacle. Jérôme mit le contact.

— On va chez moi ? proposa-t-elle en attachant sa ceinture.

— Comme vous voulez.

Elle préférait. Comme ça, l'affaire faite, elle n'avait plus qu'à le reconduire à la porte et à se coucher.

Une proposition qui convenait parfaitement à Jérôme et qui prouvait que la fille n'était pas tarifiée. Rarement une pute emmène le client à son propre domicile. D'autre part, il n'avait pas l'intention de la faire monter chez lui. Il se serait contenté de l'hôtel.

— Remontez la rue de Rennes, indiqua-t-elle. J'habite rue Lecourbe.

Ils firent le trajet en silence. Quand ils abordèrent le carrefour Sèvres-Lecourbe, elle dit simplement : « au numéro 60 ».

C'était un immeuble haussmannien. Jérôme gara la voiture sur un bateau. Même mutisme dans l'ascenseur qui les monta poussivement au troisième.

— Je vous en prie, entrez.

Mais dès la porte refermée sur eux, elle fut nettement moins protocolaire. Elle abandonna son manteau sur le parquet et se jeta sur lui, enroulant une jambe autour de son bassin, avec une souplesse digne d'une danseuse et ses bras autour du cou, elle plaqua ses lèvres contre les siennes, les forçant pour fouiller cette bouche inconnue, fleurant bon le whisky.

Jérôme répondit à ses avances sans se faire prier. Ses mains emprisonnèrent les deux mamelons fermes et élastiques qu'il malaxa sans douceur, arrachant des petits cris de biche aux abois à la belle. Les souffles devenaient courts, les gestes presque maladroits à force d'impatience.

La main de Sophie partit en reconnaissance vers le membre que son minou allait bientôt engloutir, histoire de vérifier s'il était à la hauteur de ses attentes. Elle ne fut pas déçue. Ce qu'elle palpitait, par-dessus le tissu du pantalon était plus que prometteur. Ses doigts cherchèrent la fermeture qu'elle fit glisser, avant de s'insinuer dans le caleçon. Grands Dieux ! Ce joujou avait l'air impressionnant. Belle prise, ma foi !

Mais la main de Jérôme arrêta son geste.

— Attends, soufla-t-il.

Il s'écarta, plongea dans la poche de son manteau qu'il n'avait pas encore quitté et en sortit une statuette de marbre blanc.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sophie, éberluée.

— Tu le vois. Une statue grecque, répondit-il, quelque peu agacé.

— Ah oui ! Je la reconnais. C'est la Vénus de Milo. Tu m'en fais cadeau ?

Il eut un sourire indulgent. Elle était un peu conne... Mais pour ce qu'il voulait en faire... Sans répondre, il entra dans le salon, chercha où il pourrait la poser et finalement la plaça sur une table basse en verre, après avoir balayé d'un revers de main, les magazines qui l'encombraient.

Sophie, que cet intermède pour le moins bizarre avait quelque peu dégrisée, se fit soudain mondaine.

— Tu veux boire quelque chose ?

— On a le temps ? Tu semblais très pressée.

Sophie hocha la tête.

— Comme tu veux.

À se noyer dans ce regard fiévreux, elle sentait un frémissement la reprendre. Son regard descendit jusqu'à la braguette entrouverte. Il avait raison. Pourquoi perdre du temps ? Elle avait hâte de se laisser remplir par ce pieu énorme.

C'est le moment que choisit son mobile pour sonner. Je ne réponds pas, pensa-t-elle excédée. Et puis, elle se ravisa.

Elle empoigna son téléphone et bâilla un « allô » ensommeillé. Tout en répondant à son interlocuteur, son regard se posa sur la statuette sur la table.

Elle expédia rapidement l'importun et, pour s'amuser, appuya sur la fonction « photo » du téléphone. Puis, elle le balança sur un fauteuil et vint se coller contre Jérôme qui lui tournait le dos.

Sa main se faufila dans le caleçon, attrapa la verge érigée, soupira d'aise et d'envie en l'enserrant entre ses doigts qui, lentement, glissèrent tout le long de ce pieu, comme pour en prendre la mesure. Dieu ! Que ça allait être bon...

Son amant de rencontre lui fit face et souleva la jupe pour découvrir le string de fine dentelle rouge écarlate. Une couleur qui le galvanisa si besoin était. Ses doigts se perdirent dans la toison blonde et s'insinuèrent jusqu'au petit bouton rose, renflé, humide, chaud. Il le pinça entre le pouce et l'index pendant quelques secondes, arrachant des petits cris aigus à Sophie. Elle se renversait entre ses bras, bombant son pubis pour le lui présenter de la meilleure façon qu'il soit.

Quand les doigts s'enfoncèrent brutalement au plus profond de son intimité, le cri devint bref, plus perçant, répétitif à chaque coup de boutoir que lui infligeait cet homme.

Puis, avec la même brutalité, il la coucha sur la moquette en maintenant ses épaules entre ses jambes. Sophie avait l'énorme sexe au-dessus de son visage. Jérôme descendit, le lui planta dans la bouche pour un va-et-vient frénétique. Devant lui, sur la table de verre, à hauteur de ses yeux, la vénus de Milo. Tandis qu'il ahanait, sa main se tendit vers le marbre, le caressa.

Sophie, immobilisée, ne pouvait que subir ce viol buccal. Elle suffoquait, tentait de hurler sa douleur quand le membre cognait le fond de sa gorge.

Le mouvement de Jérôme s'accentua. Il eut un long râle de jouissance et s'affala le front sur la table, sa main enserrant amoureusement la petite vénus.

Quelques secondes lui suffirent pour reprendre ses esprits. Il se redressa, la statuette à la main.

— C'était bien, fit-il en se reboutonnant.

Au sol, Sophie ne bougeait plus. Il s'accroupit, la secoua légèrement.

— Oh ! Réveille-toi. J'espère que tu as pris ton pied ?

Dans la faible lueur qui venait de la lumière de l'entrée, il vit soudain le regard exorbité de la fille.

— Oh ! Merde, bafouilla-t-il. La conne.

Lentement, il reflua vers l'entrée, ouvrit doucement la porte. Aucun bruit dans l'immeuble. Il referma et descendit rapidement, le tapis de l'escalier étouffant ses pas.

CHAPITRE II



Au 36 quai des Orfèvres, au 2^e étage, le matin, les policiers du service de la BRP, brigade de répression du proxénétisme, anciennement brigade mondaine, se la jouaient volontiers « caméra-café », dans le couloir, devant la machine à distribuer les boissons.

À chacun de refaire le monde, de s'invectiver sur les prochaines élections présidentielles, fort des nouvelles du canard du matin, et, bien entendu, de se gausser des collègues. Tout cela sans méchanceté aucune, juste histoire de passer le temps avant de passer au boulot.

Rabert agrémentait son café d'une poignée de gâteaux secs. Ce type-là avait toujours faim. Gros, gras, certains de ses collègues, et en particulier son partenaire Tardet, soutenaient qu'il concourait pour le guide des records. Lequel ? Mais celui du plus gros tour de taille.

— Vous vous foutez de moi, là !

— Mais non, je t'assure. Tiens ! Demande à Corentin. C'est lui qui s'est occupé de l'affaire.

Boris Corentin venait d'apparaître au bout du couloir. C'était le plus représentatif spécimen de la brigade. Grand, beau gosse (certains consentaient à lui trouver un profil de dieu grec, rien que ça !) le commandant Corentin était aussi un des meilleurs limiers de la BRP, affecté aux Affaires

Recommandées.

Tardet avait appuyé sur un des boutons de la machine. Le gobelet de plastique blanc se remplissait de café noir, non sucré, comme les aimait Boris. Tardet le prit, le lui tendit.

— Explique-lui au jeunot, ce dingue des roses.

Boris sourit en soufflant sur le café. Il y trempa les lèvres, fit la grimace parce qu'il était trop chaud et regarda le stagiaire.

— Tu sais, ici, tu n'es pas au bout de tes découvertes. Tu n'imagines pas tout ce que les types...

— Et les femmes, ajouta un des policiers.

— Et les femmes, acquiesça Boris, peuvent inventer pour assouvir leurs instincts sexuels.

— Tu vas t'instruire ici, conclut Rabert la bouche pleine.

Un pas précipité leur fit tourner la tête. Aimé Brichot, dit Mémé, se pointait à son tour. Essoufflé, le front en sueur, la fine moustache frémissante, mais pas de bonheur.

— Je te jure, maugréa-t-il. Ils sont toujours en grève ceux-là.

Il remonta d'un index agacé ses fines lunettes sur le sommet de son nez.

— De qui tu parles ?

— Des enseignants. On voit que vous n'avez pas d'enfant. Alors, ce matin, impossible de mettre Rose et Colette à l'école. Et ma femme avait un rendez-vous qu'elle ne pouvait pas annuler. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Amener les gosses ici, suggéra Rabert.

Brichot haussa les épaules.

— Il a fallu que j'attende l'arrivée de la baby-sitter qui, évidemment, était en retard.

— Tu veux un café ? demanda Corentin.

— Non, non ! Je suis assez énervé comme ça.

Il se contenta d'un jus d'orange, sans trop écouter les copains qui continuaient à jouer les oracles ou à faire l'historique de la brigade.

— Et vous avez quoi sur le feu, en ce moment ? demanda le stagiaire.

Rabert finit son gobelet de café, le jeta dans la poubelle à côté et prit le stagiaire sous son aile, en entourant ses épaules de son bras puissant.

— Eh bien, suis-moi. Vis pleinement la journée d'un capitaine de la brigade mondaine. Et n'oublie jamais que tu es au cœur des Affaires recommandées, section reine de la BRP !

Une réflexion qui amena quelques sourires, rires et quolibets.

— Voilà, qu'il joue les papas poules, notre Rabert !

Chacun rentra dans son bureau pour vaquer aux affaires courantes.

Le téléphone sonnait déjà quand Brichot poussa la porte du leur. Il se précipita sur le combiné.

— Oui... tout de suite.

Il raccrocha, eut un regard vers Corentin en écartant légèrement les bras du corps.

— Le patron ?

— Eh oui ! On a bouclé une affaire il y a deux jours... On ne sera pas restés longtemps sans boulot. Les hommes s'aiment donc si peu pour s'entretuer à une telle cadence ?

— La jungle des sentiments humains et des perversités en tous genres, nous n'avons pas fini de l'explorer.

Sur ses réflexions hautement philosophiques, en ce matin de février, les deux flics se dirigèrent vers le bureau du patron. Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, dit Baba pour les intimes. Un Corse pur jus, né cependant à Nice.

Boris frappa discrètement et entra sans attendre l'invitation à le faire, suivi de Mémé.

Derrière l'imposante table Empire, venue tout droit du Mobilier national, le commissaire divisionnaire étirait son buste au maximum pour compenser sa petite taille. À cette heure matinale, il triturait déjà entre ses doigts une de ses cigarettes préférées : une Job qui venait directement de Corse. Des brunes, sans filtre, qui vous faisaient décoller les neurones à cent à l'heure.

— Messieurs, attaqua-t-il en posant ses mains sur la table vernie, j'espère que vous êtes en pleine forme et que, une fois de plus, vous ne me décevrez pas en concluant cette affaire rapidement.

Il prit un papier et le tendit à Corentin qui s'était assis dans un des deux fauteuils, style Empire évidemment, qui faisaient face au patron.

— Voici l'adresse. Une jeune femme, apparemment sans histoire, morte étouffée.

— Et en quoi ça intéresse la BRP plutôt que la Crime ?

— Surprise ! Vous découvrirez cela sur place.

Le patron était joueur de temps en temps !

— Bon travail, messieurs. Je veux votre premier rapport ce soir sur mon bureau.

— Cela va de soi, ironisa Corentin.

Badolini lui jeta un regard mi-amusé, mi-courroucé. L'entretien avait été bref. Il ne leur restait plus qu'à s'exécuter.

Dans le petit appartement de Sophie, rue Lecourbe, il y avait foule. Police scientifique, médecin légiste, brancardiers.

Dans le petit salon, près de la table basse, allongée sur la moquette, le cadavre de cette malheureuse, bouche largement ouverte, qui, pour avoir voulu quelques minutes de plaisir et de bonheur, s'en trouvait à tout jamais privée.

Corentin alla tout de suite vers le légiste.

— Alors ? interrogea-t-il. Le patron nous a promis une surprise.

Le médecin, penché au-dessus du cadavre de la pauvre demoiselle, hocha la tête en se relevant.

— Effectivement, ça n'est pas banal.

Il tendit sa lampe de poche à Corentin, qui s'agenouilla près du corps de Sophie.

— Étouffée, nous a dit Badolini, fit Brichot.

Corentin avait plongé le faisceau lumineux dans la cavité buccale.

— La malheureuse, proféra-t-il à mi-voix.

Le fond de la gorge était presque défoncé. Une espèce de boue blanchâtre y stagnait encore. Il releva la tête vers le légiste.

— On dirait...

— Tout à fait d'accord, commandant. Cette fille a eu la gorge défoncée par un sexe d'une dimension, aussi bien en longueur qu'en largeur, assez exceptionnelle. Et pour faire bonne mesure, elle a été étouffée par un jet de sperme.

Les yeux de Sophie, grands ouverts, le fixaient avec terreur.

— Et elle en a eu pleinement conscience, murmura-t-il, en se relevant.

Brichot, qui s'était agenouillé à son tour, inspectait le corps de la suppliciée.

— Et, apparemment, pas de trace de lutte.

Corentin se releva et donna la lampe à son propriétaire.

— Ce qui peut vouloir dire : soit qu'elle était consentante ; soit, que l'homme la maintenait solidement empêchant tout mouvement.

Il regarda le légiste qui, son travail fait, remettait son manteau.

— Des empreintes ?

— Des tonnes. À la police scientifique de les décrypter.

Les brancardiers enveloppèrent le corps dans un sac qu'ils posèrent sur un brancard pour le descendre.

— Je vous en dirai plus après l'autopsie, dit le médecin en les saluant.

Un des policiers présents approcha.

— Commandant... On a trouvé ce téléphone et son sac.

Il lui tendit le tout.

— Alors, les paris sont ouverts, fit Brichot. Est-ce un pervers, un dingue, quelqu'un qu'elle connaît, ou alors un type rencontré par hasard ?

Il avait ouvert le sac et en déversait le contenu sur la table basse. Un carnet de chèques, un étui en cuir renfermant différentes cartes : visa, fidélité de divers magasins, un mouchoir, une pochette en plastique avec du maquillage, un agenda, une carte d'identité.

— Sophie Desgrieux, lut Boris. Décidément, voilà un nom associé aux histoires qui tournent mal.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna Aimé.

— Manon, l'opéra de Massenet. Tu ne connais pas ? « Adieu, notre petite table,... » chantonna-t-il. Manon a un amant qui s'appelle Desgrieux. Mais papa Desgrieux, n'est pas très chaud de cette liaison. Et la pauvre Manon sera déportée en Louisiane, comme prostituée.

— C'est d'un gai tout ça.

— Tout comme notre métier. Nous n'évoluons que dans la gaieté. Tu n'avais pas compris.

— Merci, monsieur le philosophe.

Boris remit tous les objets dans le sac.

— Moi, je reste au ras des pâquerettes. L'enquête, rien que l'enquête, fit Brichot. C'était peut-être une professionnelle. Une séance coutumière qui a mal tourné.

— Pourquoi pas.

Corentin, le mobile en main, appuya sur une touche pour amener le répertoire. Par chance, la victime n'avait pas éteint son téléphone. Donc pas de code à chercher. Il fit défiler une liste de prénoms et de noms, qui ne réveillèrent aucun écho en lui. Puis, il actionna la fonction photo. La statuette de la Vénus de Milo s'inscrivit dans le petit écran. Il leva les yeux, la chercha dans le décor du salon. Sans succès. En détaillant mieux la photo, il se rendit compte que la statuette avait été posée sur la table de verre. Pas de doute. Le bouquet de fleurs séchées était bien derrière, de même que le magazine « ELLE » posé à droite.

Il reprit la position que la jeune femme devait avoir en prenant la photo. En amorce, sur le coin droit, la silhouette d'un homme de trois quarts.

— T'as découvert quelque chose d'intéressant ? demanda Aimé en approchant.

Corentin lui tendit le mobile. Mémé regarda la photo.

— La Vénus de Milo, annonça-t-il. C'est un test sur mon degré de culture ?

— Tu la vois quelque part ?

Brichot balada son regard aux quatre coins de la pièce.

— Non. Attends. Elle est peut-être dans la chambre.

Il y fila mais revint en faisant la moue.

— Nada !

Il revint vers Boris, qui reprit :

— Et tu vois ce type, en amour...

Ils se regardèrent et dirent en chœur :

— C'est l'assassin. Il est reparti avec la statuette. Un fétichiste !

La police scientifique pliait bagages à son tour. Ils restèrent tous deux dans l'appartement et passèrent dans la chambre. Corentin ouvrit le placard et fouilla parmi les robes, les vestes, les chemisiers qui se balançaient sur les cintres. Il vérifiait les étiquettes de marque. Il s'accroupit pour passer en revue les deux ou trois paires de chaussures.

— On peut exclure que ce soit une professionnelle, conclut-il en refermant les portes. Aucune marque prestigieuse. Que des vêtements très quelconques, même pas sexy.

— Et, apparemment, elle vivait seule, ajouta Brichot qui sortait de la salle de bains. Une seule brosse à dents.

— Qui a découvert le corps ?

— La concierge, qui venait faire le ménage.

— Allons interroger cette brave dame.

La gardienne, une petite Portugaise, noire, un gamin de 3 ou 4 ans dans les jambes, observait les allées et venues de ces messieurs de la police, derrière le rideau de dentelle de sa loge.

Brichot n'eut même pas à frapper. Elle ouvrit dès qu'elle les aperçut.

— Je peux quelque chose pour vous, messieurs ?

Son œil pétillait de curiosité.

— C'est vous qui avez découvert la victime. Vous connaissiez bien mademoiselle Desgrieux, puisque vous alliez faire le ménage chez elle.

La mine de la gardienne avait changé. Elle arborait un air contrit.

— La pauvre demoiselle. Vous pensez si je la connaissais... Depuis le temps qu'elle habitait ici.

— Que faisait-elle comme métier ?

— Elle était assistante de direction, mais je ne sais pas dans quelle entreprise.

— Elle était mariée ?

— Oh non ! Elle tenait bien trop à sa liberté.

— Un petit copain ? Un fiancé ?

— Ça, je ne sais pas. Sophie était très discrète sur sa vie privée.

— Vous ne l'avez jamais vue monter avec un homme ?

— Elle rentrait très tard, vous savez. Quand moi, je suis couchée. Je ne la voyais que le matin quand elle partait au travail, ou le samedi quand elle faisait ses courses.

— Et le dimanche ?

La femme eut un air offusqué.

— Je suis de repos, inspecteur. Et j'essaie de faire prendre l'air au petit... à la campagne.

— Une dernière question. Avait-elle de la famille ? des amis ?

— De la famille... oui, je crois. Une mère, en province. Des amis ? Je ne sais pas. Elle était très solitaire.

— Ce sera tout pour l'instant, madame. Merci.

Ils sortirent de l'immeuble. Il faisait froid, mais beau. Un temps sec, ensoleillé. Boris leva le nez vers le ciel bleu pâle.

— Nous ne sommes guère avancés.

— Dans l'état l'actuel de l'enquête, je pencherais pour le hasard de la rencontre.

— Si elle cherchait quelques moments de plaisir, ça a vachement foiré, conclut Aimé.

*

* *

Quand le radioréveil se mit en marche dans la maison de Clotilde Mardini, elle était au Louvre, dans les salles de la peinture flamande.

Elle se réveilla en sursaut, étendit le bras pour arrêter les Beatles qui braillaient « *yellow submarine...* ». Elle mit du temps à ouvrir les yeux. Elle s'était couchée trop tard... elle n'avait pas assez dormi... et la journée serait difficile. Ce soir, au lit à 10 heures.

En bâillant, Clotilde se leva, enfila une robe de chambre et pieds nus descendit à la cuisine. Et zut ! Elle avait oublié, hier soir, de préparer la cafetière. Tant pis ! Ce matin, ce serait nescafé.

Elle remplit la bouilloire qui ronronna bien vite, pendant qu'elle mettait deux tranches de pain de mie dans le grille-pain. Le bol, la cuillère, un couteau, le beurre, la confiture dans le réfrigérateur... Ses gestes étaient

mécaniques. Voyons ! Le programme de la journée. Elle fronça les sourcils pour réveiller les souvenirs encore tapis dans quelque coin obscur de son cerveau. Oui... porter le manuscrit chez l'éditeur, sans doute déjeuner avec elle. C'était devenu un rituel chaque fois qu'elles se voyaient. Ensuite, les rendez-vous au bureau se succédaient. Sa secrétaire était sans pitié.

Le petit déjeuner avalé, Clotilde investit la salle de bains, à l'étage. Un chemisier en soie rouge, une jupe plissée grise et des bottes noires furent la panoplie de ce jour. Puis, elle dégringola les escaliers et, sa serviette de cuir fauve sous le bras, elle ferma la maison.

Le minuscule jardin traversé, elle se retrouva dans la ruelle privée. Ces sentes étroites, bordées de villas dans le 19^e arrondissement de Paris, et que l'on nomme « villa ». Un quartier hors de prix. Mais Clotilde avait eu la chance d'hériter de cette maison de ses parents, tous deux décédés.

Elle remonta la ruelle pavée jusqu'à la ravissante place du Danube. Sa Clio blanche y était garée.

Boulevard Saint Germain, au cœur de Paris, elle descendit directement au parking. C'était le quartier littéraire par excellence. Non seulement à cause des cafés « Les Deux Magots », « Le Procope », ou le « café de Flore », mais parce que la plupart des éditeurs y avaient leurs bureaux.

Celui de Clotilde ne dérogeait pas à la tradition. Elle poussa le lourd vantail, traversa la cour intérieure et monta au premier étage.

— Bonjour, Marie, claironna la standardiste en la voyant. Françoise vous attend.

— Merci.

Ici, elle n'était que Marie Deschants, auteur de romans coquins. Personne ne connaissait sa véritable identité, ni sa véritable profession. Personne, excepté Françoise Geloux, l'éditrice.

À travers un couloir étroit, elle arriva jusqu'au bureau de la directrice. Elle frappa, poussa la porte. Françoise Geloux, la cigarette au bec, releva le nez du manuscrit qu'elle lisait. La cinquantaine, empâtée, mais s'en foutant, de grosses lunettes à monture d'écaille barrant un visage sans grâce, plutôt hommasse, le cheveu gris, court. Manifestement, Françoise Geloux ne faisait rien pour séduire. Il fallait la prendre telle qu'elle était, un point c'est tout. Et beaucoup s'en contentait, la couvrait même d'éloges, car c'était un personnage incontournable dans l'édition.

— Toi ? s'exclama-t-elle. Je ne t'attendais pas aujourd'hui. C'est merveilleux.

Elle se leva pour accueillir son auteur, fit le tour de l'imposante table et tendit ses bras à Clotilde. Celle-ci se laissa embrasser, serrer contre l'opulente

poitrine.

Françoise, sans lâcher ses épaules, la couva d'un regard concupiscent.

— Alors, tu m'apportes l'enfant ?

— Oui... Terminé hier soir à minuit.

Clotilde se dégagea gentiment de l'étreinte un peu trop envahissante de l'éditrice et posa l'enveloppe volumineuse sur le bureau. Les doigts de Françoise glissèrent en une lente caresse le long des épaules et des bras de Clotilde, puis se refermèrent sur ses mains qu'elle pétrit avec ferveur.

Clotilde eut un frémissement. Leurs yeux se fouillèrent. Françoise la pressa à nouveau contre elle, en lui murmurant à l'oreille :

— On va lire quelques passages croustillants de ton manuscrit, ça te mettra en appétit.

Clotilde eut une pensée pour Philippe, son amant. Mais il lui était impossible de résister à Françoise. Chaque fois qu'elles se voyaient, le même scénario se déroulait immanquablement. C'était la première fois qu'une femme la troublait et qu'elle s'abandonnait à ces caresses homosexuelles. Avec un plaisir qu'elle était forcée de reconnaître.

Un soupçon de honte également. Car, pendant sa visite, rien ne les dérangeait. Ni téléphone, ni secrétaire, ni collaborateur. Françoise devait donner la consigne et chacun savait pertinemment ce qui se passait derrière les portes closes du bureau.

Françoise prit ses lèvres et tout en la fouillant d'une langue experte et curieuse, elle la poussa doucement vers le canapé. Clotilde s'y allongea. Elle se laissait faire, inerte. Et c'était dans cette soumission qu'elle trouvait son plaisir. Pour Françoise, elle devenait la femme-objet, ce qu'elle n'aurait jamais supporté d'un homme.

La bouche de l'éditrice butinait son cou et la naissance de sa gorge de multiples baisers.

— Est-ce que tu as pensé à moi en écrivant certaines scènes, hein, dis ? demanda-t-elle, d'une voix rauque, chargée de désir.

Elle ouvrit le chemisier, sortit un sein du soutien-gorge. Des seins ronds, petits, qui tenaient parfaitement au creux de sa main. Elle le caressa en en prenant la mesure, puis sa bouche avala le téton, l'aspira, le suçait goulûment.

Clotilde eut un soupir de bien-être.

— C'est bon, hein, ma belle ? C'est fou ce que j'aime te donner du plaisir, chuchota Françoise.

À genoux sur la moquette, elle glissa le long du corps de Clotilde. Ses mains soulevèrent la jupe et elle plongea vers la grotte secrète, ouverte, humide pour elle. Ses dents agrippèrent la dentelle du string pour le pousser de côté. Sa langue s'insinua dans l'espace ainsi dégagé, partit à la conquête du clitoris qui s'érigait, se gonflait, chargé de désir.

Clotilde avait écarté les cuisses pour faciliter l'accès de son intimité à son amante. La langue de Françoise, pointue, dure, s'introduisit tel un serpent dans le chemin secret aussi loin qu'elle put en allant et venant avec frénésie.

Les yeux clos, la bouche entrouverte, Clotilde surveillait le plaisir qui grandissait, devenait palpable avant d'exploser. Elle émit une série de petits cris de chatte en se tortillant sous les cajoleries insistantes de Françoise.

Enfin, celle-ci se redressa, remit en place la jupe, malmenée dans la tourmente de la jouissance. Un dernier baiser sur la bouche encore frémissante de l'auteur avant de se mettre debout.

— On déjeune ensemble ? demanda-t-elle en passant dans le petit cabinet de toilette, attendant à son bureau.

Clotilde avait toujours du mal à émerger du plaisir que cette satanée bonne femme qui donnait. Curieuse femme qui trouvait son plaisir à donner mais à ne jamais rien demander en retour. Et c'était mieux ainsi. Car si Clotilde ne rechignait pas à se laisser bécoter le minou, elle se sentait bien incapable d'en faire autant à celui de l'éditrice.

— Non, bredouilla-t-elle en s'asseyant. J'ai beaucoup de rendez-vous aujourd'hui.

Elle approcha du fauteuil, y prit son sac, l'ouvrit, se remit du rouge à lèvres, vérifia l'état de sa coiffure. Françoise s'était déjà assise derrière son bureau.

Elle prit le manuscrit.

— « Dans les mains d'Eros »... très beau titre. Je pense que nous ferons encore mieux que le précédent.

— Tu as les dernières ventes ?

Françoise fouilla quelques papiers, en prit un.

— Près de 35 000. Pour un premier roman, c'est remarquable.

— Je ne me fais pas d'illusion. C'est l'érotisme qui fait vendre et non mon talent.

— Allons, du talent, tu en as. Il fallait simplement te pousser pour aller jusqu'au bout de ce que tu avais ébauché.

Clotilde sourit.

— Je ne me serais jamais crue capable d'écrire autant de cochonneries.

— Là, je t'arrête tout de suite. Pas des cochonneries. De l'érotisme. Très différent.

— Tu as eu raison de m'engager dans cette voie. Sans toi, je serais restée à mi-chemin.

— Et nous aurions fait 3 000 au lieu de 35 000 ! Françoise avait tout de suite senti les possibilités de cette jeune femme, presque androgyne.

— Philippe n'est toujours pas au courant ?

— Grands dieux, non, répliqua Clotilde en mettant son manteau. Et j’imagine la tête du bâtonnier, s’il apprenait que son avocate préférée est en réalité Marie Deschants.

— Scandale !

— Ça n’irait peut-être pas jusque-là. Mais j’aurais sans doute beaucoup moins d’affaires à traiter. Et mon métier est tout de même celui d’avocat.

Françoise se leva pour la raccompagner à la porte.

— Les romans érotiques ne sont que l’exutoire de tes fantasmes.

— Je ne sais vraiment pas.

Elles s’embrassèrent gentiment, lèvres contre lèvres.

— Je mets en impression tout de suite. Je te fais parvenir les épreuves dès que je les ai.

Elle ouvrit la porte.

— Et tu vas voir. Nous allons faire un gros succès.

— Comme si ta maison en avait besoin.

Françoise éclata de rire.

— Je dois reconnaître que ça ne marche pas mal. Elle la regarda disparaître dans le long couloir.

Elle avait longtemps cherché une femme comme celle-là. Pas lesbienne, bisexuelle, se laissant mignoter avec délices. Ma petite Clotilde, nous ne sommes pas prêtes de nous séparer.

CHAPITRE III



Dans le silence de son bureau, Jérôme Grandin jouait machinalement avec son stylo, sans trop prêter attention à ce que lui racontait son client, assis face à lui, de l'autre côté de l'imposante table en chêne massif.

Sa voix monocorde était un ronron sur lequel l'esprit de Jérôme naviguait. Sur les dossiers, à sa droite, le journal de ce matin. Les gros titres cernaient l'actualité politique, les prochaines élections, les sondages, les spéculations et hypothèses de chacun. Mais dans les pages de faits divers, il avait relevé celle qu'il redoutait : on y parlait de la jeune femme trouvée morte, étouffée dans son appartement. Apparemment, la police ne possédait aucun indice.

Depuis hier soir, il ne pouvait ôter de sa mémoire le regard révolté de la malheureuse. Quelle conne ! Mais lui aussi, quel con ! Au paroxysme du plaisir il ne s'était rendu compte de rien.

— Vous pensez que ça va pouvoir s'arranger ?

Il entendit vaguement les derniers mots, et le brusque silence le ramena à la réalité.

— Nous allons tout faire pour cela, répondit-il à son client.

— À l'amiable ?

— Voyons, monsieur...

Un coup d'œil sur le dossier ouvert devant lui :

— Monsieur Lavaux, il faut demander des dommages et intérêts et nous les obtiendrons, croyez-moi.

— Je vous fais confiance.

— C'est bien aimable à vous.

Jérôme se leva, signifiant ainsi que l'entretien était terminé. Il raccompagna son client. Il ouvrit la porte palière, lui tendit la main.

— Je vous rappelle dès que j'ai monté le dossier.

— Merci de tout ce que vous faites. Cette affaire est si compliquée. Elle me bouffe la vie.

— Je suis là pour résoudre vos problèmes au mieux de vos intérêts.

Ils se serrèrent la main et monsieur Lavaux se dirigea vers l'ascenseur. Jérôme referma et en passant devant le bureau de la standardiste :

— Je ne suis là pour personne. Des dossiers urgents à compléter.

— Bien, monsieur.

Jérôme s'enferma dans son bureau. Des dossiers ? Il n'avait vraiment pas la tête à travailler. Ce rendez-vous, qu'il n'avait pu remettre, avait été un vrai supplice.

La petite séance d'hier soir, loin de l'apaiser, n'avait fait que l'exciter davantage. Cette mort ? Un malheureux concours de circonstance. Et pourtant, il ne pouvait oublier la jouissance extraordinaire qu'il avait ressentie. Avait-il senti, inconsciemment, que cette pauvre fille s'en allait ? Un psychologue parlerait de pouvoir suprême. Pendant quelques secondes, il avait eu le pouvoir de vie et de mort. Était-ce cela qui grisait à ce point ?

Les mains dans les poches du pantalon, le nez sur la moquette, il se lança dans un va-et-vient à travers la pièce. Allons... Il fallait se reprendre, ne pas se laisser déborder par cette griserie morbide. Il savait où ça conduisait, irrémédiablement. Son métier le lui prouvait presque chaque jour.

Il repensa au bouquin qui l'avait enflammé.

Tout de même, c'était assez extraordinaire de trouver quelqu'un qui avait exactement les mêmes fantasmes que vous. Car, Jérôme n'en doutait pas : cette Marie Deschants qui écrivait, décrivait avec force détails, les scènes érotiques qu'il avait dégustées, ne pouvait pas tout inventer. Forcément, c'était de ses fantasmes qu'elle parlait.

Et soudain, ce fut une évidence : il fallait absolument qu'il rencontre l'auteur.

*

* *

Béatrice sortit du métro Porte de Versailles en courant. Elle était en retard et si la patronne était déjà sur le stand, ça allait barder pour son matricule.

Elle traversa au pas de course le parc des expositions et passa le contrôle en brandissant son laissez-passer. À 10 heures du matin, le salon du livre était encore relativement calme. Quelques scolaires étaient déjà là. Mais le gros de la clientèle n'arriverait que dans une heure.

Le stand des éditions du Phoenix était à la taille de la société : assez grand. Il occupait un emplacement stratégique au milieu, à droite, du stand Hachette, et à gauche de celui d'Albin Michel.

Sa copine Anne trônait déjà derrière sa caisse. Dès qu'elle la vit, elle brandit son bras gauche en tapotant sa montre, histoire de lui faire comprendre qu'elle était en retard. Comme si Béatrice l'ignorait ! Et d'un coup d'œil oblique, elle lui montra la patronne qui discutait avec un représentant.

Béatrice opéra un savant détour pour passer dans le dos de la directrice. Elle n'eut que le temps de jeter son manteau dans le cagibi qui leur servait de vestiaire.

— Béatrice ! C'est à cette heure-ci que tu arrives ?

— Non, non. J'étais là. Je suis allée aux toilettes.

Elle rejoignit Anne qui lui souffla :

— Tu l'as échappé belle. T'es pas mal en menteuse.

Elles sourirent, satisfaites du bon tour qu'elles venaient de jouer à la patronne.

Les allées du salon se remplissaient peu à peu. Curieux, passionnés de littérature, badauds qui n'avaient rien de mieux à faire, à midi, ils étaient tous là.

Jérôme avait remis tous ses rendez-vous pour venir ce jour-là. Il avait lu sur le programme du salon que plusieurs auteurs féminins signeraient au stand des éditions du Phoenix. Et depuis trois jours, une seule pensée l'obsédait : rencontrer l'auteur de « Baise-moi ».

Vu la dimension importante du stand, il ne pouvait pas le rater. Situé parmi les plus grands, « Phoenix » s'affichait en grosses lettres rouges sur le fronton. Il eut le sentiment de toucher au but et, fébrile, le regard fixe, il se laissa porter par la foule qui se baguenaudait. Voilà ! Il était au stand « Phoenix ».

Il s'immobilisa devant les tables couvertes des productions de la maison. Le roman « Baise-Moi » y figurait en bonne place. Il eut envie de le prendre, de le caresser, de l'ouvrir, bien qu'il en connaisse des passages par cœur.

Ses yeux firent le tour du stand. Trois femmes discutaient avec des auteurs ou des clients, il ne savait pas. Deux jeunes filles riaient de ce qu'elles se racontaient à la caisse.

Aucun auteur à la table de signature. Mais une pancarte informait qu'à 14 heures Aline Weismann signerait son ouvrage « Un été imparfait ». Il n'avait jamais rien lu de cette Aline Weismann. Il approcha, prit un des livres sur la pile, le feuilleta, se plongea dans la lecture d'un paragraphe, espérant y retrouver des similitudes de style.

— Je peux vous renseigner ?

Il releva la tête vivement, scruta le sourire, l'œil interrogatif de la jeune femme brune.

— Non... enfin oui, bredouilla-t-il. Je me demandais qui était cet auteur. Je n'ai jamais rien lu d'elle.

— Ah bon ! s'étonna-t-elle. C'est pourtant son troisième roman chez nous. Les deux premiers ont très bien marché. Tirés à 30000 et 35 000 exemplaires.

— Ah oui, en effet...

Il se pencha vers elle.

— Dites-moi... C'est elle qui a écrit « Baise-moi » ?

Le charmant visage se ferma.

— Je ne sais pas, monsieur. L'auteur de ce roman tient à rester dans l'anonymat.

Jérôme eut un sourire sarcastique.

— L'anonymat, quand on écrit un bouquin aussi sulfureux...

— Justement, répliqua-t-elle, en retrouvant son sourire de commande.

Elle posa les yeux sur le livre qu'il tenait toujours entre ses mains.

— Si vous voulez l'acheter, vous avez la caisse, là, à votre droite.

Et sur ce, elle tourna les talons.

Jérôme décida d'attendre cette Aline « je ne sais quoi ». Il voulait voir la tête qu'elle avait, persuadé qu'il saurait tout de suite si c'était elle ou non. Quelque chose en lui allait frémir, il en était certain.

Sans oser s'éloigner du stand, il y erra, de rayonnages en tables pendant un bon moment.

Anne, qui bâillait devant sa caisse, car les acheteurs ne se bouscuaient guère, l'avait tout de suite remarqué. Béatrice rangeait quelques livres sur une table proche. Une femme l'interpella.

— Est-ce que je peux avoir un catalogue de la maison, mademoiselle ?

— Mais bien sûr.

Béatrice la précéda jusqu'à la caisse, se baissa pour chercher dessous, et reprit la position debout en tendant un catalogue à la cliente.

— Merci, mademoiselle.

— Dis, t'as vu le type, là... fit sa copine quand elles furent seules. Tu ne

le trouves pas bizarre ?

Béatrice regarda dans la direction indiquée par Anne. Ses yeux observèrent Jérôme quelques secondes, puis revinrent sur la copine.

— Ben non, fit-elle en haussant les épaules. À mon avis, c'est un type qui passe le temps. Tu verras, il est en train de tout déranger, et il n'achètera rien.

Elle repartit vers son travail.

13 heures 30. Jérôme se dit qu'il pouvait peut-être aller s'acheter un sandwich à la cafétéria. La file d'attente l'exaspéra. Il voulait pouvoir observer cette Aline dès son arrivée. Enfin son tour arriva. Il commanda un jambon/beurre/fromage et une bière.

En croquant dans la baguette croustillante, il revint dare-dare vers le stand « Phoenix ». Il eut du mal à l'atteindre, car il y avait foule au stand Hachette, à côté. Sans doute un écrivain célèbre qui venait d'arriver. Caméras de télé, photographes étaient là. La bousculade, quoi !

Il se fraya un passage au milieu des aficionados d'il ne savait qui. Le stand « Phoenix » paraissait d'un calme, à côté !

La table de signature était toujours aussi vide. Jérôme, tout en tournant aux alentours du stand acheva son sandwich, sa canette, chercha une poubelle à proximité pour y jeter papier et boîte et revint au stand au moment où l'écrivain arrivait.

C'était une petite rousse, d'une trentaine d'années, 35 tout au plus. Un petit visage rond, criblé de taches de rousseur, sous des boucles désordonnées. Les yeux bleu d'eau claire pétillaient de malice.

Il l'imagina tout de suite hurlant de plaisir sur le parquet brillant du Louvre ou d'un autre musée. Cependant, il se calma. Attention... Pas d'emballement.

On se pressait autour d'elle. Sur le stand, on l'accueillait comme une vedette. Les flashes crépitaient, et déjà plusieurs fans se pressaient devant la table de signature, un livre à la main.

Jérôme resta en arrière, observant toute cette effervescence. L'auteur riait, heureuse manifestement d'être là, adulée, respectée. Était-ce donc un si grand écrivain ? Et un grand écrivain s'amuserait-il à plancher sur des scènes d'un torride érotisme ? Ça s'était vu. Il suffisait de se souvenir du scandale de « Histoire d'O », un roman qui avait fait fureur et dont personne, pendant des années, ne sut qui se cachait sous le pseudonyme de Pauline Réage. Jusqu'à ce que l'on apprenne qu'il s'agissait d'une intellectuelle réputée.

Deux hommes s'étaient arrêtés près de Jérôme.

— Il paraît que c'est elle qui a écrit « Baise-moi ».

— Non ? Je ne peux pas le croire. Ses romans sont si rigoristes. Ça ne lui ressemble pas.

— Justement ! Elle se défoule.

— Tu le tiens d'où ce ragot ?

— Tu sais bien que j'ai mes entrées chez « Phoenix ».

— Par la petite porte.

— Certes ! Mais je peux te dire que c'est du sérieux.

Jérôme ne perdait par une miette du dialogue. Il sentait l'excitation monter. Les deux hommes continuaient leur conversation.

— Remarque, je me la ferais bien. Tu trouves pas qu'elle a une bouche à faire des pipes ?

— T'as raison. Ça doit être une sacrée suceuse.

Ils eurent un rire gras et repartirent vers d'autres stands.

Assise à sa caisse, Anne avait du travail. La présence d'Aline Weismann activait les ventes. À l'intérieur du stand, Béatrice, elle, était un peu désœuvrée. Elle ne comprenait pas cet engouement pour Aline Weismann. Elle, elle n'avait jamais pu aller au bout d'un de ses bouquins. Les gens étaient fous. Tout ça pour avoir un autographe !

Soudain, son regard accrocha Jérôme. Elle alla jusqu'à la caisse. Anne rendait la monnaie.

— Merci, madame.

— Dis donc, tu as vu ? Il est encore là celui-là.

— Aïe... aïe... Ça c'est un fan ! Tu as vu ces yeux sur Aline Weismann ?

— Ouais... Ça fiche la frousse.

— T'exagères.

Un autre acheteur se présentait. Béatrice laissa sa copine travailler.

Le temps de signature se terminait. Les fans se raréfiaient. Jérôme, avait fait plusieurs fois le tour du stand, mais pas une seule fois, il n'avait cherché à approcher Aline. Un manège que Béatrice avait observé, intriguée.

Enfin, la romancière se leva. La responsable du stand alla chercher son manteau au vestiaire. Jérôme s'était discrètement éclipsé. Oh, pas loin. Juste deux stands à côté. Mais son regard ne perdait rien de la progression de l'écrivain hors du stand. Il y eut quelques embrassades, puis, ajustant son sac sur son épaule, la petite rousse quitta les éditions « Phoenix ».

Jérôme se glissa dans son sillage. Il n'avait aucune idée, d'où ça le mènerait. Il ne voulait pas la perdre de vue, c'est tout.

Aline Weismann ne s'attarda pas aux autres stands. Elle rencontra une connaissance, qui donna lieu à quelques minutes de bavardages, puis, elle reprit sa marche vers la sortie. Elle traversa l'esplanade en direction du boulevard Lefèbvre et tourna tout de suite à droite. Jérôme suivait dans un état proche de l'inconscience.

Quand l'écrivain s'engagea dans l'escalier qui menait aux parkings, il eut un sourire heureux. Le même que le sien. Ça, c'était un signe du destin. C'est

que, vraiment, cette femme était faite pour lui. Il la rejoignit devant les caisses. Elle payait. Il en fit autant à celle d'à côté. Chacun muni de son ticket de sortie, ils entrèrent dans le parking. Elle se dirigea vers la gauche, il en fit autant. Sa Peugeot était garée par là. Décidément, il avait de la veine.

Aline Weismann s'arrêta devant une Clio blanche. Jérôme eut un rapide coup d'œil circulaire. Personne. Il approcha de la romancière, comme si son véhicule était voisin. Elle ne se méfiait nullement, occupée à ouvrir sa portière.

Ce fut rapide. Sans réfléchir, Jérôme lui asséna un coup sur la nuque. Aline s'affaissa. Son sac roula sous son véhicule. Il n'eut que le temps de la rattraper dans ses bras. Le sac était tombé tout contre la roue.

Toujours personne. Maintenant, c'était le plus difficile. Il fallait la traîner jusqu'à sa Peugeot. En se glissant le long du mur en la soutenant sous les bras, il gagna sa voiture. Il la posa sur le sol, chercha sa clé, cliqua. Puis, il ouvrit la portière arrière et installa la romancière sur la banquette.

Ensuite, il se glissa derrière le volant, un peu essoufflé. Son cerveau bouillonnait, son cœur battait à 100 à l'heure. L'excitation du danger le rendait littéralement dingue.

Enfin, il tourna la clé de contact et démarra.

Aline reprit connaissance un quart d'heure plus tard. Elle se redressa, un peu groggy.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? jeta-t-elle en se découvrant dans une voiture, conduite par un inconnu, elle ne savait où.

Elle se souvenait avoir reçu un coup sur la nuque.

— Tout doux, ma belle, murmura Jérôme, en lui jetant un coup d'œil dans le rétro.

Elle rencontra un regard froid, derrière les fines lunettes. La bouche mince trahissait un caractère fermé, autoritaire.

— Qui êtes-vous ?

— Un admirateur.

Dehors, elle vit qu'ils longeaient la Seine. Devant, à une centaine de mètres, elle reconnaissait l'architecture ronde de la Maison de la Radio. Et soudain, elle réalisa : cet homme était en train de l'enlever. Elle chercha son sac où il y avait son portable pour appeler au secours. Mais en vain.

— Où m'emmenez-vous ?

— Quelle impatience ! ironisa Jérôme.

Un fou ! Elle avait affaire à un fou ! Aline paniqua.

— Laissez-moi descendre, hurla-t-elle en voulant ouvrir la portière.

Mais la sécurité enfant était enclenchée. Elle était prisonnière.

Aline se rejeta contre le dossier du siège et réfléchit, le regard sur cet homme au volant. Voyons ! Ne pas s'affoler, sinon la situation lui échapperait. Avec un dérangé, on pouvait quelquefois discuter. Elle tenta de ne pas se laisser submerger par la peur, de mémoriser le chemin pris, et de localiser où ils se rendaient.

La voiture tourna dans la rue du Ranelagh qu'elle remonta. Après avoir passé la rue Raynouard, elle s'engagea dans le deuxième sous-sol du parking souterrain d'un immeuble.

Le conducteur rangea la voiture dans un coin reculé, dans l'ombre. Il sortit et vint ouvrir à Aline. Elle se précipita sur lui, tambourina sa poitrine de ses poings serrés. Jérôme emprisonna ses mains, et la tira hors du véhicule.

— Mais vous êtes complètement fou.

— C'est toi qui m'as rendu fou, avec tes écrits. Jamais je ne pensais rencontrer quelqu'un qui ait les mêmes fantasmes que moi.

Elle ouvrit de grands yeux, ne comprenant pas. De sages recommandations d'un ami policier lui revinrent en mémoire. Ne jamais contrarier, ne jamais montrer sa peur qui renvoyait à la peur de l'agresseur. Car il avait peur, lui aussi.

— Oui, bien sûr... balbutia-t-elle.

— Aussi, ce soir, nous allons réaliser ensemble notre fantasme.

— Ce soir ? Vous comptez me garder jusqu'à ce soir ? Mais il n'est que...

Jérôme jeta un coup d'œil à sa montre.

— 19 heures. Dès qu'il fait nuit, on y va, acheva-t-il avec un éclair gourmand dans le regard.

— On y va... Mais où ?

— Tu te rappelles du musée Rodin ?

— On y est allé ensemble ? demanda-t-elle, presque ingénument.

— Ne te fous pas de moi, proféra Jérôme entre ses dents.

Surtout ne pas le mettre en colère.

— Quelle scène ! J'en suis encore tout remué.

Aline cherchait désespérément ce qui avait pu se passer au musée Rodin.

Une voiture entrait. Aline y vit son salut. Elle se redressa brusquement, voulut hurler, mais Jérôme l'avait attrapée et d'une gifle magistrale, il la fit taire. La tête d'Aline alla cogner contre la voiture. Elle perdit connaissance.

Le cœur battant la chamade, Jérôme resta planqué derrière sa Peugeot, à côté d'Aline inanimée sur le sol.

La voiture passa, alla se garer un peu plus loin. Il entendit une portière claquer, puis une autre, une discussion et à nouveau le silence.

Jérôme se redressa, scruta la jeune femme recroquevillée sur le ciment.

Quelle conne ! Il la souleva, posa son oreille contre sa poitrine. Ouf ! Rien de grave. Elle en serait quitte pour un bleu ou une bosse.

Sa montre indiquait 19 heures 30. Il ouvrit la portière arrière, fit glisser Aline à nouveau à l'intérieur. Il fallait qu'il récupère la clé s'il voulait réaliser son fantasme. Rien que cette idée faisait gonfler son membre et son bas-ventre s'agitait de soubresauts.

Il ferma la voiture à clé et fila rapidement vers la sortie piétons. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur, s'énerva de sa lenteur à arriver, puis, une fois dans l'appareil, appuya sur le 5^e étage.

Il était si excité qu'il eut du mal à trouver les clés de son appartement au fond de sa poche. À cette heure-ci, sa secrétaire était partie. Enfin, il ouvrit, jeta le trousseau sur la console et fila jusqu'à son bureau. Il savait très exactement où il l'avait rangée.

Il bénit le jour où il avait oublié de la rendre à son client, l'affaire résolue.

Il fit la lumière, alla jusqu'à sa table, ouvrit le premier tiroir de droite. Elle était là. Il s'en empara comme d'un trésor. Son sexe reprit du volume. Il posa la main dessus, le caressa doucement. Du calme, petit, il n'y en a plus pour longtemps.

Il referma le tiroir, traversa la pièce, éteignit et sortit de l'appartement qu'il referma à clé.

Quelques minutes plus tard, il était à nouveau dans le parking. Il rejoignit rapidement sa Peugeot. Un coup d'œil à l'intérieur. Aline était toujours inanimée. Il se remit au volant.

La Peugeot sortit du parking. Après avoir pris plusieurs rues, Jérôme se retrouva sur les quais de Seine. Il fila en direction de la tour Eiffel et des Invalides. À cette heure-ci, la circulation était presque fluide. Il se retrouva bientôt traversant l'esplanade avec la majestueuse et imposante façade de l'hôtel des Invalides face à lui. Au rond-point, il vira à gauche. Le musée Rodin était sur le boulevard des Invalides.

Par chance, dans la rue de Varenne, un automobiliste quittait sa place de parking au moment où il arrivait. Il attendit et fit un créneau pour s'y placer.

Jérôme sortit de la voiture. Dans ce quartier d'ambassades, de ministères, le soir c'était très calme. Peu de logements, pas de commerces. La rue était déserte.

Il ouvrit la portière arrière, tira Aline, toujours sans connaissance. La soutenant sous les bras, serrée contre lui, il traversa la rue. La porte du musée Rodin était en face.

Aline pesait contre lui. Il extirpa la clé de sa poche. Pourvu qu'ils n'aient pas changé la serrure. Il y avait déjà quelques mois qu'il avait travaillé pour eux. La clé tourna sans difficulté. Il se faufila dans le jardin, referma rapidement derrière eux. Le musée devait avoir des gardiens de nuit. Mais lui

resterait dans le jardin.

Avec précaution il prit une allée. Il ne se souvenait plus très bien où était la statue du « Penseur ». L'air frais fit reprendre connaissance à Aline. Elle se fit moins lourde contre lui. Il sentit qu'elle posait les pieds sur le sable des allées.

— Oh ! Ma tête... Lâchez-moi... Vous me serrez trop fort, balbutia-t-elle.

Elle regarda les arbres, les bosquets.

— Où sommes-nous ?

— Tu ne reconnais pas ? Dans les jardins du musée Rodin. C'est là, ma belle, que nous allons réaliser notre fantasme.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Laissez-moi partir.

— Pas tout de suite. Il faut que nous prenions le bon temps auquel nous rêvons tous les deux.

Ce fut soudain clair pour Aline : cet homme allait la violer, là, dans ce jardin désert. À cet instant précis, la statue monumentale du « Penseur » se dressa devant eux. Jérôme la pressa davantage contre lui.

— Tu le vois ? Ça va être apocalyptique. Quand tu as écrit cette scène, je suis sûr que tu n'as pas osé imaginer qu'un jour, elle pouvait se réaliser.

— J'ai écrit quoi ? s'écria Aline.

Jérôme eut un sourire.

— Oui, je sais. C'est de bonne guerre de réfuter. Il ne faut pas que l'on sache qui est Marie Deschants.

— Ce n'est pas moi.

Jérôme eut un petit rire entendu. Il l'agrippa aux épaules et voulut la basculer sur la pelouse. Aline, alors, hurla. Un hurlement avorté, car Jérôme plaqua sa main sur la bouche de la jeune femme.

— Chut... chut... chut...

D'un mouvement brusque, il la plaqua au sol et s'affala sur elle, lui maintenant toujours la bouche fermée. Son autre main alla chercher le bas de la jupe, au niveau des genoux. Elle s'insinua sous le tissu, remonta jusqu'au slip. Il y avait ce foutu collant. Jérôme tira dessus. Le fragile tissu se déchira.

La main remonta entre les cuisses. Le contact de la peau chaude et douce le galvanisa. Il se mit à haleter.

— Tu vas voir... tu vas voir... bredouilla-t-il tout en glissant ses doigts sous la soie du slip.

Son index rencontra le renflement du clitoris. Il le prit, le tritura, le pinça. Aline, sous lui, se tortillait, ses cris étouffés sous l'autre main de son violeur.

— Ne me dis pas que ça ne te plaît pas, murmura Jérôme à son oreille. C'est toi qui as imaginé tout ça.

Le regard fou, elle secoua la tête. Pris par la violence de son désir, Jérôme ne l'écoutait plus, ne la regardait plus. Il leva les yeux sur l'énorme statue de bronze, de l'homme assis, qui, pensif, observait leurs ébats du haut de son socle.

Arc-bouté sur le corps de la malheureuse, Jérôme déchira le slip, ouvrit sa braguette. Le sexe jaillit, gonflé, impatient. Il pointa vers l'intimité chaude de la femme. D'un coup de reins, Jérôme força le passage.

Le hurlement d'Aline lui resta dans la gorge. Ses yeux s'ouvrirent démesurément. Non, non, ce n'était pas possible... Et si, ça l'était. Elle sentait ce pieu la fouiller au plus profond d'elle-même, lui donner des coups de boutoir comme s'il voulait la défoncer.

Jérôme s'était redressé à demi. Sa main quitta la bouche d'Aline. Elle l'ouvrit pour enfin hurler son désespoir et sa douleur. Mais les doigts du violeur s'étaient refermés autour de son cou. Il serrait en fermant les yeux, le visage extatique.

Le souffle coupé, Aline sentit la vie la quitter doucement tandis qu'au-dessus d'elle, Jérôme, tourné vers « Le Penseur » se vouait entièrement à sa jouissance.

— C'est beau, hein, c'est beau... Et c'est bon, ajouta-t-il dans un dernier assaut.

Sa semence se libéra enfin alors que ses doigts serraient le fragile cou.

CHAPITRE IV



C'était une belle matinée de février mars. À 9 heures, Claude faisait sa ronde habituelle dans les jardins du musée. L'entrée serait bientôt ouverte au public. Il fallait que tout soit en ordre, les allées débarrassées de tout papier, les bancs propres, les statues dépoussiérées.

Quand il arriva devant le célèbre « penseur » son cœur se mit en apnée pendant quelques secondes. Au pied de l'homme de bronze, une femme gisait, allongée sur le dos, les bras en croix, les yeux exorbités fixant définitivement le ciel.

Claude sut tout de suite qu'elle était morte. Il mit cependant quelques secondes avant de retrouver l'usage de ses jambes pour courir vers le bâtiment, y entrer en trombe et hurler :

— Il y a une femme morte dans le jardin.

La standardiste eut le bon réflexe : elle appela tout de suite la police.

L'affaire aboutit dans l'escarcelle du service des Affaires recommandées.

Quand Boris Corentin et Aimé Brichot arrivèrent sur les lieux, le médecin légiste était déjà là, penché au-dessus du cadavre d'Aline Weismann que personne n'avait encore bougé. Le service technique parcourait les allées à la recherche d'indices d'empreintes.

— Messieurs, bonjour, fit le légiste en se relevant. Étranglée,

apparemment à mains nues. L'assassin n'a pris aucune précaution. Et je peux vous dire qu'il y a eu rapport sexuel.

— Post-mortem ?

— Je ne sais pas encore. L'autopsie nous le dira. Je vous téléphone. Bonne journée, messieurs.

Aimé interrogeait les policiers du quartier, arrivés sur place les premiers. Il rejoignit Boris alors que l'on refermait le sac plastique dans lequel le cadavre avait été placé.

— Aucun papier d'identité. Encore une affaire simple.

— Tu rouspètes dès le matin, maintenant ? Allons ! Sois plus objectif. Les enquêtes ne peuvent pas être toutes du cousu main, comme celle de la semaine dernière. La fille a eu l'élégance de se faire assassiner chez elle. Identité, souvenir, photos... nous avons tout.

— Tu as raison. Une semaine, on a tout ; une semaine, on n'a rien. Et tout savoir sur la malheureuse Sophie ne nous a pas encore menés à son assassin.

Boris était planté devant « Le Penseur ».

— Eh ! Tu m'écoutes ?

— Je ne fais que ça. Et tu viens de me donner une première piste.

Aimé ouvrit de grands yeux.

— Serais-je un génie sans le savoir ? déclara-t-il en levant les yeux au ciel.

— Il y a une similitude entre ces deux meurtres.

— Oui. Elles ont fait l'amour avant. Et dans le cas de Sophie, on sait que ce n'était pas un viol.

— Je te parie que dans celui-ci ce sera idem. Mais il y a un autre point commun aux deux affaires. Cherche bien.

Brichot fit la moue.

— Les énigmes dès le matin, bof... Allez avoue !

— Dans le portable de Sophie, il y avait une photo.

— Oui, celle de la Vénus de Milo, qui est au Louvre.

— Exact ! Et où sommes-nous, ce matin ?

— Au musée Rodin.

— Musée Rodin... musée du Louvre. Ici, musée Rodin, sous la statue du Penseur, le cadavre d'une femme. Le corps de Sophie était au pied de la table de verre sur laquelle devait être posée la statuette de la Vénus, exposée au musée du Louvre.

Brichot hocha la tête.

— Bien vu, commandant.

— Il faut mériter ses galons !

— Ce qui veut dire que ce pourrait être le même assassin, dingue de musée ou de statuaire.

— Tu as tout compris, répliqua Boris en filant vers le ravissant hôtel particulier qui abritait le musée.

— Tu vas où comme ça ? s'écria Mémé en le suivant.

— À la pêche aux indices.

Une pêche qui ne donna pas grand chose. Le gardien de nuit n'avait rien entendu, la porte n'avait pas été fracturée. Donc, l'assassin avait une clé. Qui avait une clé ? Beaucoup de monde.

— Première enquête : savoir qui est cette jeune morte, conclut Boris en sortant du musée.

*

* *

Charlie Badolini, tira une dernière fois sur son éternel costume croisé bleu pétrole. Il passa un doigt sur ses dents jaunes de nicotine. Eh oui ! De ce côté-là, ça ne s'arrangeait pas. Il aurait fallu qu'il cesse de tirer sur ses Job, mais ses différentes tentatives n'avaient pas été couronnées de succès.

Il se mit de trois quarts, lorgna son crâne dans le miroir à trois faces, lissa ses trois mèches gominées qui faisaient semblant de cacher sa calvitie et soupira. Être chauve, décidément, il avait du mal à supporter !

On frappa à la porte du bureau. Il sortit du petit cabinet de toilette, attendant à son bureau et aboya, de sa voix éraillée par les cigarettes :

— Entrez.

La carrure athlétique de Boris Corentin se profila dans l'embrasure de la porte.

— Comment allez-vous, commandant ?

Boris fronça le nez. Il était rare que le patron lui donne du grade. Qu'est-ce qu'il avait à se reprocher ?

— Alors, ce double meurtre, vous avancez ?

— À petits pas.

— Ça ne me convient pas, commandant. À grands pas, à grands pas... Si jamais nous avons affaire à un tueur en série, je sens déjà le déchaînement de la presse.

Il fouilla les divers papiers épars sur son bureau et en tendit un à Corentin.

— Tenez... Ce sont les collègues de la BRI qui m'ont apporté ça, hier. Une femme qui a disparu. C'est peut-être votre victime anonyme.

Corentin prit le papier.

— Ce serait un coup de chance.

— Dans notre métier, il en faut.

Boris sortit de la pièce en jetant un coup sur le papier. Aline Weismann, 35 ans. 40, rue de Belleville, dans le 20^e. Il prit le couloir jusqu'à son bureau, ouvrit la porte, passa la tête. Brichot sirotait son café.

— Allez, en route, jeta Corentin. Tu mangeras ton croissant dans la voiture.

— Croissant ! Est-ce que tu m'as déjà vu manger un croissant le matin ?

— Ce n'est pas un péché. Mais tu as raison. Il n'est pas trop tard pour commencer.

Brichot haussa les épaules en faisant la grimace pour avaler sa dernière gorgée de café trop chaude.

— Dis tout de suite que je suis vieux, au lieu de tourner autour du pot. Et on va où, comme ça ? demanda-t-il en attrapant son blouson.

— Dans le quartier chinois de Belleville.

La circulation dans Paris le matin, avec toutes les voitures de livraison et les dernières lubies du maire en matière de fluidité, c'était pas de la tarte.

Ils prirent les quais jusqu'à Bastille, puis la pittoresque rue de la Roquette, où se côtoyaient petits restos sympas et bars branchés. Ils arrivèrent au cimetière du Père Lachaise et prirent le boulevard de Ménilmontant pour remonter jusqu'à la rue de Belleville qui le traversait.

Ils abandonnèrent la voiture sur un passage piétons, tout en sachant que, quand ils la reprendraient, elle serait ornée d'un petit carton d'invitation à payer une contribution aux frais de l'Etat.

Le 40 était un immeuble ancien, de bonne facture, qui, malgré tout, faisait figure de vétéran dans ce quartier où, à coups de bulldozer, on avait fait table rase des petits passages bucoliques, des ateliers pleins de charme, pour faire pousser de grands immeubles hautains, sans aucun intérêt, si ce n'est celui des loyers.

La gardienne était jeune, pimpante. Son œil égrillard se posa avec gourmandise sur la plastique du commandant Corentin. Brichot masqua un sourire. Celui-là, le succès qu'il avait... !

— Madame Weismann ? C'est au troisième droite, monsieur.

Ses yeux ne les quittèrent pas pendant qu'ils attendaient l'ascenseur. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire, madame Weismann ? Une personne si tranquille. À moins que ce ne soit sa fille. Ça, ça ne l'étonnerait pas.

Au troisième droite, c'est justement cette demoiselle qui ouvrit aux deux policiers. C'était elle qui avait signalé la disparition de sa mère.

C'était une grande bringue, d'une quinzaine d'années, encore embarrassée des oripeaux de l'enfance, aux cheveux filasse, raides, qui ne savaient plus ce

qu'était une brosse. Mais enfin, c'était la mode chez certains jeunes.

— Ça ne lui ressemble pas, expliqua-t-elle à ses deux interlocuteurs. Quand ma mère doit partir en province pour une signature, elle m'avertit toujours. Et puis, c'est planifié.

— Une signature ? s'étonna Brichot. C'est quoi, sa profession à votre maman ?

— Elle est romancière. Et justement, avant-hier, elle signait son dernier roman au salon du livre. C'est après qu'on ne l'a plus vue. Il y avait un cocktail chez son éditeur. Elle n'y est pas allée. Ils ont téléphoné ici. Mais moi, j'étais chez une copine. Quand je suis rentrée, je n'ai pas écouté le répondeur. Ce n'est pas mon problème. On a chacune notre vie, ma mère et moi. Vos collègues ont retrouvé son sac dans le parking du parc des expositions, près de sa voiture.

— Près de sa voiture ? Ce qui veut dire qu'elle est partie sans ?

— Oui. Le sac avait glissé sous une des roues.

Les flics échangèrent un regard. Ça ressemblait bigrement à un enlèvement.

— Vous avez des photos ? demanda Corentin.

La gamine le dévorait des yeux. Elle prenait des poses maladroites de pin-up pour le vampir. Boris essayait de ne pas voir son manège. Mais c'était si flagrant...

Elle fouilla son sac, en sortit un porte-photos, tout en continuant :

— Quand je suis partie au lycée, ce matin, que je n'ai pas vu son manteau à la patère, dans l'entrée, je me suis dit qu'elle avait dû faire la fête, qu'elle était rentrée tard et qu'elle s'était déshabillée dans sa chambre. J'ai téléphoné plusieurs fois dans la matinée, sans résultat. Et quand je suis rentrée à 16 heures, elle n'était pas là. C'est à ce moment que j'ai découvert les appels de Françoise qui la cherchait.

C'est elle qui m'a conseillé de vous appeler..

Elle avait ouvert le porte-photos et le tendait à Corentin.

— Qui est Françoise ?

— C'est son éditrice.

Boris posa les yeux sur la photo. Une jeune femme rousse, aux joues criblées de taches de rousseur. Elle souriait, son bras entourant les épaules de sa fille. Il réprima un sursaut et, sans mot dire, passa le cliché à Brichot. Ils se regardèrent furtivement. C'était leur victime anonyme. Corentin pensa à Badolini qui avait parlé de chance.

— Et votre père ? demanda-t-il, le plus naturellement possible.

— Aux abonnés absents ! Ma mère est une mère célibataire. Mon géniteur, connais pas. Et je m'en fous.

Boris soupira.

— Bien, fit-il. Parlez-nous des relations de votre mère ?

La gamine se dandina d'un pied sur l'autre, non sans prendre soin que sa minijupe soit encore plus mini, au ras du minou.

— Des grattes papier, comme elle. Des copains de tennis. Je ne sais pas trop, finit-elle par avouer. Vous savez, ma mère et moi, on a des vies tellement différentes.

— Je m'en doute. C'est de votre âge, concilia Boris.

Brichot se téléportait dans l'avenir, en imaginant avec terreur ce que serait cette période quand ses jumelles auraient cet âge. Jeannette et lui allaient en baver !

Ils visitèrent la chambre, le bureau d'Aline, fouillèrent les tiroirs, les documents, sans rien trouver à croquer.

Sur une étagère, plusieurs livres signés Aline Weismann, éditions du Phœnix.

— Eh bien, on y va, fit Brichot.

— C'est drôle, j'allais te le proposer.

— On est fait pour s'entendre !

À la porte, la demoiselle montra tout de même quelque émoi.

— Dites, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

Corentin avala sa salive. Pauvre gosse ! Elle allait avoir un choc.

— Nous ne savons pas encore. Mais... il faut prévoir toutes les éventualités, murmura-t-il prudemment.

*

* *

Dès que Jean-Pierre avait vu sur le planning que Clotilde Mardini passerait à Phœnix dans la matinée, il était arrivé de bonne heure.

Cette femme le fascinait. Il lui suffisait d'un regard sur la silhouette androgyne, le petit cul moulé dans le jean, les seins mignons pointant timidement sous le pull pour qu'aussitôt sa virilité se réveille. Il sentait son pantalon se gonfler et il devait croiser les mains devant sa braguette pour que ça ne se remarque pas. Dans ces cas-là, il ne savait plus ce qu'il disait, tenaillé par l'envie d'empoigner son membre et de le frictionner énergiquement, à défaut de pouvoir le glisser dans ce joli petit cul, qui invitait à la luxure.

Directeur de collection, Jean-Pierre avait aux éditions Phœnix une place enviée et une vie privée minable.

Dans le courant de la matinée, les cloisons minces lui avaient permis

d'entendre la porte du bureau de la directrice, Françoise Geloux, puis la voix claire de Clotilde. Aussitôt, il avait lâché son travail pour se porter vers les étagères où s'étaient les romans de la collection historique qu'il dirigeait. Il lui avait suffi d'ôter trois volumes pour coller son œil au trou pratiqué voici déjà un an, dès qu'il s'était aperçu de la relation sexuelle qui unissait la romancière et l'éditrice.

De là, il avait une vue imprenable sur le canapé où avaient lieu les ébats des deux femmes.

Clotilde était allongée sur le dos, la jupe relevée jusqu'à la taille. Le slip de dentelle noire gisait sur la moquette. Françoise se tenait derrière, droite, le regard concupiscent sur cette nudité offerte. Elle se pencha, glissa ses mains dans l'ouverture du chemisier de soie, empoigna les deux seins, les malaxa en fermant les yeux.

De l'autre côté de la cloison, Jean-Pierre dut réprimer ses soupirs. Il haletait, imaginait le satiné de la peau sous ses doigts. Un jour, il faudra bien qu'il se la fasse vraiment, cette putain.

Françoise ôta ses mains du chemisier, se pencha davantage au-dessus de sa proie et d'un geste brutal, elle les posa sur les cuisses dénudées et les écarta vivement.

Nom de Dieu ! balbutia Jean-Pierre au comble de l'extase. Le sexe de Clotilde s'ouvrait, en gros plan, dans toute sa splendeur, sous son regard hébété. Le clitoris, gonflé, palpitant, les lèvres roses, brillantes d'humidité. C'était encore mieux que « la naissance du monde » du peintre Courbet.

N'y tenant plus, il défit sa ceinture, descendit la fermeture à glissière et fit émerger son membre du slip. Prêt à l'emploi, le bougre, il serait obligé de se contenter d'ersatz. Ses doigts l'emprisonnèrent.

Dans l'autre bureau, Françoise avait fait le tour du canapé. Agenouillée au niveau du pubis de Clotilde, elle se pencha, picora de baisers le ventre plat, se perdit dans la toison brune, comme dans une forêt. Jean-Pierre qui s'activait sur son pénis, vit la langue rose de la directrice pointer entre ses lèvres pour venir se poser sur le clitoris. Clotilde eut un soubresaut quand son amante happa le petit bouton rose pour le sucer, l'avalier, lui faire subir les derniers outrages. Mais la belle n'avait pas l'air d'en souffrir.

Jean-Pierre aurait voulu retenir sa jouissance pour exploser en même temps que Clotilde, mais c'était trop fort. Malgré lui, sa main passa à la vitesse supérieure allant du gland aux testicules. Il étouffa son cri au moment où les doigts de Françoise s'insinuaient dans la fente dévoreuse.

Il resta pantelant, l'œil collé au trou, suivant la suite des ébats lesbiens. Elle savait y faire cette greluche de Françoise. La petite Clotilde commençait à se trémousser sur le velours du canapé. Enfin, elle se cabra, eut un soupir heureux et délivré.

Françoise se pencha vers sa bouche, lui murmura quelques mots que Jean-

Pierre ne put comprendre. L'éditrice se releva, passa dans le petit cabinet de toilette, revint quelques minutes plus tard, au moment où Clotilde se relevait, remettait de l'ordre dans ses vêtements et passait à son tour au lavabo.

Jean-Pierre, lui, n'eut d'autre ressource que prendre un mouchoir en papier pour réparer les dégâts et à filer aux toilettes.

Dans le bureau de Françoise, assise impériale derrière sa table, surchargée de manuscrits, sa graisse débordant du fauteuil, qui aurait pu se douter de l'épisode torride qui venait de se dérouler entre ces murs presque austères ?

Et pourtant, tout Phoenix était au courant, jusqu'à la petite secrétaire qui frappa timidement. Françoise aboya :

— Quoi ? J'avais demandé qu'on ne me dérange pas.

La petite avait ouvert la porte et pointait son museau timide derrière le battant.

— Ce sont deux messieurs de la police.

— Ah ! C'est à propos d'Aline. Fais-les entrer.

Puis, s'adressant à Clotilde, tandis que la porte se refermait :

— Figure-toi qu'elle a disparu.

— Comment ça « disparu » ?

— Elle a quitté le salon hier, après sa signature et depuis, rien. On a retrouvé sa voiture et son sac au parking. C'est sa fille qui a averti la police.

On frappa à nouveau discrètement. La petite secrétaire ouvrit et s'effaça pour laisser entrer Corentin et Brichot. Clotilde fit mine de se lever.

— Non, non, reste. Ces messieurs n'en ont certainement pas pour longtemps. Et nous avons encore beaucoup de choses à mettre au point pour la sortie de ton roman.

Boris tendit la main aux deux femmes en se présentant, puis en présentant Brichot. Françoise les invita à s'asseoir.

— Avez-vous retrouvé Aline ? demanda-t-elle.

— Hélas, nous pensons que oui, madame.

Françoise fronça les sourcils et attendit la suite.

— Ce matin, nous avons été appelés au musée Rodin où le cadavre d'une femme avait été retrouvé. Pas de sac, pas de papier. Rien qui nous permette de l'identifier. Sauf que nos collègues de la BRI nous ont contactés après que vous avez signalé la disparition d'Aline Weismann.

Clotilde pâlit.

— Vous voulez dire que...

— Oui, acquiesça Brichot. Cette femme assassinée au musée Rodin est bien Aline Weismann.

— Oh, mon Dieu...

— Connaissez-vous des ennemis à madame Weismann ?

— Pas du tout.

— Un petit ami, des amants ?

— Je ne sais pas, répliqua Françoise, anéantie par la nouvelle. Aline était une femme sérieuse, discrète, secrète. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'Aline Weismann a eu des rapports sexuels avant d'être assassinée.

— Des rapports sexuels... dans le musée ? demanda doucement Clotilde.

Corentin se tourna vers elle.

— Oui. Sous la statue du « Penseur ».

Il remarqua que la jeune femme avait pâli et avait échangé un regard rapide avec Françoise.

— Vous la connaissiez ?

— Oui, un peu. Nous nous étions croisées ici.

— Voyez-vous, nous craignons un tueur en série.

Une autre jeune femme a été tuée, chez elle, après avoir eu des rapports sexuels. Et notre assassin semble avoir une prédilection pour les pièces célèbres des musées.

Clotilde se crispa.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que la victime, avant l'acte sexuel qui lui a coûté la vie, avait pris une photo avec son téléphone. On y voit, en amorce, l'assassin présumé. Ce n'est pas lui qu'elle a photographié, mais une statuette représentant la Vénus de Milo, posée sur une table basse. Et c'est au pied de cette table que nous avons trouvé le corps de cette femme.

— Mais, plus de Vénus. Sans doute, l'assassin est-il reparti avec cette statuette.

Clotilde eut un gémissement et ferma les yeux. Françoise s'était dressée.

— Ce n'est pas possible, jeta-t-elle, la voix voilée d'émotion.

Les deux flics se regardèrent.

— Expliquez-vous, fit Aimé.

Il y eut un temps de silence, qui parut un siècle, avant que l'éditrice se décide à parler.

— Ce sont deux scènes qui sont dans le premier roman de Clotilde.

Corentin se tourna vers la jeune femme, effondrée dans son fauteuil.

— Vous écrivez des polars ?

— Non, des romans érotiques. Dans mon livre, les deux femmes n'étaient pas tuées. Mais les scènes se passaient l'une au Louvre, devant la Vénus de Milo, et l'autre, effectivement, dans les jardins du musée Rodin, au pied du

« Penseur ».

— Merde alors..., proféra Brichot.

Boris se leva, fit quelques pas dans le bureau en réfléchissant. L'atmosphère était devenue pesante.

— Pourquoi s'en prendre à Aline Weismann ? demanda-t-il enfin. Elle écrit aussi ce genre de romans ?

— Pas du tout, répondit Françoise. Clotilde écrit sous le nom de Marie Deschants. Or, personne ne sait qui est réellement Marie Deschants. Mais vous connaissez les médias. Comme le livre a fait un succès, ils ont lancé des hypothèses pour savoir qui se cachait derrière ce pseudo. Et le nom d'Aline Weismann a été cité plusieurs fois.

Brichot regarda Clotilde.

— C'est donc à vous qu'il en veut. Il a réellement cru qu'Aline Weismann était Marie Deschants.

— C'est terrible, balbutia la jeune femme. Pauvre Aline.

Elle releva la tête, posa un regard affolé sur le commandant.

— Évidemment, cette affaire va s'étaler dans tous les journaux ? Je suis avocate. Si le barreau apprend que j'écris ce genre de livres...

— Oui, ça ne fait pas sérieux, marmonna Brichot, en lissant sa fine moustache.

— Non seulement, ça ne fait pas sérieux, mais je risque de me retrouver sans travail. Ils peuvent même aller jusqu'à la radiation.

Corentin se concentra sur l'éditrice.

— Notre homme a guetté Aline Weismann au salon du livre et la suivit jusqu'au parking, reprit-il. Qui était sur le stand ?

— Nous allons le savoir tout de suite, répondit Françoise en prenant le téléphone. Sylvie ? Qui était sur le stand, hier ?... Oui... ah bon... merci.

Elle avait inscrit trois noms sur une feuille, qu'elle tendit à Corentin.

— Voilà. Elles y sont encore aujourd'hui.

Elle se leva, vint vers Clotilde toujours prostrée sur le canapé, posa une main compatissante sur son épaule.

— Le second roman de Clotilde sort dans trois semaines. Elle m'apportait justement le jeu d'épreuves corrigées, aujourd'hui. Que faut-il faire ?

— Nous allons y réfléchir, et mettre une stratégie au point, répondit Boris.

Il regarda Clotilde.

— Je pense que vous êtes en danger. Quand cet homme va s'apercevoir qu'il n'a pas tué la bonne personne, il va chercher à nouveau.

— Comment arrivera-t-il jusqu'à moi ?

— Faites confiance aux journalistes, soupira Brichot. Cette affaire va

exciter leurs neurones.

— Avez-vous une retraite sûre ?

— Mais enfin, monsieur, j'ai un métier, des audiences, des clients qui comptent sur moi, des plaidoiries prévues. Je ne peux pas disparaître comme ça.

— Vous avez de la famille ?

Clotilde secoua la tête.

— Annulez tout. Imaginez que vous avez brusquement une grave maladie, ou un accident de voiture. Il faudrait bien annuler.

— Je vais y réfléchir, bredouilla-t-elle.

— Nous allons établir une légère surveillance autour de vous.

Ils prirent congé.

— Tiens, prends le volant pour aller jusqu'à la porte de Versailles, fit Corentin quand ils furent dehors.

C'était le dernier jour du salon. Il fermerait ses portes ce soir, jusqu'à l'année prochaine. Les derniers curieux et clients se pressaient autour des stands.

Mémé marchait le nez au vent, lorgnant les panneaux qui annonçaient les différentes éditions.

— Tiens ! Il est là-bas.

Ils se glissèrent entre les groupes qui stationnaient, discutaient, encombraient les allées et arrivèrent devant le stand des éditions « Phœnix ».

Anne était à sa caisse. Elle remarqua tout de suite Boris. Les beaux gosses étaient relativement rares au salon. Et même si celui-ci avait presque l'âge d'être son père, elle n'aurait pas été contre un petit câlin. Cet homme avait l'air d'avoir de l'expérience et ce ne devait pas être nul d'être au lit avec lui. La veine ! Il approchait.

Automatiquement, Anne redressa les épaules, pointa sa poitrine aux avant-postes. Il faut dire qu'elle était généreuse et ne risquait pas de passer inaperçue. D'ailleurs Boris avait tout de suite lorgné dessus. Il ajusta son plus beau sourire.

— Mademoiselle...

En même temps, il lui plantait sa carte sous le nez. Anne en fut toute remuée. Un flic ! Alors là, ça devait être un de ces pieds !

— Anne Demaison, minaуда-t-elle.

— Vous étiez là, hier, Anne ?

— Oui, je fais toute la durée du salon.

— Donc vous étiez sur le stand pendant la signature d'Aline Weismann ?

— Évidemment. Il y avait beaucoup de clients. Elle a pas mal de succès.

— Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

Anne chercha en levant les yeux au ciel, puis, elle secoua la tête en faisant la moue.

— Non ! Tout s'est bien passé.

Béatrice, à l'autre bout du stand rangeait quelques livres. Quand elle vit sa copine en discussion avec ces deux types, elle approcha.

— Un problème ? demanda-t-elle, en voulant aider Anne.

— Ces messieurs sont de la police. Ils demandent s'il y a eu des incidents pendant la signature d'Aline Weismann, hier.

— Non, ça c'est bien passé. Pourquoi ?

Les deux hommes échangèrent un regard. Apparemment, les deux jeunes femmes n'étaient au courant de rien. Boris décida de ne dire que la moitié de la vérité.

— Parce qu'on n'a pas revu madame Weismann depuis qu'elle a quitté le stand.

Leurs visages s'arrondirent d'étonnement.

— Il y avait bien ce type... lâcha Béatrice.

— Ah oui ! Celui qui a rôdé un bon moment. C'est vrai que, quand Aline est partie, on ne l'a plus revu.

— Vous pourriez nous le décrire ?

Les deux amies se consultèrent. Béatrice se lança.

— Grand... pas un poil de graisse, pas très sympathique.

— Un peu inquiétant même.

— Oui, tu as raison. Il n'arrêtait pas de regarder Aline.

— Il l'a même attendue, puisqu'on l'a repéré avant la signature.

— C'est vrai. 35 ans, environ. Des lunettes...

— Une moustache, très fine et un petit bouc, genre mousquetaire... comme c'est la mode. Assez beau d'ailleurs, hein ? ajouta Anne en se tournant vers Béatrice.

— Merci de vos précisions. Vous avez le sens de l'observation. Il faudrait que vous passiez au bureau demain, pour établir un portrait robot.

— Avec plaisir, minauda Anne.

Brichot sortit une carte, la lui tendit.

— À demain, donc.

Ils tournèrent les talons. Brichot marmonna :

— Encore une qui tombe sous le charme ! J'ai l'air de quoi, moi ?

— D'un bon père de famille.

CHAPITRE V



Les deux jeunes filles passèrent au 36 le lendemain, comme prévu, très excitées par le fait d'entrer au célèbre quai des Orfèvres. Elles se mirent rapidement d'accord sur le portrait.

Une recherche au fichier apprit aux fins limiers qu'étaient Corentin et Brichot que le type recherché n'était pas fiché dans leurs services.

— On va envoyer ce portrait-robot à toutes les brigades. Ce type a enlevé Aline Weismann avec sa propre voiture qui devait être garée dans le même parking.

— Bonne conclusion, soupira Brichot. Mais quelle voiture ?

— Bien, fit Corentin. Il ne reste plus qu'à se faire les enterrements.

— Si l'assassin avait la bonne idée d'y pointer son nez.

Deux jours plus tard, ils étaient à Compiègne. Les vieux parents de Sophie, la première victime, se traînaient derrière le corbillard, pour atteindre le caveau familial dans ce vaste cimetière. Quelques amis de la jeune femme avaient fait le déplacement de Paris.

Corentin et Brichot, se tenaient à l'écart, scrutant chacun des présents. L'homme au petit bouc ne se montra pas.

— Nous aurons peut-être plus de chance à celui d'Aline Weismann, dit

Aimé en remontant en voiture.

Les analyses sur le sperme avaient démontré qu'il s'agissait bien du même assassin.

L'enterrement d'Aline Weismann fut tout autre que celui de Sophie, pauvre anonyme. Après la discrétion, c'était le déferlement des journalistes de tous poils, caméras, appareils photos. Ils étaient tous là, à guetter comme des vautours le chagrin de la fille d'Aline. Françoise l'avait prise sous son aile. Cachée sous un grand foulard, on ne voyait de la jeune fille que son dos secoué de sanglots. Le bras de l'éditrice la soutenait fermement.

Il y avait une profusion de fleurs, beaucoup d'amis, tout le staff de Phœnix. Mais toujours pas d'homme au bouc.

*

* *

Jérôme ouvrit son réfrigérateur. Quelques tomates, fromages, saucisson. Bien ! Il s'en contenterait pour ce soir. La journée avait été tellement chargée qu'il n'avait pas eu le temps de faire des courses. Il mit le tout sur un plateau, un fond de bordeaux dans un verre et apporta le tout au salon.

Il s'installa sur le canapé, prit la télécommande et appuya. C'était l'heure du journal. Les premières images le firent sursauter. C'était celles de l'enterrement d'Aline Weismann. Le commentaire louait le talent d'écrivain de la jeune femme, parlait de son dernier roman. Il y eut une interview de Françoise Geloux.

— À une époque, les médias on beaucoup insinué qu'Aline Weismann était l'auteur caché de « Baise-moi ». Je peux vous assurer qu'il n'en était rien.

— Est-ce à dire, demanda le journaliste, que vous allez publier d'autres romans érotiques, de Marie Deschants ?

— Bien entendu. Le prochain sera dans les librairies la semaine prochaine.

Jérôme tressaillit. Cette conne n'était pas l'auteur de « Baise-moi » ! Il se leva brutalement, envoyant le plateau par terre, en hurlant : « merde ! ». Blousé, frustré, comme si on lui avait joué un mauvais tour !

PPDA commentait les événements en Irak. Il s'en foutait ! Il éteignit la télé et commença à tourner en rond dans la pièce, tapant sur les fauteuils, les meubles, incapable de contrôler la colère noire qui lui crispait le ventre.

Sur la table basse, les journaux qui avaient annoncé l'assassinat de l'écrivain. Pas un mot sur l'enquête, les pistes éventuelles. Pourtant, la police avait dû faire le lien entre les deux meurtres, grâce à l'analyse de son sperme.

Il eut un sourire satisfait. Mais avant qu'ils remontent jusqu'à lui...

La semaine prochaine. Voilà les seuls mots importants qu'il devait retenir. Il aurait en main, le nouveau livre de Marie Deschants. Quels fantasmes lui réservait-elle ?

La nuit dernière, il s'était réveillé en sueur, le membre gonflé entre les doigts. Il venait de rêver qu'il léchait le joli téton de la dame de Beauté, alias Agnès Sorel, maîtresse du roi Charles VII, pincé coquinement par une gentille dame sur un célèbre tableau. Mais qui était donc ce peintre ? Impossible de s'en souvenir. Évidemment quand on a la tête ailleurs.

Deux semaines qui parurent extrêmement longues à Jérôme Grandin. Il travaillait mollement, ne s'occupait qu'à reculons des affaires de ses clients. La presse se faisait l'écho de la prochaine sortie du second roman de Marie Deschants. « Le nouveau Marie Deschants » titrait l'Express. Celui-ci avait un titre aussi évocateur que le premier. Il s'intitulait : « Dans les mains d'Eros ». Tout un programme qui promettait des délices à Jérôme. Il vivotait, le nez pointé sur l'échéance qui, enfin, arriva.

Ce matin, il avait spécifié à sa secrétaire qu'il ne pouvait prendre aucun rendez-vous. Il se pointa dans sa librairie de prédilection.

Il fit le tour des tables, des rayonnages, sans trouver l'objet de tous ses désirs. Déçu, il s'avança vers le libraire, et demanda, en catimini :

— Je cherche le dernier Marie Deschants.

L'homme, un jeune d'une trentaine d'années, sursauta et faillit lâcher les trois volumes qu'il tenait.

— Excusez-moi. Vous m'avez fait peur, plaida-t-il pour expliquer sa réaction brutale. Vous cherchez quel ouvrage ?

— Le dernier Marie Deschants, chuchota Jérôme.

— Ah ! Oui... « Dans les mains d'Eros ». C'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas encore reçu. Une minute.

Il alla à la caisse, consulta un registre et relevant la tête pour regarder Jérôme qui l'avait suivi.

— Je serai livré mardi matin. Je vous en mets un de côté. Vous passerez le prendre ?

— Oui, c'est cela, balbutia Jérôme, sur la défensive.

Le libraire avait pris un carnet et un crayon.

— À quel nom ?

Jérôme hésita.

— Inutile. Je repasserai, lâcha-t-il vivement, avant de tourner les talons.

Il s'éjecta littéralement de la boutique et tourna le premier coin de rue. Il avait senti le danger. Il ne saurait dire ni pourquoi ni comment, mais il l'avait

senti, palpable, prêt à fondre sur lui, à l'anéantir.

Dès que le client eut passé la porte de la librairie, le vendeur rouvrit le registre qu'il avait consulté et scruta attentivement le portrait-robot remis par la police. Pas de doute. C'était bien l'homme recherché qui venait de partir.

Il prit son téléphone et appela le 36.

Dehors, Jérôme s'éloignait à grands pas. Une bouche de métro s'ouvrait. Il s'y engagea, dégringola les escaliers. Dans le hall de vente des billets, un photomaton. Il n'en restait pas beaucoup, mais certaines stations en possédaient encore. Il s'enferma dans la boîte, tira le rideau, se laissa tomber sur le tabouret de fer, le temps de se ressaisir.

Voyons... Quelle panique l'avait pris ? C'était stupide. L'œil de ce libraire ne disait rien d'autre que l'étonnement. Qu'est-ce qu'il avait imaginé ? La police était sans doute maligne, mais pas à ce point. Par son métier, il avait appris toutes leurs faiblesses.

Il fallait se reprendre. Il sortit de la cabine, chercha un ticket de métro dans sa poche, le glissa dans la fente prévue et passa le tourniquet.

Au 36, quand le téléphone sonna, Brichot se jeta dessus.

— Oui... aboya-t-il... oui... OK !

Il raccrocha, fonça dans le couloir.

— Boris... Le piège a fonctionné. Il vient de se présenter dans une librairie du 16^e, avenue Mozart.

— On y va.

Jérôme descendit à la station Saint Germain des Prés. Le quartier fourmillait de librairies. Ce serait bien le diable s'il n'y trouvait pas le bouquin tant convoité.

La première lui fit une réponse identique à la précédente.

Tout comme avenue Mozart, le vendeur prit son téléphone et appela la Mondaine. Le coup de fil fut relayé dans la voiture de Corentin.

— Il est maintenant à Saint Germain des Prés, dit Boris. Fais demi-tour. Prends la voie expresse.

Jérôme, hanté par son désir de posséder le bouquin de Marie Deschamps ne se décourageait pas. Il entra dans une seconde librairie. Réponse identique aux deux premières.

Et là encore, coup de fil à la police. Corentin et Brichot le pistaient, mais toujours avec un temps de retard.

Jérôme fit dix librairies à la suite, de plus en plus fébrile.

— Mais pourquoi vous ne l'avez pas ? finit-il par demander, excédé par ces contretemps successifs. Alors que toute la presse annonce sa sortie.

— Oui, monsieur. Mais la presse ne pouvait pas savoir qu'il y aurait des grèves qui retarderaient les livraisons.

Et partout, la même proposition : donnez votre nom. On vous le réserve.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir absolument son nom ?

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Mémé en sortant de la dernière librairie. On est bien avancé. On a confirmé que ce type est bien celui qui rôdait autour du stand au salon. Et après ?

— On sait qu'il se méfie, puisque dans aucune boutique il n'a voulu laisser son nom. Donc, il y a de grandes chances pour que ce soit notre homme.

Les portières de la voiture claquèrent. Boris tourna la clé de contact.

— On va montrer le portrait robot à Clotilde Mardini.

Brichot haussa les épaules.

— Elle ne le connaît certainement pas. S'ils se connaissaient, il n'aurait pas kidnappé Aline Weismann, en pensant kidnapper Marie Deschamps.

— Tu as raison. Mais...

— Il ne faut négliger aucune piste, je sais, conclut Aimé avant d'éternuer. C'est pas de veine, ce matin, tu aurais pu m'oublier, maugréa-t-il, la voix dans le nez pour cause de gros rhume.

— On est une équipe, tu le sais. Je me sens tout nu sans toi.

— C'est ça, oui... Qu'est-ce que je tiens ! fit-il en se mouchant bruyamment...

Le cabinet d'avocat de Clotilde Mardini était situé près du Châtelet. Un grand appartement spacieux, très classique. Ils se posèrent dans ses fauteuils de cuir fauve et durent patienter une bonne heure avant que l'avocate puisse les recevoir.

Son bureau était à l'image du reste : meubles Empire, de bonne facture, rayonnages supportant de gros bouquins, des piles de dossiers sur une table, deux fenêtres, donnant dans l'avenue Victoria.

— Vous avez du nouveau ?

— Hélas, rien. Mais notre client s'est manifesté. Il cherche votre livre. Les libraires, auxquels nous avons distribué le portrait robot, tiré grâce aux témoignages des petites présentes sur le stand, l'ont tous reconnu.

Boris le sortit de sa poche et le posa sur la table, face à Clotilde.

— Ce visage ne vous dit rien ?

Clotilde prit le feuillet, l'examina de près, alluma sa lampe, le scruta de nouveau sous la lumière et enfin secoua la tête.

— J'ai envie de vous dire, vaguement... oui...

Un espoir anima les deux policiers.

— Si vous le connaissez, pourquoi s'en est-il pris à Aline Weismann ? s'écria Brichot.

Clotilde posa le feuillet.

— Je n'ai pas dit que je le connaissais. Je dis que ce visage me rappelle quelqu'un. Mais ce n'est, peut-être, qu'une ressemblance. Vous savez, quelques fois, on croit connaître quelqu'un, et ce n'est pas du tout cela.

— Cherchez bien, insista Corentin.

Elle reprit le papier, scruta à nouveau ce visage sévère, mais assez beau.

— Oui, je sais. Si je fais abstraction du bouc, de la moustache et des lunettes, il me fait penser à ce comédien, qui était d'origine allemande, je crois. Le même visage, anguleux, très régulier, mais avec quelque chose de dur. C'est dans le regard. Il était très beau.

Elle tendit le papier à Corentin.

— Croyez bien que je suis la première à regretter. Depuis ces histoires, je ne me sens en sécurité nulle part.

Les deux flics se levèrent.

— Si un indice, un souvenir vous revenait...

— Évidemment. Faites vite. J'ai peur, avoua-t-elle en les raccompagnant jusqu'à la porte.

CHAPITRE VI



Les bûches flambaient dans la cheminée. Clotilde avait installé la table devant. La chaleur du feu rosissait ses joues. Deux bougies pour seul éclairage. Un dîner très romantique. C'est comme cela que Philippe les aimait. Et cet homme, même si ce n'était pas le grand amour, elle voulait lui faire plaisir.

Assis en face d'elle, il dégustait le repas fin qu'elle avait préparé.

— C'est délicieux, murmura-t-il en relevant à peine les yeux sur sa compagne. Décidément, tu es douée.

Elle eut un rire heureux.

— Oui... Quelquefois, je me demande si je ne ferais pas mieux d'ouvrir un restaurant plutôt que de continuer à défendre des causes souvent indéfendables. J'en ai parfois marre de me mentir, de soutenir des arguments avec ferveur, en faisant semblant d'y croire.

— Ta es encore plus douée comme avocate que comme cuisinière. Ne change pas de métier.

Elle eut un nouveau rire.

— Tu es gentil de me soutenir.

Elle posa sur lui un regard empli de douceur et d'amitié. Plus âgé qu'elle,

à 50 ans, Philippe Végan était encore très beau. Un visage que les rides ou l'empâtement des ans ne défiguraient pas encore, couronné de cheveux blancs, abondants, tout fous. Un regard gris, malicieux, rieur. Son visage carré, aux traits réguliers, ressemblait à celui des statues antiques. Et c'est bien ce qui plaisait à Clotilde.

En le regardant, elle frémissait, un émoi qui la ramenait à son premier émoi sexuel, à 10 ans, devant une statue romaine, alors qu'elle visitait un musée avec son père. C'était la première fois qu'elle voyait un homme nu, et son regard ne pouvait se détacher de cet appendice dont elle était dépourvue. Elle l'imaginait se gonfler, se dresser, et elle avait fermé les yeux, les jambes flageolantes.

Pour elle, Philippe était la réincarnation de ce tribun romain anonyme. Il avait réveillé des fantasmes qui sommeillaient en elle. Mais incapable de les avouer, et encore moins de les réaliser, elle les transcrivait dans ses romans. Et elle n'avait jamais osé lui avouer ses écrits érotiques. S'il savait... Qu'aurait-il dit à la lecture des fantasmes qu'elle étalait dans les pages dactylographiées, et qui, ensuite, étaient lues par des centaines de lecteurs ?

Combien avait-il eu de maîtresses avant elle ? Sa femme était-elle au courant ? Peut-être qu'elle s'en foutait. Il y a des femmes comme ça, qui préfèrent fermer les yeux mais garder le confort d'une situation matérielle appréciable.

Sa liaison avec ce juge pour enfants durait déjà depuis 2 ans. Il n'avait pas l'air de se lasser et elle non plus. Pour Clotilde, n'ayant nullement l'intention de se marier, de voir s'effiloche le « grand amour » sous la pression du quotidien, cette situation convenait parfaitement.

Une réflexion qui la ramena à la dure réalité et qui la fit tressaillir.

— Tu as froid ? s'étonna Philippe.

— Non, pas du tout !

Décidément, il avait l'œil à tout. Il prit la bouteille de Bourgogne et remplit son verre.

— Tiens ! Voilà qui va te réchauffer. Veux-tu que je remette une bûche ?

— Non, non, ça va. Je t'assure.

— Ce feu est toujours un plaisir. En plein Paris, c'est un luxe.

Clotilde se leva.

— Je vais chercher le fromage.

Elle passa près de Philippe, qui l'arrêta en prenant son poignet. Il l'attira doucement vers lui. Son regard glissa vers le décolleté, assez profond. Il la fit asseoir sur ses genoux et plongea la main pour attraper un de ces seins ronds et fermes qui gonflaient le bustier.

Clotilde ferma les yeux et soupira à ce contact si doux. Elle se laissa aller contre lui, concentrée sur cette caresse. Il avait pris le téton entre ses doigts et

le malaxait de plus en plus fermement. Celui-ci pointait, se gonflait, tout heureux du traitement qu'on lui faisait subir, le petit coquin.

Elle se pencha sur la bouche de Philippe, emprisonna sa tête entre ses mains. Sa langue, pointue, chercheuse, explora cet univers. Bouche grande ouverte, il se laissait faire. Curieusement, il vivait toujours cet instant comme un viol. Jamais aucune femme ne l'avait embrassé, fouillé comme Clotilde. La garce ! Elle y mettait une science... Il se demandait quelquefois où elle avait appris tout cela. Était-ce inné ? Mais il ne poserait jamais la question. Le doute faisait partie de l'excitation.

Clotilde sortit la chemise blanche du pantalon, glissa ses mains sur la peau duveteuse et remonta jusqu'aux mamelons de son amant, qu'elle tritura à son tour, sans cesser de tourner et retourner sa langue dans la bouche offerte. Contrairement à beaucoup d'hommes, Philippe appréciait cette caresse.

Philippe posa ses deux mains sur ses hanches et la souleva légèrement. Suffisamment pour que Clotilde s'asseye à cheval sur lui. Elle écarta les cuisses au maximum, s'approcha pour que son pubis soit contre le sexe qu'elle sentait sous le drap du pantalon. D'une légère rotation du bassin, elle se frotta contre lui. La tension montait, mais ils n'étaient jamais pressés de conclure. Tout le plaisir était dans cette attente, cette retenue.

Contrairement à ce qui se passait avec Françoise, ici, Clotilde prenait les initiatives. Quand elle sentit le désir de l'un et de l'autre prêt d'éclater, elle se souleva pour permettre à son amant de glisser ses mains sous la jupe relevée et de baisser le string. Elle-même se débattait avec la fermeture à glissière du pantalon. Elle extirpa le membre viril de sa cachette. Il se dressa, fier, debout.

Philippe la prit à la taille la souleva et d'un coup, elle s'empala en soupirant de bonheur.

Ce fut d'abord un lent va-et-vient qu'ils contrôlaient, concentrés sur chaque sensation. Et puis, ils furent débordés par le plaisir de plus en plus envahissant. Le rythme s'accéléra, devint fou, les respirations s'essoufflèrent, de petits cris jaillirent jusqu'à l'explosion finale dans un double cri de jouissance.

Clotilde s'affala sur son épaule. Les bras de Philippe l'enserraient. Ni l'un ni l'autre ne voulaient, ni n'avaient la force de bouger. Leur plaisir était si intense qu'il les laissait pantelants pendant quelques secondes.

Enfin, elle se redressa, posa ses lèvres sur la bouche endolorie de son amant et fila vers la salle de bains, où elle se mit nue pour se glisser sous la douche.

Philippe ne fut pas long à la rejoindre. Son corps musclé se coula à ses côtés sous l'eau tiède. Dos à dos, ils se frottèrent l'un contre l'autre. La virilité de Philippe ne fut pas longue à se manifester.

D'un geste brusque, il tourna Clotilde face à lui, souleva une de ses cuisses et se baissant, se glissa dans l'intimité humide et chaude de la belle. À

nouveau leurs corps se soulevèrent en rythme lent, qui s'accéléra jusqu'à la frénésie qui leur tira un cri de plaisir.

Clotilde aspira de l'eau, la garda dans sa bouche pour la déverser dans celle de son amant. Puis, elle prit un savon, frictionna ce corps qui savait la faire vibrer. Philippe en fit de même.

Ces caresses les apaisaient, les entraînaient vers un sommeil réparateur. Un dernier baiser et Philippe sortit de la douche. Il s'habilla rapidement.

— Il faut que je rentre, murmura-t-il en bouclant son bracelet montre.

Pour l'un, comme pour l'autre, c'était une situation normale et qui leur allait parfaitement. Clotilde, blottie dans un peignoir en éponge blanc, le raccompagna jusqu'à la porte.

Philippe, serré dans son manteau, remonta l'allée déserte jusqu'à l'avenue du général Brunet où il avait garé sa Mercedes.

Clotilde monta rapidement la volée de marches du Palais de Justice. La serviette de cuir à bout de bras, elle croisait et doublait clients, avocats, juges, substituts, procureurs qui, comme elle, se rendaient au travail.

Ce matin, elle était préoccupée. Hier soir, elle n'avait pas relu, comme elle en avait l'habitude, l'affaire qu'elle allait devoir défendre dans une heure.

Après le départ de son amant, l'angoisse avait ressurgi. Incapable de se concentrer, l'esprit tourné vers ces meurtres, elle s'était laissé gagner par la peur. Ce fou arriverait-il jusqu'à elle ? Allait-il tuer encore ?

Heureusement, Françoise, en collaboration avec la police, avait pris la bonne décision, quant à la parution différée de « Dans les mains d'Eros ». Par cette méthode, peut-être arriveraient-ils à arrêter le meurtrier.

Ses clients, victimes d'une escroquerie à la construction, l'attendaient avec impatience. Ils se levèrent dès qu'elle apparut dans le couloir.

— Bonjour Maître.

Devant leurs mines inquiètes, elle les rassura.

— Tout se passera bien. Nous avons toutes les cartes en main pour nous. Le tribunal ne peut que vous donner raison et condamner notre adversaire.

— Enfin, maître, jusqu'à présent, c'est plutôt lui qui s'en est bien tiré. Ils ont de forts appuis.

— Et nous, nous avons la vérité. Vous me faites confiance ?

— Évidemment, bredouilla la femme, d'une pâleur malade.

Clotilde jeta un coup d'œil à sa montre.

— C'est à nous. Il faut y aller. Ne vous laissez pas impressionner par le décorum du tribunal. Ce n'est pas vous les coupables, d'accord ? Et ne parlez que lorsque le président vous le demande.

— D'accord.

La troisième chambre correctionnelle bourdonnait d'affaires qui se

succédaient. Les avocats se lançaient dans un véritable ballet, avec effets de manches. C'était à celui qui sortirait l'argument décisif, celui qui déstabiliserait le confrère ou son client.

Après le contrôle d'identité, Clotilde précéda ses clients dans la salle d'audience. Elle les installa à la place qui leur était assignée, prit elle-même place à sa table, et ouvrit tout de suite ses dossiers pour se remettre dans l'affaire.

— Messieurs, la Cour.

Elle se leva, comme toute la salle. Le président et ses assesseurs entrèrent, s'installèrent. Les débats allaient commencer.

C'est alors qu'elle leva le nez pour voir à quel confrère elle était opposée. L'homme était grand, sec, de fines lunettes, un petit bouc et une moustache, à la mode, un visage sévère. Elle le connaissait.

Comment s'appelait-il, déjà ?

Le greffier ouvrit la séance et elle fut happée par l'affaire qu'elle devait défendre. Et qu'elle défendait mal, revenant sur des arguments, se contredisant. Un souci obstruait sa concentration. Ses yeux revenaient sans cesse sur son adversaire. Pourquoi ce visage la troublait-il à ce point ? Leurs regards se croisèrent.

Et soudain, ce fut comme une décharge électrique. Elle se raidit, s'arrêta au milieu d'une phrase. Cet homme était celui que la police avait montré dans le portrait-robot. Elle entendit vaguement le président dire, d'un ton excédé :

— Poursuivez, maître.

— Oui, excusez-moi.

Elle tenta de se reprendre.

— Mes clients avaient signé un contrat que la société Baticom n'a pas respecté...

Voilà pourquoi elle avait eu le sentiment de le connaître quand le commandant Corentin lui avait montré ce portrait. Elle avait déjà dû le croiser dans les couloirs du palais de justice.

— Oui, maître... insista le président, parce qu'une nouvelle fois, elle s'était interrompue.

Son regard se vrilla sur Jérôme qui s'était tétanisé. Dans un premier temps, il s'était étonné : pourquoi me regarde-t-elle comme ça ? Et puis, il avait lu la peur dans ces yeux-là, et, instantanément, avec une intuition diabolique, il avait compris. Et maintenant, il était comme une araignée dans sa toile, guettant sa proie. Cette Marie Deschamps était enfin là, devant lui. Si près de lui... c'en était magique.

Au prix d'un effort surhumain, Clotilde reprit ses esprits.

— Excusez-moi, monsieur le président. Puis-je demander un report d'audience.

— Pourquoi ? Avez-vous de nouvelles pièces à verser au dossier ?

— Non, monsieur le Président. Mais... j'ai un léger malaise.

— Dans ce cas, je peux vous accorder, une suspension d'audience, mais non un report.

— Ça ira très bien. Je vous remercie, monsieur le Président.

Il frappa avec son maillet en annonçant :

— L'audience est suspendue. Elle reprendra à 17 heures.

Il y eut des murmures dans la salle. Les clients de Clotilde se dressèrent, furieux. Elle se tourna vers eux.

— Excusez-moi. Mais je ne me sens pas très bien. Dans ces cas-là, je vous suis plus néfaste qu'utile.

— Ça ira dans une demi-heure, Maître ? demanda la femme, inquiète.

— Oui, oui, ne vous en faites pas.

Elle attrapa son sac, les planta là, et sortit rapidement.

Jérôme était resté à sa place. Dès qu'il vit Clotilde sortir, il lui emboîta le pas. Elle avait pris un des nombreux couloirs du palais. Tout en marchant rapidement, elle attrapa son sac, en sortit son portable. Où avait-elle mis la carte de ce policier ? Elle fouilla, fit tomber son agenda, le ramassa, l'ouvrit. Ah ! Voilà ! D'un doigt fébrile, elle composa le numéro.

— Commandant Corentin ? Je l'ai vu...

À ce moment, elle entendit une voix, derrière elle :

— Marie Deschants ?

Instinctivement, elle s'interrompit, se retourna et vit Jérôme à trois mètres d'elle. Elle ouvrit la bouche pour hurler, se reprit, cria dans le téléphone. Mais l'avocat s'était approché. Il la bouscula violemment. Le mobile lui échappa et alla se fracasser sur le carrelage, tandis qu'elle-même tombait. Jérôme prit son bras, l'aida à se relever. D'autres personnes s'étaient portées à son secours. Jérôme les écarta gentiment.

— Ça ira, je m'en occupe.

Personne n'insista. Chacun avait à faire et ne tenait pas à perdre son temps.

— Vraiment, je suis désolé, s'excusa Jérôme à haute voix, pour être bien entendu.

Puis, tout bas, sans lâcher son bras :

— Suivez-moi sans faire d'histoire. Je suis ravi de faire votre connaissance, madame Deschants. Chapeau ! Jamais je n'aurais pu supposer que ce puisse être une consœur.

Clotilde atterrée se débattait pour échapper à cette poigne qui lui enserrait le poignet au point de le broyer.

— Allons, du calme. Et surtout, ne criez pas. Je suis armé.

Il la tenait fermement contre lui et pointait son index dans son dos.

Il fallait le calmer, tenter de négocier avec ce fou.

— Vous voulez quoi, au juste ? demanda-t-elle en se laissant entraîner vers le bout du couloir.

— Nous aurons tout le temps d'en parler, susurra Jérôme à son oreille.

Il connaissait parfaitement le palais. Par des couloirs, des portes discrètes, ils atteignirent l'arrière du palais, qui ouvrait près de la petite place Dauphine. Sa voiture était garée là. Ils descendirent le perron, passèrent devant le planton sans anicroche.

En la poussant, Jérôme propulsa Clotilde jusqu'à la Peugeot. Il ouvrit la portière arrière.

— Montez, souffla-t-il.

Clotilde eut un dernier sursaut de révolte.

— Il n'en est pas question.

Il la vit ouvrir la bouche. Elle allait hurler. Ce fut rapide. Sans réfléchir, il lança son poing, cogna brutalement la jeune femme à l'estomac. Elle eut un hoquet qui lui bloqua la respiration et perdit connaissance.

Jérôme scruta les alentours. Caché derrière la voiture, personne n'avait rien remarqué. Il poussa Clotilde sur la banquette arrière, se débarrassa de sa robe d'avocat et se mit au volant.

*

* *

Boris referma son portable en criant « merde ! ».

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Aimé.

— C'était Clotilde Mardini. Elle sait qui est notre homme. Mais la communication a coupé avant qu'elle puisse me donner un nom.

— Et elle était où ?

— Ça, j'en sais rien.

— Je téléphone à son cabinet.

Quelques secondes plus tard, Aimé raccrocha.

— Clotilde Mardini est au palais où elle plaide.

— On fonce, décréta Corentin en prenant son blouson.

Ils dégringolèrent les deux étages et débouchèrent en courant sur le quai des Orfèvres pour tourner au coin du Boulevard du Palais.

— Tu sais que c'est grand le Palais de Justice, souffla Aimé courant sur

les basques de sa flèche. On ne sait même pas dans quelle chambre elle plaide.

— Eh bien, qu'est-ce que t'attends pour téléphoner !

Sans cesser de courir, Brichot empoigna son portable, refit le numéro du cabinet de Clotilde.

— Vous ne m'avez pas dit où elle plaidait... Ah ! Bon... d'accord.

Ils atteignaient les grilles monumentales du Palais, face à la petite place du métro Cité, où en creusant pour le parking, ils avaient découvert des vestiges mérovingiens.

Leur carte professionnelle haut levée sous le nez des plantons de service, ils traversèrent la cour, grimpèrent le perron. Les avocats en robe, les plaignants, les jurés, tout ce petit monde qui fréquente le Palais s'écartait prudemment pour les laisser passer.

— La troisième chambre correctionnelle ? cria Boris en stoppant devant un huissier.

— Ce couloir et la deuxième porte à droite.

La course reprit. Quelques secondes leur suffirent pour atteindre la troisième chambre correctionnelle. En s'excusant, ils fendirent les petits groupes qui discutaient à voix basse devant la porte ouverte. Ils exhibèrent une fois de plus leur carte et purent entrer dans la salle déserte.

— Que se passe-t-il ? demanda Corentin au planton.

— Il y a eu une suspension d'audience.

Il consulta sa montre.

— Elle va reprendre dans deux minutes. D'ailleurs, je vais faire entrer tout le monde.

Corentin et Brichot restèrent dans le fond, observant chaque individu qui s'installait sur les bancs. Les plaignants regagnèrent leurs places.

— Je ne vois personne qui ressemble à notre bonhomme, marmonna Aimé.

— Patience !

Il y eut quelques secondes de calme, meublées par les chuchotements du public. Mais rien ne se passait.

— Regarde, murmura Brichot soudain, avec un mouvement de menton vers un greffier. Il a l'air vachement excité.

L'homme entraît, sortait, paraissait dépassé par les événements. Il disparut à nouveau, pour réapparaître quelques secondes plus tard et annoncer d'une voix haute :

— Messieurs, la Cour.

Toute la salle se mit debout. Le Président et ses assesseurs entrèrent. Le public s'assit.

— L'audience est ajournée, annonça le Président d'emblée.

Il y eut un remous de protestation, d'étonnement dans la salle. Les plaignants restèrent prostrés.

— Faites évacuer la salle, dit encore le Président, avant de se lever pour sortir, suivi de sa Cour.

— Où est Clotilde ? s'inquiéta Boris.

Ils se levèrent comme un seul homme pour aller à la pêche aux renseignements. À l'inverse du public qui sortait, eux traversèrent le prétoire et entrèrent dans la salle des juges.

Le Président se dépouillait de sa robe.

Boris lui planta sa carte sous le nez.

— Que se passe-t-il ?

— Il ne passe que nous n'avons plus d'avocat. Ni de la défense, ni de la partie adverse. C'est à n'y rien comprendre.

— L'un de vos avocats était maîtreardini ?

— Exact.

Brichot exhiba le portrait-robot.

— Et l'autre ressemblait-il à ceci ?

Le Président scruta le portrait.

— Tout à fait. On ne peut s'y tromper. Il s'agit bien de maître Grandin.

— Merci, monsieur le Président.

Ils traversèrent la salle. Dans le hall, il y avait encore beaucoup de monde qui espérait le retour des deux avocats. Le client de Clotilde en les voyant se précipita vers eux.

— Pouvez-vous dire ce qui se passe ? demanda-t-il, d'une voix altérée par l'angoisse.

— Pour l'instant, nous n'en savons pas plus que vous. Les deux avocats ne se sont pas présentés à la reprise d'audience. Mais nous ne savons pas encore pourquoi. Le mieux est de rentrer chez vous. Ça ne sert à rien de rester ici.

— Enfin, on a le droit de savoir, jeta sa femme qui l'avait rejoint.

— Bien entendu, madame. Mais je ne peux pas vous dire ce que j'ignore.

— Insensé ! Insensé ! éructa son mari. On la paie, très cher et voilà. Vous croyez que c'est sérieux, ça ?

Il prenait Corentin et Brichot à témoin.

— Monsieur, tonna Corentin, il se passe sans doute des choses très graves. Alors, s'il vous plaît... ne restez pas ici, à déblatérer sur maîtreardini.

— C'est bon, balbutia le bonhomme en reculant. Je ne pouvais pas savoir.

Il prit le bras de sa femme et tourna les talons, en disant :

— Viens, Angèle.

— De toute façon, vous serez prévenus par son cabinet de la suite de votre affaire, lança Brichot.

L'homme se retourna à demi et eut un sourire crispé.

Aimé regarda sa flèche.

— On va demander du renfort et passer le Palais au peigne fin.

Corentin fit la moue.

— Je pense que c'est parfaitement inutile. Grandin connaît bien cette maison. Tous ses recoins, ses couloirs, ses portes dérobées. Il n'est pas assez bête pour séquestrer maître Mardini ici. Non, vraisemblablement, il n'est plus dans le Palais. Il a enlevé la jeune avocate.

— Et avec toutes ces allées et venues d'avocats en robe, comment veux-tu qu'un quelconque planton se souvienne de quelque chose ?

— Il n'y a pas que la sortie sur le boulevard. Il y a celle de derrière, vers la place Dauphine.

— Allons voir.

Après une série de couloirs, ils atteignirent l'arrière du palais et son perron blanc. Au bas des marches, un policier faisait le pied de grue.

Corentin posa la question.

— Oui, j'ai vu deux avocats, un homme, une femme. Ils sont sortis ensemble, il n'y a pas loin d'une heure.

— Vous n'avez rien remarqué de spécial ?

Il eut une moue.

— Ben... non.

— Ils sont montés dans une voiture ?

— Oui. Qui était garée là.

— Quelle marque ?

Nouvelle moue.

— J'ai pas fait attention. Elle était de couleur foncée.

— Merci.

Ils s'éloignèrent et Mémé marqua son désappointement par un énorme étternement. Il se précipita sur son mouchoir, puis sur le petit flacon blanc de gouttes. La tête renversée en arrière, deux gouttes dans chaque narine. Il renifla, soupira, et eut à nouveau cette constatation :

— Bon sang, qu'est-ce que je tiens.

— C'est le rhume des foins. Au printemps, normal.

— Pas du tout. J'ai attrapé froid. Mais où ? -L'inconvénient, c'est que tu l'as. Le reste, quelle importance !

Aimé hocha la tête.

— J'aime bien quand tu me soutiens dans ma souffrance. C'est sympa.

— Ta souffrance ? Pense plutôt à cette pauvre Clotilde.

— Première étape : faire connaissance avec ce Jérôme Grandin.

*

* *

Jérôme Grandin avait son bureau d'avocat dans son appartement rue du Ranelagh.

Madame Delcourt, la secrétaire, devait avoir la cinquantaine. Sans doute travaillait-elle pour Grandin depuis des années. Elle ouvrit des yeux effarés quand elle les posa sur la carte que les deux flics lui présentèrent.

— Mais... Maître Grandin plaide en ce moment au Palais, bredouilla-t-elle.

— Vous a-t-il appelée ?

— Non. Pourquoi ?

— Maître Grandin est-il marié ?

— Non. Mais enfin, messieurs, allez-vous me dire ce qui se passe ? Il a eu un accident ?

— Non... enfin, nous ne croyons pas, répondit Brichot. Pouvez-vous nous donner son adresse ?

— Il habite ici.

— Donc, nous allons visiter.

Elle se dressa de derrière son bureau, les deux mains à plat sur la table.

— Mais... il faut un mandat de perquisition. Vous le savez bien.

— Les circonstances nous autorisent à agir dans l'urgence, répondit Corentin avec son plus beau sourire.

— Les circonstances ? Expliquez-vous, jeta-t-elle avec plus d'autorité.

— Maître Grandin a disparu pendant une suspension d'audience.

— Oh ! mon Dieu... marmonna-t-elle en s'effondrant sur son siège.

Puis, relevant la tête :

— Vous voulez sans doute savoir si quelqu'un lui en voulait au point de chercher à lui nuire ?

— Non. On cherche simplement à savoir qui est l'homme Jérôme Grandin.

— Ça, je peux vous le dire, depuis le temps que je le côtoie dans le travail. Affable, ponctuel, précis, discret.

— Des liaisons ?

Elle baissa les yeux, gênée.

— Ça, je ne sais pas. Je vous ai dit qu'il était discret. Il ne parle jamais de sa vie privée.

— En fin de compte, vous ne connaissez pas grand chose de lui ?

— Au moins sa voiture, non ?

— Oui. Maître Grandin a une Peugeot, une 407, dernier modèle.

— Couleur, immatriculation, jeta Brichot, excédé par cette femme.

— Bleu nuit. 7520 QVT 75.

— Vous avez une photo de Maître Grandin ?

Elle ouvrit un tiroir, en sortit des photos d'identité. Brichot en prit une.

— Je diffuse tout de suite, partout, la photo et l'immatriculation.

Ils quittèrent le bureau et passèrent dans les autres pièces du vaste appartement. Un salon/salle à manger qui ne leur apprit rien. La cuisine était impeccable de propreté.

— Dis donc, je ne sais pas de quoi notre bonhomme se nourrit, mais il n'y a rien à becqueter là-dedans, s'écria Brichot en ouvrant le frigo.

Ils passèrent dans la chambre et là, s'immobilisèrent.

— Tu vois ce que je vois ? s'écria Corentin.

— Une Vénus que nous avons déjà rencontrée. Coïncidence bizarre, tu ne trouves pas ?

— Des copies de cette célébrité, il doit y en avoir en masse.

— Embarque, pour que le labo nous dise s'il s'agit de celle photographiée sur le portable de Sophie. Ils vont certainement relever des empreintes, des coups, des griffures.

Sur la table de chevet trônait un livre « Baise-moi » de Marie Deschamps.

Boris le prit et le brandit.

— Cette fois, plus de doute. Nous avons notre homme.

— Oui. Reste à savoir où il se trouve.

— Et si tu veux mon avis. Il faut faire vite. Clotilde Mardini est en danger.

CHAPITRE VII



Jérôme avait roulé vite. Heureusement, par chance, la circulation avait été fluide. Direction : la porte d'Orléans, puis l'autoroute. Il savait parfaitement où il allait. Tout s'était enchaîné dans sa tête avec une évidence, une étonnante facilité qui le surprit.

Il passa Maintenon, Rambouillet, prit la sortie Chartres. Après le rond-point, il continua environ 5 kilomètres sur la nationale, avant de bifurquer sur une départementale. Il commençait à faire nuit. Il alluma les phares, traversa des villages endormis, déserts. Il ne faisait pas chaud. Les gens se calfeutraient au coin du feu. Il voyait les panaches de fumée sortir des cheminées.

Il réfléchit... Oui, bien entendu qu'il y avait une cheminée dans la maison de Gilles. Et sans doute, une réserve de bois au sec. Son ami Gilles était si prévoyant. Si ça se trouve, le feu était tout préparé. Il ne restait qu'à faire craquer l'allumette. Jérôme sourit à cette perspective.

Il eut une pensée pour le tribunal qui devait être dans tous ses émois avec leur double disparition. Pas mécontent de jouer ce mauvais tour au Président. Boldieu avait toujours été d'une arrogance !

Son client ? Il trouverait un autre avocat. Il paierait les dédits quand sa petite affaire serait terminée.

Derrière lui, allongée sur la banquette, telle qu'il l'y avait jetée, Clotilde reprenait ses esprits. Elle geignit doucement, tenta de se relever, mais la douleur au creux de l'estomac la rejeta sur le drap rugueux du siège.

— Tout doux, ma belle, marmonna Jérôme en négociant un virage pour s'engager sur un petit pont qui enjambait une rivière. On est bientôt arrivé.

— Vous m'emmenez où ? balbutia Clotilde.

— Dans une très jolie maison. Je suis certain qu'elle vous plaira. Un peu maniérée à mon goût. Mais il ne faut pas lui en vouloir. Il l'a héritée de sa mère et n'a rien voulu changer.

— De qui parlez-vous ?

— D'un ami.

Ça tournait vite dans la tête de la jeune avocate. Chez un ami. Qui les attendait, évidemment ! Une partie à trois ? C'est pour cela que Grandin l'avait kidnappée ? C'était ridicule.

— Que voulez-vous de moi ?

— Tu vas le savoir bientôt. Et je te promets, ma toute belle, que ça va être divin, comme tu as pu le rêver.

Elle se rappela qu'il l'avait appelée : Marie Deschants. C'était donc un de ses lecteurs. Françoise lui avait transmis plusieurs lettres enflammées, complètement dingues, de lecteurs que ses écrits émoustillaient dangereusement. Mais elle n'avait jamais supposé, et Françoise pas davantage, qu'un jour, elle serait démasquée et enlevée.

Tout cela était de sa faute. Elle avait tout déclenché en perdant son sang-froid. Elle n'avait pas su cacher qu'elle reconnaissait Jérôme Grandin. Ensuite, elle s'était instinctivement arrêtée quand il avait lancé, dans le couloir « Marie Deschants ». Quelle gourde !

Il fallait qu'elle s'en sorte.

Le panneau à l'entrée du village indiquait « Gaillardin ». Ils y étaient. Jérôme ralentit, tourna en direction de l'église, dont il apercevait la pointe du clocher par-dessus les toits. La petite place qui servait de parking, devant l'église, était vide de toute voiture. Il la passa et stoppa une dizaine de mètres plus loin, en se plaçant face à un grand portail en bois gris.

Il descendit, sans s'occuper de Clotilde, derrière. Elle était assise, tentant de reconnaître les lieux. C'était le moment. Elle posa la main sur la poignée, la tira vers elle, sans succès. Elle se projeta vers le côté droit, fit de même, avec le même résultat négatif.

Désespérée, elle se rejeta contre le dossier et ferma les yeux, au bord des larmes. Ce monstre avait tout prévu : les sécurités enfant qui transformaient le véhicule en prison.

Dehors, Jérôme fouillait dans un pot à droite du grand portail. Il en retira

une clé qui ouvrit le portail. Il se réinstalla derrière le volant et doucement fit entrer la Peugeot dans un garage. Dans la lumière des phares, Clotilde apercevait des outils de jardin, un établi avec des outils de bricolage, des paniers, un congélateur, une tondeuse.

Jérôme n'éteignit pas les phares. Il alla d'abord refermer le portail, puis allumer avant de revenir vers la voiture. Il ouvrit la portière arrière.

— Voilà, chère Marie, nous sommes chez nous.

Elle descendit avec précaution. Cet homme était fou. Il s'écarta pour la laisser passer. À partir de cet instant, elle devait guetter le moindre signe d'inattention pour en profiter.

Jérôme éteignit les phares et alla ouvrir l'autre porte, opposée à celle donnant sur la rue. Le jardin ne paraissait pas très grand. La maison s'étirait, à droite. Un seul étage. En face, une sorte de préau ouvert à tous vents. Clotilde photographiait le moindre détail. Tout pouvait la servir ou la desservir quand elle prendrait la fuite.

Jérôme prit sa main et ce simple contact la révolta. Elle esquissa un mouvement pour la lui ôter, mais se dit que c'était un mauvais calcul. Surtout, ne pas éveiller sa méfiance. Faire comme si elle entraînait dans son jeu.

Jérôme avait la main moite, c'était écœurant. Main dans la main, ils avancèrent vers la maison. Jérôme enclencha la clé et ouvrit.

— C'est votre maison ? demanda-t-elle.

Il eut un rire moqueur.

— Je ne suis pas assez fou pour t'emmener dans ma propre maison ; c'est celle d'un ami. Il veut bien me la prêter.

— Il va venir ?

Nouveau rire triomphant.

— Non ! Il voyage beaucoup. Il doit être à l'autre bout du monde.

Jérôme fit la lumière. Ils entrèrent. Face à eux une cuisine parfaitement équipée, moderne mais avec un charme vieillot dû aux multiples objets anciens : vieux pots de faïence, balance, casseroles en cuivre, hachoirs, etc.

Les pièces se faisaient suite. Il la précéda vers une autre petite pièce. Une table ronde, trois chaises autour. Un escalier, montant à l'étage. Là encore beaucoup de bibelots anciens, des bouquets de fleurs séchées. La troisième pièce était la plus grande. Un salon avec deux canapés recouverts de couvertures blanches, une cheminée, un tapis moelleux. Et toujours ces antiquités posées sur de petites tables, les rebords de fenêtre. Tout était dans les mêmes tons : bleu pastel, blanc, gris.

Il n'avait pas lâché sa main. Il lui fit face, l'attira contre lui, et lui souffla dans le visage :

— On va être bien tous les deux, ici.

Sa bouche se rapprocha et il posa ses lèvres sur celles de la jeune femme. Elle réprima un haut-le-cœur de dégoût. Ce simple frôlement alluma le feu dans le pantalon de Jérôme. Il lâcha la main de Clotilde. Ses bras la prirent aux épaules et son baiser se fit plus envahissant. Il força sa bouche, y glissa une langue énorme qui lui donna la nausée. Ses mains glissèrent jusqu'à l'ouverture de sa robe d'avocate qu'elle avait toujours. D'un geste brutal, il tira sur le tissu qui se déchira.

Déchaîné, Jérôme fit de même avec le chemisier qu'elle portait dessous. Clotilde se retrouva épaules nues. Elle voulut se débattre. Mais son ravisseur, plus grand qu'elle, la maintenait sous sa poigne.

— Oui, résiste... chuchota-t-il en glissant sa langue dans le creux de son oreille. Ça me plaît.

Ensuite, il la lécha, le cou, la gorge, les épaules, comme s'il voulait l'avalier.

Puis, brusquement, il la lâcha et alla vers la cheminée.

Comme il l'avait prévu, Gilles avait préparé le feu. Sur le manteau de la cheminée, une boîte d'allumettes. Jérôme en fit craquer une. Aussitôt, la flambée illumina la pièce. Les branches crépitaient en se consumant.

Jérôme s'installa sur l'un des canapés.

— Viens ici, ordonna-t-il en lui désignant l'espace entre les canapés, devant la cheminée.

Clotilde sentit qu'il était inutile et dangereux de discuter. Aline Weismann avait-elle résisté ? Elle obéit et se plaça là où il le désirait.

— Déshabille-toi.

Elle eut un instant de révolte, vite repoussé quand elle vit l'éclair de colère dans les yeux de Jérôme. Lentement, elle se dépouilla des lambeaux de sa robe d'avocate. Elle apparut en jupe. Elle défit la large ceinture de cuir rouge qui ceignait sa taille, descendit la fermeture de la jupe qui glissa le long des collants pour échouer sur ses escarpins.

Il s'était assis dans un des canapés et son regard la dévorait avec convoitise. Clotilde, plutôt pudique, ne s'était jamais trouvée dans une telle situation. Lentement, elle déboutonna le corsage et le laissa choir sur le tapis.

En petite culotte et soutien-gorge, elle se tenait immobile, les yeux baissés pour ne pas croiser le regard de son ravisseur.

Jérôme passa une langue gourmande sur ses lèvres.

— Tu ne crois pas que je vais me contenter de ça ? murmura-t-il doucement. Continue, acheva-t-il avec dureté.

Elle passa les mains dans son dos, dégrafa le soutien-gorge, le maintint quelques secondes contre sa poitrine, avant de se décider à l'ôter complètement.

Ses deux petits seins menus, haut perchés frissonnèrent. Le froid de la

maison fit se dresser les mamelons. C'en était assez pour que le souffle de Jérôme devienne haletant.

— Allez, la suite, commanda-t-il.

Clotilde dut enlever le collant. Ne restait que le slip de dentelle bleu nuit. Il tranchait agréablement sur sa peau laiteuse. La gorge sèche, au bord des larmes, elle passa deux doigts dans le satin et fit glisser le slip le long de ses jambes.

Bravement, elle se tint nue, les bras le long du corps, sans chercher à cacher cette nudité. Ç'aurait été si dérisoire !

Le regard de Jérôme, assis face à elle, les jambes étendues devant lui, les mains croisées, détaillait chaque parcelle de son corps avec une lenteur arrogante.

Le feu brûlait le dos de Clotilde alors que sa poitrine frissonnait de froid.

Jérôme se leva enfin. Sans sourciller, sans ôter son regard de cette femme offerte, il défit lentement son pantalon, passa la main dans son slip et en extirpa son sexe. Il se dressa, long, brun, gonflé, devant les yeux de Clotilde.

Jérôme approcha sans se presser, jusqu'à la toucher. Elle sentait son souffle oppressé sur son cou.

— Suce ! ordonna-t-il d'une voix douce.

Les yeux agrandis d'effroi, elle secoua la tête. Le regard de Jérôme se chargea de colère. Ses mains se posèrent sur les épaules de sa proie pour la faire mettre à genoux et qu'elle soit ainsi à la hauteur de ce qu'il attendait d'elle. Et il réitéra :

— Suce !

— Non ! cria-t-elle.

D'un mouvement brutal, elle se dégagea de la poigne qui pesait sur elle et, bousculant son tortionnaire, elle courut vers la porte. Jérôme, à terre, s'étira, allongea le bras et agrippa sa cheville. Clotilde tomba. Jérôme tirait pour la ramener à lui. Mais elle se débattait comme une anguille prise au piège. Pour se retenir, ne pas se laisser happer, elle empoigna la couverture qui drapait le canapé. Mais c'était un geste vain. La couverture glissa, ne retenant nullement Clotilde. Alors, dans un sursaut désespéré, elle attrapa à pleines mains cette couverture et la balança sur Jérôme.

Instinctivement, il la lâcha. Clotilde se remit debout, reprit sa course pour sortir du salon. Elle traversa l'autre pièce, se retrouva dans la cuisine, ouvrit la porte qui donnait sur le jardin.

Le froid piquant la saisit. À sa gauche, le portail qui lui permettrait de quitter cet enfer. Elle se précipita. Dans la nuit, ne voyant pas grand-chose, elle trébucha sur ses escarpins qu'elle n'avait pas quittés et s'affala de tout son long sur la pelouse humide.

Elle voulut se relever tout de suite, mais un poids s'abattit sur elle, la plaquant au sol.

— Alors, ma belle, on veut me quitter. Pas très gentil.

— Laissez-moi !

Jérôme, se mit à genoux et la retourna d'un geste brutal.

— Petite conne, souffla-t-il en se penchant au-dessus d'elle. Tu n'as pas compris qu'on a les mêmes fantasmes ? Qu'ensemble, on va jouir comme jamais tu ne l'as fait.

Clotilde ne perdit pas d'énergie à répondre, à supplier. Elle s'arc-bouta et les deux bras tendus, tenta d'échapper à ce fou. La résistance de la jeune femme le rendait dingue, tout en l'excitant au plus haut point. Il leva la main pour la gifler. Clotilde, alors, eut recours à l'arme défensive préférée des femmes. Elle attrapa cette main au vol, avant qu'elle n'atterrisse sur sa joue et la mordit violemment.

Jérôme eut un cri de douleur. Elle en profita pour glisser, hors de sa portée, se remettre debout et courir vers le portail. Mais l'homme avait encore de la ressource. Il se reprit vite, la rattrapa, la plaqua contre lui, ses bras enserrant ce corps frissonnant.

— Tes efforts sont vains, ma toute belle. Tu resteras ici, en mon pouvoir. Je le veux ! martela-t-il entre ses dents.

Il la poussa devant lui, jusqu'à la petite grange qui se profilait dans la nuit. Là, le vent se faisait moins piquant. L'espace central était occupé par une table, entourée de bancs. Il la plia sur la table. Ses deux mains agrippèrent les fesses, les écartèrent et son sexe dur chercha l'orifice qui allait lui procurer un plaisir jamais égalé.

C'était la première fois que Jérôme osait sodomiser une femme. Malgré ses désirs, il n'avait jamais concrétisé. Là, sous l'effet de la colère, de l'excitation de la bagarre, toute inhibition avait disparu.

Clotilde eut un cri quand le membre déchira ses reins. La brûlure était intense et chaque va-et-vient de son tortionnaire l'augmentait. Au-dessus d'elle, ses ongles enfoncés dans la chair de cette femme, Jérôme, la tête renversée, tout à son plaisir, ahanait. Le rythme s'accéléra et enfin, il poussa un profond soupir quand sa semence se déversa au plus profond de Clotilde.

Il s'effondra contre elle, murmurant des mots sans suite. Quelques minutes qui lui permirent de reprendre son souffle et sa raison. Sa main caressa le dos de Clotilde.

— Je t'ai fait mal ? Pardon, mon aimée... Mais, tu l'as compris, il ne faut pas me pousser à bout. Nous avons encore de bons moments devant nous. Viens.

Il se redressa. Clotilde fut rapide. Elle se retourna, lui balança un coup de genou, rencontra le sexe mou, repu. Jérôme cria. La douleur lui redonna toute

sa folie. Il agrippa Clotilde par les cheveux et la traîna de l'autre côté du jardin, vers une espèce de cabane qu'il ouvrit pour la jeter à l'intérieur.

— Connasse ! proféra-t-il d'une voix sourde. Tu ne comprends donc rien. Tout ce que tu écris, crois-moi, ma belle, nous allons le vivre.

Il referma la porte d'un geste sec. Elle entendit qu'il actionnait une serrure, ou un verrou. Puis, plus rien. Seuls, le silence de la nuit, et le froid qui mordait sa chair nue.

*

* *

Jérôme dormit mal cette nuit-là. Certes il avait joui comme jamais. Comme il n'avait osé imaginer qu'on pouvait atteindre ce niveau de jouissance. Sauf, peut-être, quand ses doigts s'étaient resserrés autour du cou de sa victime, au musée Rodin.

Comme le pouvoir pouvait être grisant.

Il connaissait un peu cela dans son métier. Le pouvoir de tenir tout un prétoire sous le charme et la force de son plaidoyer. Oui, c'était exaltant, mais rien de comparable à ce qu'il vivait depuis...

Et il n'avait qu'un désir en tête : retrouver ce sentiment fort de puissance qui lui donnait droit de vie et de mort sur l'autre.

Cette petite Marie Deschants, alias Clotilde Mardini, était plus que bandante. Aurait-il pu rêver qu'elle serait mignonne à ce point ? Elle lui faisait perdre la tête. Eh bien ! Ils la perdraient ensemble. Ce qu'elle écrivait, elle le souhaitait ardemment, mais le refoulait sous les conventions les plus bourgeoises.

Au petit matin, il se leva, en se promettant de faire sauter tous les verrous de la belle.

Il se confectionna un solide petit déjeuner. Décidément, Gilles était un garçon prévoyant. Café, biscottes, miel, confiture, et même du lait. Ne manquait que le beurre. Il s'en passerait.

Il trouva un plateau, y posa un bol rempli de café fumant, trois biscottes tartinées de confiture, du sucre et un petit pot de lait.

Il était 10 heures du matin. Il ouvrit et sortit. Un timide soleil perçait difficilement la couche grise du ciel. La rosée perlait sur l'herbe. Il traversa le jardin, alla jusqu'à la cabane. Il posa le plateau sur l'herbe, ouvrit.

Clotilde, recroquevillée dans un coin de la cabane, s'était entortillée dans des sacs plastique. Elle claquait des dents. Son maquillage avait dégouliné, laissant des traces brunes sur ses joues. De grands cernes soulignaient son regard vert. Elle leva les yeux sur Jérôme qui entraît, le plateau entre les

maines.

— Oh ! Je suis désolé, dit-il d'un ton navré. J'aurais dû vous apporter une couverture. Mais aussi, vous m'avez tellement énervé, hier.

Elle s'étonna du vouvoiement, y vit comme une sorte de salut. Était-il revenu à de meilleurs sentiments ?

Il s'accroupit devant elle, posa le plateau sur le sol de ciment et demanda, gentiment :

— Ça ne se produira plus, n'est-ce pas ?

Clotilde secoua doucement la tête.

— Mangez. Je vais chercher vos vêtements et une couette.

Il ressortit, à reculons, l'expérience d'hier, lui ayant appris qu'il devait se méfier de cette femme.

Clotilde se jeta sur le café qui la réchauffa un peu. Elle grignotait sa troisième biscotte quand Jérôme réapparut.

Il posa devant elle ses vêtements et une couette.

— Vous avez l'intention de me laisser ici ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Pour l'instant, oui. Une sorte de punition. Vous me comprenez. Il faut me prouver que vous serez très gentille.

Elle hocha la tête.

— Nous verrons cela tout à l'heure. J'ai hâte d'expérimenter avec vous chacun de vos récits si coquinement érotiques.

Il sortit de la cabane. Elle entendit qu'à nouveau, il la fermait avec précaution. Le jour filtrait entre les planches disjointes. Clotilde s'habilla et s'enroula dans la couette. Pourquoi cette révolte stupide, hier, qui n'avait fait qu'exacerber la folie de Grandin. Pourtant, elle s'était bien promis de ne pas le contrarier. Mais l'idée de ce sexe emplissant sa bouche... Non ! Elle n'avait pu accepter cela. Tout son être profond s'était révolté, au mépris de toute raison.

Ce n'était pas de cette façon qu'elle s'en sortirait.

Bien. Examinons les faits. La police avait été alertée. Mais comment retrouveraient-ils leur trace ? Grandin, pas si fou que cela, ne l'avait pas emmenée chez lui. Elle n'avait, pour l'instant, qu'une seule bouée de sauvetage : que le copain débarque inopinément.

Jérôme entra dans le garage et stoppa devant sa Peugeot. Il réfléchit vite. Les flics avaient dû lancer un avis de recherche sur sa voiture. Il ne serait pas prudent de la prendre.

Contre le mur, un scooter. Voilà ! la solution était là. Un panneau de bois cloué au mur supportait toute une série de clés avec des étiquettes : cabane,

garage, maison... rien pour le scooter.

Il ressortit du garage, entra dans la maison et commença à ouvrir tous les tiroirs. C'est dans la chambre, à l'étage, qu'il trouva enfin la clé. Il redescendit, la glissa dans le démarreur. Le moteur ronronna agréablement, lui tirant un sourire.

Bien... Il allait pouvoir faire ce qu'il avait projeté.

Il ouvrit la porte du garage, inspecta la rue. On n'est jamais assez prudent. Une femme entraînait dans l'église, dont il apercevait le portail ouvert. Une voiture passa. C'était vraiment un village tranquille.

Il sortit le scooter, mit le casque, referma le garage et enfourchant l'engin, il traversa le village à petite vitesse.

Chartres n'était qu'à une vingtaine de kilomètres. Il y arriva par des petites routes, négligeant la nationale. Il connaissait suffisamment la ville pour savoir exactement où se rendre.

Quelques touristes étrangers se baladaient déjà dans les ruelles de la vieille ville, admirant les maisons du XVII^e siècle parfaitement restaurées. Jérôme se dirigea vers l'Eure, dont les eaux tranquilles traversaient la ville. Lors de week-ends avec son ami Gilles, c'était une de leurs promenades préférées. Les antiquaires voisinaient avec les petits restaurants et les cafés aux terrasses fleuries.

Il arrêta le scooter devant la boutique du premier antiquaire. Dans la vitrine, des tabatières, de vieux pots en étain, des verres de cristal taillé, des statuettes de bronze.

Il poussa la porte vitrée. Une agréable sonnette tinta. Un vieil homme à barbichette blanche feuilletait un livre assis à une table au fond du magasin.

Il releva la tête et salua Jérôme en faisant mine de se lever.

— Non, non, je vous en prie. Restez assis, fit celui-ci. Je veux juste jeter un coup d'œil.

— Faites comme chez vous.

Jérôme, planté au milieu de la minuscule boutique, laissa son regard errer sur le bric-à-brac qui en peuplait chaque recoin. De vieux tableaux romantiques trônaient sur des tables de ferme. D'antiques armoires ouvraient leurs portes sur une cohorte de statuettes, plus ou moins grandes, souvent des reproductions d'œuvres célèbres, conservées dans des musées. Sur le rayon central, son œil accrocha une Victoire de Samothrace. La figure ailée semblait se précipiter vers lui, bras ouverts.

Il ferma les yeux, soudain envahi d'une poussée de désir. La prendrait-il ? Non. Clotilde n'avait écrit aucune scène avec cette célébrité du Louvre.

Le vieil homme finit par se lever et venir vers lui.

— Vous cherchez quelque chose de précis ?

— Oui et non, répondit prudemment Jérôme. Un tableau, peut-être.

— Quel genre ?

— Pastoral. Comme les Millet.

L'antiquaire sourit.

— J'ai ce qu'il vous faut.

Il fit demi-tour, disparut derrière une tenture dans le fond de la boutique et revint, porteur d'un tableau de dimension respectable.

— Chez moi, on trouve toujours ce qu'on désire, déclara le bonhomme avec un sourire malicieux.

Il tint le tableau devant sa poitrine, pour que son client l'admire. C'était une scène de moisson. Deux paysans portaient des gerbes de blé, et deux femmes, la coiffe sur la tête, étaient penchées et attachaient les gerbes.

— École de Jean-François Millet. 19^e garanti.

Jérôme plissait les yeux en admirant la patine, les tons ocrés par le vernis vieilli et sale. Il imagina le tableau posé dans le jardin et Clotilde et lui faisant l'amour devant. Après tout, il pouvait innover. Ensemble, ils se fabriqueraient de nouveaux fantasmes.

Il prit le tableau entre ses mains, alla jusqu'à la fenêtre pour en apprécier au mieux la texture. Et surtout, pour donner le temps à son imagination de gambader.

— Je crois que je vais le prendre, murmura-t-il enfin, la voix rauque de désir refoulé.

Le vieil homme plissa le nez. D'habitude, la première question des clients était : combien. Pour celui-ci ça n'avait pas l'air de le tracasser. C'était sa première affaire de la journée. Et en cette saison, les affaires... Sans vergogne, il majora le prix.

Jérôme porta la main à sa poche, en sortit sa carte bleue et paya, sans sourciller. L'antiquaire emballa le tableau grossièrement dans du papier craft.

Jérôme le posa devant lui, entre ses jambes, sur le scooter et quitta Chartres.

CHAPITRE VIII



Aux éditions « Phoenix », Anne, assise à son bureau, soupirait. Depuis que le salon du livre avait fermé ses portes, elle espérait la venue de ce beau commandant de police, Boris Corentin, qui l'avait interrogée sur le stand. Mais il n'était pas revenu.

Et depuis deux jours, elle élaborait une stratégie pour le rencontrer à nouveau. C'était simple : elle savait des choses sur la patronne qu'elle n'avait qu'à révéler. Aussi, ce soir, quand elle ferma l'ordinateur, avait-elle pris sa décision.

Béatrice enfilait son manteau.

— Alors, on se le fait ce ciné ? demanda-t-elle.

— Non, pas ce soir. Je ne peux pas.

— Tu m'avais promis.

— Demain, si tu veux...

— Toi, tu me caches quelque chose ?

— Arrête ! Qu'est-ce que tu vas chercher.

— Tu as rencontré quelqu'un !

Anne s'empressa de détourner son visage qui rougissait.

— Je voudrais bien ! À demain.

Elle s'élança dans l'escalier, Béatrice sur ses talons.

— On prend le métro ensemble, au moins ?

— Non ! Ciao !

Dehors, elle tourna dans le boulevard St Germain dans le sens opposé à celui qu'elle aurait dû prendre. Avec une petite fouineuse comme Béatrice, on n'était jamais trop prudent.

Après une cinquantaine de mètres, elle s'immobilisa devant une vitrine et jeta un coup d'œil discret derrière elle. Bien ! La copine ne suivait pas. Elle rebroussa chemin et fila vers le quai des Orfèvres.

Quand, elle se trouva devant le portail monumental, son cœur s'affola. Pourvu qu'il soit là ! Elle approcha du planton.

— Bonjour. Je voudrais parler au commandant Boris Corentin.

— Vous avez rendez-vous ?

La question la désarçonna quelque peu.

— Non, finit-elle par avouer. C'est au sujet d'une enquête en cours. Il m'a déjà interrogée, mais j'ai d'autres révélations à faire.

Le gardien de la paix eut un sourire.

— Vous savez, elles disent toutes ça. Je vais quand même faire quelque chose pour vous...

— Il se pencha vers elle :

— Parce que vous êtes mignonne.

Il alla jusqu'au bureau d'accueil, passa un coup de fil et revint.

— Vous avez de la chance. Il est là. Je vous conseille de l'attendre.

— Merci.

Anne traversa la chaussée et alla s'adosser au parapet du quai, l'œil dardé sur le portail. Il se passa bien une heure avant que Corentin n'apparaisse. Mais il aurait pu en passer deux et même trois, quand Anne avait décidé quelque chose... Il était aussi beau que dans son souvenir. Toujours flanqué de l'autre inspecteur, le petit avorton à lunettes. Celui-là, il aurait fallu la payer cher pour qu'elle lui ouvre ses bras et ses cuisses.

Elle se précipita, se faufila entre deux voitures.

— Commandant !

Boris se retourna.

— Ah ! Un rendez-vous galant, apprécia Aimé. Eh bien, je te laisse. Bonne soirée.

— Je la connais même pas, lâcha Corentin, alors que la jeune fille approchait, tout sourire.

Elle lui tendit la main.

— Vous me reconnaissez ? Anne Calinot. Vous m’avez interrogée sur le stand des éditions Phœnix.

— Ah oui !... Tout va bien ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

Elle s’approcha et chuchota :

— J’ai pensé à quelque chose qui pourrait vous être utile dans votre enquête.

L’œil de Boris pétilla. Il sentait la jeune fille fébrile, intimidée malgré le sourire et le regard provocants. Elle était mignonne. Une peau dorée, une chevelure courte, ébouriffée, des yeux noirs, très maquillés, et des lèvres charnues. Sans doute métisse. Brusquement, il se sentait d’humeur à accéder à son désir manifeste.

— Si on marchait, proposa-t-il. Vous êtes pressée ?

— Pas du tout, répondit-elle dans un sourire charmeur qui le titilla là où il fallait.

Ils atteignirent le boulevard du Palais.

— Eh bien, cette révélation ?

— Vous avez sans doute rencontré notre directrice, Françoise Geloux ?

— Oui, évidemment.

— Savez-vous qu’elle est homo ?

Boris éclata de rire.

— Difficile de ne pas s’en douter.

— Eh bien, chacun sait dans la boîte qu’elle entretenait des relations...

— Sexuelles ?

— Oui... avec Clotilde Mardini.

— Hum... Intéressant.

Dommage que sa collègue Géraldine soit en vacances. C’était une enquête pour elle.

— À part vous, qui est au courant ?

— Tout le monde. Ce n’est un secret pour personne.

Il s’arrêta, prit la jeune fille aux épaules et la tourna vers elle.

— Et vous ? C’est la jalousie qui vous pousse à me parler de cette relation ?

Anne rit à son tour.

— Oh ! Commandant... J’aime trop les hommes.

— Vous habitez où ?

— Près du Jardin des Plantes.

— Je vous raccompagne.

Le studio d'Anne était logé sous les toits. Malgré ses maigres ressources, elle avait réussi à en faire un petit nid douillet et charmant. Boris ne se priva pas de lui en faire compliment. La jeune fille était tout émoustillée d'avoir réussi. Il était là, chez elle ! Elle voulut se faire mondaine.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Boris l'attrapa aux épaules et la ploya contre lui.

— Pourquoi perdre notre temps ? Nous savons, toi et moi, pourquoi nous sommes là. Alors, autant passer tout de suite à la pratique. Qu'en dis-tu ?

Une proposition audacieuse qui fit voler en éclats tous les verrous d'Anne.

Pour toute réponse, elle se hissa sur la pointe des pieds et happa les lèvres de Boris d'une bouche gourmande et experte, ma foi ! Il se laissa divinement explorer avant d'entrer à son tour en action. Leurs deux langues se mêlaient, se cherchaient s'entortillaient ; leurs lèvres se mordaient, se suçaient, prémices d'autres délices.

Anne, la première, porta sa main vers le sexe du commandant. Elle avait trop fantasmé pour attendre. Elle caressa doucement le membre par-dessus le jean, s'émut de le sentir si gros, si prêt. Elle ôta sa main, colla son pubis et s'activa dans un frottement lascif.

Boris avait agrippé le fessier de la belle et le malaxait avec ardeur.

Soudain, Anne s'écarta. D'un mouvement rapide, elle enleva son T-shirt, son jean... et le reste. Entièrement nue devant Corentin, elle se cambra. De deux doigts, elle écarta les lèvres de son sexe, offrant au regard de Boris le petit bouton rose et brillant d'humidité du clitoris. Son index le caressa gentiment avant de plonger un peu plus loin pour disparaître dans la grotte féminine.

Boris assistait au spectacle de cette belle, se donnant du plaisir. Le bassin d'Anne commença un lent va-et-vient d'avant en arrière. Ses lèvres entrouvertes laissaient échapper une plainte heureuse.

Il ne la laissa pas aller jusqu'à la jouissance. Il défit son jean. Le sexe sortit brusquement, comme un diable d'une boîte. L'épée rose et gonflée en avant, il approcha.

— Et moi, alors, je sers à quoi ? chuchota-t-il.

Il se baissa légèrement, la souleva et l'empala. Anne eut un soupir qui ne fit que s'accroître sous les coups de boutoir que lui donnait Boris. Il sut l'amener à la jouissance parfaite en s'oubliant totalement. Ce ne fut que lorsqu'elle se fit pantelante entre ses bras, qu'il pressa le mouvement pour jouir à son tour.

Kevin donna un violent coup de pied dans le ballon de foot, qui fila direct vers la tête de son copain Ludo, lequel s'écroula dans l'herbe en hurlant.

Il se releva en se frottant le front.

— T'es louffe, non ! Tu lances toujours trop fort. Je te l'ai déjà dit. Le jardin, c'est pas un terrain de foot. Tu vois bien que c'est plus petit. T'as pas besoin de tirer comme un dingue.

— Eh ! Comment tu crois qu'il s'est entraîné Zidane quand il était même ?

— Si tu veux devenir professionnel quand tu seras grand, il faut demander à ton père de t'inscrire au club de Chartres. Là, tu pourras shooter avec toute la force que tu voudras. L'entraîneur, il ne trouvera jamais que c'est trop.

Il prit le ballon, le lança à la main vers le copain qui s'était reculé à l'autre bout de la pelouse.

Kevin le plaqua entre ses bras en disant :

— Tu rouspètes parce que je t'ai marqué un but. De toute façon, tu rouspètes tout le temps.

— Et pourquoi t'es mon copain, alors ?

Kevin, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules. Chaque mercredi, la séance de foot, soi-disant amicale, se terminait par une dispute et le serment des deux copains de ne plus jamais se voir, que toute amitié était terminée entre eux. Mais dès le jeudi matin, ils se retrouvaient, assis côte à côte à la même table au collège. À 11 ans, les disputes ne sont jamais que des coups de gueule ponctuels. Histoire de montrer qu'on ne se laisse pas faire.

Kevin shoota à nouveau. Cette fois, Ludo plongeait, le nez dans l'herbe pour arrêter le ballon.

— 3-2... annonça-t-il fièrement.

Il lança le ballon au copain.

— Avec celui-là, ça va faire 4-2, répondit Kevin.

Il shoota une nouvelle fois. Trop fort, comme d'habitude. Le ballon fit un joli vol plané pour disparaître dans le jardin voisin.

— Voilà ! cria Ludo. Tu vois ce qui arrive ? Tu veux jamais m'écouter.

Kevin approcha en balançant les épaules, l'air très macho.

— C'est pas grave. On va le récupérer ce ballon.

— Ah oui ! Et comment ? Gilles n'est pas là. Il est parti en reportage la semaine dernière.

— Tu m'as l'air bien au courant.

Ludo haussa les épaules.

— Évidemment ! C'est le petit copain de ma sœur.

Kevin se planta devant le mur mitoyen entre les deux propriétés.

— Tu vas m'aider. Fastoche !

Et comme Ludo ne bronchait pas.

— Allez, fais-moi la courte échelle, grogna-t-il.

Kevin était un enfant plutôt enrobé au contraire de Ludo, grand et mince. Ce dernier considéra son copain.

— Tu crois pas que ça devrait être le contraire ? Tu me fais la courte échelle.

— Mais non ! C'est moi qui ai mis le ballon de l'autre côté, c'est à moi d'y aller le chercher.

Évidemment ! L'objection était imparable. Ludo se cala contre le mur et noua ses mains. Kevin posa son pied droit dessus et en s'aidant des aspérités des pierres, il se souleva. Ludo souffla :

— La prochaine fois, vas-y mollo sur les chips et le coca.

— Je te promets de maigrir d'ici la semaine prochaine.

Un dernier effort et il atteignit le haut du mur auquel il s'agrippa. Malgré sa corpulence, Kevin était assez sportif. À la force des bras, il réussit à se hisser sur la faîte du mur, qui devait faire à peu près deux mètres de haut.

Il jeta un coup d'œil dans le jardin, vit le ballon sur la pelouse, près de la cabane aux outils.

— Bon, j'y vais, lança-t-il.

— Eh ! Tu vas revenir comment ?

Ben oui ! Voilà une étape du problème qui lui avait échappé. Perché comme il l'était, Kevin avait une vue imprenable sur le jardin du voisin. Il l'inspecta, le front plissé. Près du mur, il y avait un cerisier. En s'étirant, peut-être pourrait-il en attraper une branche. Ensuite, c'était facile de descendre et de regrimper dedans. Les arbres, ça le connaissait.

Il tenta donc, attrapa la branche.

— C'est bon, cria-t-il à Ludo. T'en fais pas. Je reviendrai.

Et il disparut. Il eut tôt fait de passer de branche en branche et de se retrouver sur la pelouse. Il courut vers le ballon, le prit. Il n'y avait plus qu'à le lancer de l'autre côté du mur.

En passant près de la cabane aux outils, il entendit comme un gémissement. Il s'immobilisa, le cœur soudain en déroute. Lui, qui jouait les fiers à bras, était assez poltron, dans le fond. En tendant l'oreille, il perçut comme des griffes qui raclaient le sol ou les murs.

Il recula d'un pas. Puis, n'écoutant que son courage, il s'éloigna

rapidement, arriva au pied du mur.

— Attention, souffla-t-il au copain, resté de l'autre côté. Je t'envoie le ballon.

Puis, il grimpa vive fait bien fait dans le cerisier, s'étira, agrippa le faite du mur et l'enjamba.

Ludo levait la tête vers lui.

— Mets-toi dessous. Je vais mettre mes pieds sur tes épaules.

Ludo s'exécuta en faisant la grimace.

— Fais attention, quand même.

— Ce que tu peux être peureux ! lança Kevin en se laissant aller le long des pierres rugueuses.

Mais ce qui devait arriver, arriva. Ludo ne fut pas de force à supporter le poids du copain. Ils s'écroulèrent tous les deux dans l'herbe en riant. Puis, Kevin lui prit le bras.

— Tu sais ce que j'ai découvert de l'autre côté ? chuchota-t-il. Il y a un renard dans la cabane à outils.

Le regard de Ludo s'illumina.

— Un renard ? Super ! Depuis le temps que j'ai envie d'en voir un de près. Tu l'as vu ?

— Non, j'l'ai entendu.

— Et t'as rien fait ?

— Pas sans toi. Et puis, il faut un piège, quelque chose. Un renard traqué, ça peut être dangereux. On va attendre le retour de Gilles.

— T'es louffe ! s'exclama Ludo. Il va mourir de faim. Non, non, faudra aller le délivrer.

— Les parents vont s'en mêler.

— On fait ça la nuit, tous les deux.

Kevin réfléchit trois secondes.

— OK ! Demain, décida-t-il, tout fier.

*

* *

Jérôme arrêta le scooter devant l'office du tourisme. À cette époque de l'année, il n'y avait guère de monde. Il attendit patiemment qu'une jeune Anglaise ait les réponses qu'elle était venue chercher et accéda enfin à la préposée aux renseignements.

— Je voudrais savoir ce qu'il y a comme musée dans le coin.

— Vous n'êtes intéressé que par les musées, monsieur ? Vous connaissez

notre cathédrale ?

— Oui, bien entendu. Et les curiosités de la vieille ville.

Elle prit un plan et se levant, elle lui désigna les emplacements.

— Ici, le musée des Beaux-Arts. Il est installé dans l'ancien palais épiscopal. Les salons abritent des collections du XVIII^e : des peintures de Boucher, Fragonard, Watteau, Chardin...

Les yeux de Grandin pétillèrent de convoitise. Jamais il n'aurait osé imaginer une telle richesse.

— Ensuite, continua la demoiselle, vous avez le musée de l'Ecole. C'est une maison qui a été décorée par Raymond Isidore. C'est assez étonnant. Je vous conseille d'aller visiter.

Mais Jérôme ne l'écoutait plus. Il prit le dépliant, remercia et retrouva le scooter pour rentrer. Il s'arrêta cependant dans un supermarché, y fit quelques emplettes.

Le bol de café n'avait pas réchauffé Clotilde bien longtemps. Ramassée sur elle-même, les bras enserrant sa poitrine pour y conserver un peu de chaleur, elle ne tarda pas à claquer des dents. Elle se leva enfin. Plutôt que de se lamenter sur son sort, il fallait qu'elle essaie d'en sortir.

Elle explora les rayonnages, à la recherche d'un outil lui permettant d'ouvrir cette putain de porte. Armée d'un sécateur, elle tenta pendant dix minutes, sans succès. Elle prit ensuite une fourche, s'escrima à glisser les dents dans l'interstice entre la porte et les cloisons. Rien à faire. Pourtant celles-ci n'avaient pas l'air d'une solidité extraordinaire. Elle prit une pelle et cogna de toutes ses forces sur celles qui lui semblaient les plus vulnérables. Mais là encore, en vain.

Découragée, elle se laissa tomber sur le sol poussiéreux. Que pouvait-elle faire, sinon entrer dans le jeu de Grandin et cette fois être obéissante, chercher la faille dans laquelle elle se précipiterait pour lui échapper.

Soudain, elle sursauta. Une clé tournait dans le cadenas. Jérôme entra, tout sourire.

Il s'accroupit près d'elle, posa une main sur ses genoux. Clotilde réussit à maîtriser un tremblement de répulsion. Stoïque, le cœur révolté, elle endura le contact odieux.

— Je suis heureux. J'ai trouvé ce qu'il nous fallait, murmura son geôlier.

Les yeux baissés vers le sol, elle évitait son regard. Les doigts de Jérôme se firent serres.

— Regarde-moi quand je parle.

Elle obéit et darda sur lui le regard le plus indifférent qu'elle put trouver.

— Voilà... C'est mieux, n'est-ce pas ? Tu dois avoir faim... Viens, j'ai

rapporté de bonnes choses à manger.

Obligé, il lui tendait la main pour l'aider à se relever. Clotilde, résolue à ne pas le contrarier, lui confia ses doigts. Il les pressa avec beaucoup de douceur. Ainsi soudés, ils sortirent de la cabane. Clotilde put prendre la mesure de sa prison. Un jardin ravissant, pas très grand, agrémenté uniquement de fleurs blanches. À droite, la maison. Une jolie bâtisse en pierres grises, qui s'étirait le long d'une bordure buissonneuse et fleurie. Et en face de la maison, la petite grange dans laquelle Jérôme l'avait violée cette nuit.

Ils entrèrent dans la maison, traversèrent la petite cuisine. Dans la salle à manger, Jérôme avait mis le couvert. Deux bougies étaient allumées, malgré le soleil hivernal qui filtrait à travers les rideaux de mousseline bleutée.

Il la conduisit à sa chaise, la fit asseoir, en disant :

— Nous allons déjeuner tous les deux, en amoureux. Rien de tel qu'un agréable repas pour se mettre en appétit... pour autre chose.

Clotilde frémit. Pas besoin de lui faire un dessin. Elle savait très bien ce que cet obsédé voulait dire. Il poussa vers elle une assiette de saumon fumé, décoré de quarts de citrons. Rien que l'odeur lui soulever le cœur. Elle fut tentée de dire qu'elle n'avait par faim. Elle leva les yeux sur Jérôme, capta son regard attentif, un regard qui pouvait virer rapidement vers le courroux le plus violent.

Elle prit l'assiette, se servit. Jérôme lui tendit ensuite des blinis tièdes, du beurre, de la crème fraîche parfumée à l'aneth. Il avait pensé à tout.

Il se servit à son tour et attendit qu'elle commence à manger pour en faire autant.

— Comment se fait-il que nous n'ayons jamais plaidé ensemble ? demanda-t-il, très mondain.

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle du bout des lèvres.

Le saumon passait difficilement. Elle devait se forcer pour avaler.

— Tu as fait tes études à Paris ?

— Oui.

— Nous avons sensiblement le même âge. Nous aurions dû suivre les mêmes cours. Moi, j'ai commencé à Assas, en 1990.

Et là, pour Clotilde, tout s'éclaira. C'était là, en fac, qu'elle l'avait croisé. Plus d'une fois. Il restait toujours dans le fond de l'amphi. Ils ne s'étaient jamais adressé la parole. D'ailleurs, elle s'en souvenait : elle le voyait rarement avec d'autres étudiants et encore moins des étudiantes. Voilà pourquoi ce portrait-robot, que lui avait présenté le commandant Corentin, ne lui était pas tout à fait étranger. Mais après toutes ces années, comment aurait-elle pu faire le rapprochement ?

Le repas se termina par une salade et des gâteaux. Clotilde avait fait la

conversation, comme elle avait pu. La situation était plutôt surréaliste ! Dès la dernière bouchée avalée, Jérôme se leva, lui tendit la main.

— Viens ! Je vais te montrer ce que j’ai trouvé rien que pour nous deux.

Le tableau, acheté chez l’antiquaire, était posé sur un des canapés. Il ressemblait à un Millet. Clotilde, dans son désarroi, eut la présence d’esprit de dire :

— Mais je n’ai jamais écrit une scène avec un tel tableau. Je déteste ce peintre.

Jérôme éclata de rire.

— Nous allons l’écrire ensemble cette page, ma chérie.

Il y avait une telle flamme, une telle conviction dans sa voix, qu’elle frissonna.

— Assieds-toi à mes côtés.

Elle s’installa sur le canapé, face au tableau.

Jérôme se colla contre elle.

— Vas-y. Raconte.

— Mais..., je ne sais pas.

— Raconte. Invente, fit-il d’une voix brusquement plus dure.

Ne pas le contrarier, se répéta-t-elle mentalement.

— Imagine. Un homme, une femme, seuls dans une maison à la campagne. Je t’écoute.

Il renversa la tête en arrière, ferma les yeux et attendit.

Clotilde avala sa salive, cherchant désespérément des idées.

— C’était une belle journée de printemps, commença-t-elle, d’une petite voix étranglée. Le soleil filtrait à travers les rideaux, éclairant les objets de collection qui peuplaient la maison...

Elle s’arrêta. Jérôme avait posé une main sur sa cuisse. D’une pression, il l’incita à continuer.

— Tout était silencieux. Quelques oiseaux...

— On s’en fout, trancha Jérôme.

Clotilde soupira et reprit :

— Dans la cuisine, la femme...

— Non ! Ne cherche pas à gagner du temps. Pense à nous. Ils ont mangé. Ils sont dans le salon. Que va-t-il se passer ?

Le ton était impatient.

— Ils étaient assis, côte à côte, articula péniblement Clotilde...

Puis, soudain, démissionnant :

— Je ne sais pas.

Jérôme se redressa et la prenant aux épaules, le visage tordu de colère, il la secoua.

— Ne me pousse pas à bout. Tu sais très bien. Tu y mets de la mauvaise volonté. Et ça, ça n'est pas gentil. Et, dans ces cas-là, moi je ne serai pas gentil non plus. Au lieu de te faire du bien, je vais te faire du mal. C'est ce que tu veux ?

Clotilde, les larmes aux yeux, terrifiée, secoua la tête.

— Alors, invente-moi une jolie scène, comme tu sais si bien faire. Bien croquignollette, qui nous mette en appétit.

Clotilde savait très bien le genre de scène qu'il attendait. Elle commença.

— La main de l'homme était posée sur la cuisse de la jeune femme. Lentement, il remonta la jupe, dévoilant le slip.

Jérôme, faisait exactement ce que Clotilde racontait. Elle hésitait. Il la griffa méchamment.

— Ses doigts s'insinuèrent sous le tissu et il tira. La touffe blonde...

— Non, brune, rectifia Jérôme en regardant le pubis de Clotilde.

— La touffe brune cachait le puits d'amour dans lequel il allait plonger.

— Oh... oui... se pâma son tortionnaire. Vas-y ! Qu'est-ce qu'il va lui faire ?

— Les doigts de l'homme glissèrent entre les lèvres humides, à la recherche du petit bouton qui frémit.

Clotilde ferma les yeux. Mon Dieu ! Quelle honte d'être obligée de dicter son propre viol.

— Il le caressa doucement, s'étonnant de le sentir gonfler sous ses doigts.

— Il ne gonfle pas du tout, remarqua Jérôme. Et en fait d'humidité de ton puits d'amour, c'est plutôt la sécheresse. Arrête ! Ça ne te fait pas bander ce que tu écris. Et si tu continues à être si peu coopérative, je vais débander, moi aussi.

Il retira sa main du sexe de Clotilde et glissa sur le canapé pour s'allonger le plus possible.

— Change de registre. Raconte ce qu'elle, elle va faire. Et tâche d'être un peu plus inventive.

Ce disant, il avait agrippé la nuque de Clotilde et la ployait vers sa braguette.

Elle n'opposa aucune résistance et reprit son récit.

— D'une main experte, la jeune femme défit la fermeture du pantalon. Le slip bleu était gonflé par le sexe prêt à bondir hors de sa cache...

Jérôme commençait à haleter. Tout en continuant son récit, les yeux de Clotilde faisaient le tour de la pièce. Si elle pouvait trouver un objet pour l'assommer ! Cette cruche en faïence, peut-être ? Il lui suffisait de s'étirer un

peu sur sa gauche, de tendre le bras. Il fallait tenter.

— La main de la femme, écarta le slip. Le membre se dressa. Elle admira ce pénis de belle dimension qui allait lui donner tant de plaisir...

Lentement, elle se décala pour attraper la cruche. Jérôme voulut précipiter la fellation qu'il attendait. Il agrippa la tête de Clotilde pour l'obliger à se pencher et à engloutir son membre.

Il sentit une résistance chez sa partenaire forcée. Il ouvrit les yeux, vit le mouvement qu'elle amorçait et comprit tout de suite. Il se redressa.

— Espèce de garce, siffla-t-il. Je me livre à toi, sans défense, j'attends la jouissance que nous allons prendre ensemble et toi, tu me trahis !

Il l'agrippa par les cheveux, la ramena vers lui et d'une secousse brutale la ploya sur son sexe. Celui-ci s'enfonça durement dans la gorge de Clotilde. Sans lâcher les cheveux, Jérôme imprima un mouvement de va-et-vient à la tête de Clotilde.

Ses yeux ne quittaient pas le tableau à un mètre de lui.

— Alors, les paysans, je suis sûr que vous n'avez jamais fait ça ? T'as pas osé, sale con ? Peut-être qu'elle aurait aimé, ta bonne femme. Tu peux pas savoir ce que c'est bon et doux des lèvres de femme. Sa bite dans une bouche toute chaude.

Le plaisir montait et allait bientôt exploser. Mais il se souvint de cette idiote, la première, celle qui s'était étouffée.

Non ! La petite Marie Deschants, il comptait bien l'amener à ses divertissements de son plein gré. Elle y prendrait goût ! Voyons, on n'écrivait pas de telles scènes par hasard. Il allait réveiller en elle ce qu'elle cachait si soigneusement.

Il retint la jouissance le plus longtemps possible. Et quand les digues lâchèrent, il se retira brutalement de la bouche de Clotilde pour éjaculer.

Il y eut un temps de silence, pendant lequel il reprit, peu à peu, ses esprits.

Puis, il se redressa, regarda Clotilde, tétanisée par la peur.

— Lèche... Allez, si ça se trouve tu ne sais même pas le goût que ça a.

Et comme elle ne s'exécutait pas assez vite, à nouveau il agrippa sa tête et l'obligea à obéir.

CHAPITRE IX



En fin de matinée, Corentin et Brichot avaient débarqué rue du Ranelagh dans le 16^e pour passer l'appartement de Grandin au peigne fin.

En l'absence du patron, la secrétaire, madame Delcourt, une personne efficace et méthodique, assurait le suivi des affaires courantes, renvoyant tous les rendez-vous aux calendes grecques.

C'est avec espoir qu'elle accueillit le duo de flics.

— Vous avez retrouvé maître Grandin ?

Corentin secoua la tête.

— Il lui est arrivé quelque chose de grave, larmoya-t-elle. Son portable ne répond même pas. Jamais il ne m'a laissée ainsi sans nouvelles.

— Nous espérons que vous allez nous aider à le retrouver.

— Je ne comprends pas ce qui lui est passé par la tête, au palais.

Elle observa les deux policiers.

— Vous savez quelque chose ? Il faut me le dire.

Corentin se racla la gorge. Cette femme paraissait si dévouée à son patron.

— Nous pensons que maître Grandin est l'auteur de deux meurtres.

— Quoi ! glapit-elle. Qu'est-ce que vous me chantez là !

— Et nous pensons que Clotilde Mardini, qu'il a enlevée, est en grand danger, continua Brichot.

— Je ne sais pas ce qui vous permet d'accuser maître Grandin. Mais je peux vous dire que c'est impossible. Vous faites fausse route.

Pour couper court à ses atermoiements, Boris lui planta le portrait-robot sous le nez.

— Reconnaissez-vous cette personne ?

Elle observa le visage tiré par l'ordinateur.

— Oui... Je ne peux pas nier qu'il ressemble étrangement à Maître Grandin. Mais vous ne me ferez pas avaler qu'il s'agit bien de lui.

Les deux policiers échangèrent un regard navré. Inutile d'insister. Elle avait l'air d'idolâtrer son patron. Cependant Boris revint à la charge.

— Lui connaissez-vous de la famille ?

— Non.

— Pas de parents, de frères, de sœurs ?

— De cousins ? continua Brichot, mordant.

Cette femme, tirée à quatre épingles, la bouche mince quelque peu méprisante, l'exaspérait.

— Non. Je ne l'ai jamais entendu parler de qui que ce soit. Et ni au courrier, ni au téléphone... non, aucune famille, à mon avis. Ou alors, il est fâché avec eux.

Brichot opina du bonnet.

— C'est une bonne suggestion. Je vous remercie d'y avoir pensé, madame.

— Je ne comprends pas votre acharnement.

— Il y a eu deux meurtres, madame.

Elle secoua la tête violemment.

— Ce n'est pas possible. Pas maître Grandin. Quelqu'un de si poli, si bien élevé.

— Eh oui ! C'est quelquefois très surprenant, n'est-ce pas ?

— Ce sera une erreur judiciaire, vous verrez, prophétisa-t-elle.

— Pas de petite amie, non plus ?

— Non. Enfin... pas que je sache. Vous m'avez déjà demandé. Je vous ai dit que Maître Grandin est quelqu'un de très solitaire. En dehors du travail, je ne vois pas ce qui l'intéresse.

— Nous, on voit très bien, marmonna Brichot. Nous allons inspecter l'appartement.

— Encore ! Mais vous l'avez déjà fait.

— Au cas où quelque indice nous aurait échappé. Ou... si quelqu'un a fait

le ménage depuis notre première visite, émit Brichot avec un regard appuyé.

— Oh ! Inspecteur, s'insurgea-t-elle, sincèrement offusquée.

Puis, sur un ton exaspéré :

— Je ne vois pas ce que vous cherchez ici, glapit-elle, en montant sur ses grands chevaux.

— Des indices, madame, répliqua Aimé en lissant sa fine moustache. Un petit quelque chose qui nous dirait où se cache Maître Grandin.

— Nous allons jeter un coup d'œil.

— Puisque vous êtes là pour ça..., grogna-t-elle.

Fort heureusement, le téléphone sonna à ce moment-là. Elle dut répondre et les laisser faire leur investigation.

Ils commencèrent par le bureau.

— Tout de même... Tous deux avocats. Avoue que c'est curieux, remarqua Aimé. On est peut-être sur une fausse piste en cherchant du côté des bouquins de Marie Deschants. Et s'il y avait un contentieux entre eux, à propos d'une affaire ? Cet enlèvement ne serait alors qu'une vengeance, et les preuves accumulées : le livre, la Vénus, des leurres pour nous lancer sur une fausse piste.

Boris secoua la tête.

— Peut-être. Mais je n'y crois pas trop. Il y a trop d'éléments qui concordent dans notre hypothèse. Songe aux deux victimes, aux circonstances troublantes dans lesquelles elles ont été assassinées. Circonstances décrites par Marie Deschants dans son livre.

— Ses héroïnes ne sont pas tuées.

— Oui... Pourquoi est-il allé jusqu'au meurtre ?

— Pour ne pas être reconnu et accusé de viol.

Dans le bureau, les différents dossiers ne leur apprirent rien. Ils passèrent à la partie plus intime de l'appartement.

Dans les placards de la cuisine, Aimé trouva le même sachet de riz, un autre de pâtes et c'est à peu près tout, à part le café du matin.

Boris dans la chambre qu'il avait investie, auscultait la penderie. Et, ô surprise, entre les piles de T-shirts et de chemises, il trouva d'autres ouvrages érotiques.

— Tu veux que je te dise ? Notre homme est un obsédé. Il est urgent de le retrouver. Clotilde Mardini est vraiment en danger.

Ils rejoignirent la secrétaire qui palabrait au téléphone. Elle abrégua en les voyant.

— À défaut de famille, maître Grandin avait peut-être des amis ? demanda Boris.

— Pas beaucoup. À part monsieur Gilles Derieux...

— Et, bien entendu, vous avez les coordonnées de ce monsieur.

Elle ouvrit un agenda, repéra l'adresse et la griffonna sur un papier qu'elle tendit à Corentin.

— Il est reporter photographe. Donc, pas souvent à Paris.

— Monsieur Grandin partait-il quelquefois en vacances ?

— Maître Grandin prend rarement des vacances. Ce n'est pas un grand voyageur. Il se contente de passer quelques jours dans sa maison de campagne.

— Il a une maison de campagne ! bondit Brichot.

— Sur la côte normande, à Houlgate, exactement. Une maison qui lui vient de ses parents.

Devançant la demande des policiers, elle inscrivit l'adresse sur un second papier.

— Je suppose que ça vous intéresse, fit-elle d'un ton pincé en leur tendant le papier.

En même temps, elle ouvrit un tiroir, y prit un trousseau de clés qu'elle leur donna.

— Merci madame. Si jamais maître Grandin prend contact avec vous, fit Corentin en lui tendant sa carte.

— Ça m'étonnerait, pleurnicha-t-elle. À mon avis, il se cache, parce qu'il sait que vous l'accusez de quelque drame affreux qu'il n'a pas commis.

*

* *

C'était marée haute et les rouleaux moutonnaient en écume blanche. La Manche était grise, houleuse, et l'immense plage de sable fin, déserte. Comme la ville d'ailleurs. Hors saison, bon nombre de boutiques étaient fermées, sans compter toutes les résidences de vacances, maisons du XIX^e siècle, petits immeubles neufs. Partout, des volets clos.

— Dis donc, c'est pas gai, maugréa Mémé en arpentant la rue principale qui coupait la petite ville en deux. J'amène Jeannette et les filles ici, en vacances, et je me fais incendier !

— On est hors saison, réfléchis !

— De toute façon, on n'aime pas les mers froides.

— Dans ces cas-là, effectivement, il vaut mieux aller s'entasser, au coude à coude, sur une plage de la Méditerranée.

Mémé haussa les épaules.

— Tu parles de ce que tu ne connais pas. Jeannette, elle aime bien. Elle fait des connaissances. Les bonnes femmes, tu sais, ça échange les adresses des meilleures boutiques : la meilleure boulangerie, le meilleur poissonnier...

— Et toi, tu fais quoi pendant ce temps-là ?

— Des pâtés avec les jumelles.

Boris éclata de rire, ce qui mit Aimé en rogne. Il clama :

— Je t'attends au tournant. Quand tu auras des enfants...

— Je ne suis pas très chaud sur ce coup-là...

— Tu préfères les coups stériles...

— C'est cela, répondit Boris, souriant. Les coups sans conséquence.

— Jusqu'au jour où il y en a une qui te piègera.

— C'est moi qui mets le préservatif, ok ?

Ils passèrent encore une rue. Corentin, qui avait le plan de la ville en main, dit :

— Tiens, c'est là.

C'était une vieille maison à un étage, en bordure de mer. Ils descendirent sur la plage, pour en faire le tour. Tous les volets étaient fermés.

— Il serait fou d'être venu ici, fit Brichot.

— Il est fou ! C'est bien pour cela que nous ne devons négliger aucune piste. Allez, on y va.

Les clés tournèrent sans difficulté. La maison sentait le renfermé et l'humidité. Le froid leur tomba sur les épaules.

— Ça n'a pas été chauffé depuis un sacré bout de temps, remarqua Boris. Il n'est pas venu ici.

— Tu vois, il n'est pas si fou que ça.

— Espérons que tu dis vrai.

Ils avançaient à tâtons, dans la semi-obscurité. En réalité, la bâtisse sentait le vieux. Tout y était d'un autre âge, comme si Grandin n'avait rien changé depuis la mort de ses parents. Sur la table de la salle à manger, un paquet de magazines. Dans la bibliothèque, des livres sages, classiques : du Stendhal, du Maupassant, Flaubert.

— C'est pour compenser qu'il se jette sur les bouquins pornos ? glapit Mémé.

Ils montèrent à l'étage qui ne leur fournit pas plus de renseignements sur l'avocat.

Ils ressortirent avec le sentiment d'avoir perdu leur temps.

— Inutile d'aller voir les commerçants. Ils vont tous nous décrire un homme parfait, très poli, prévenant, etc.

— Un sacré schizophrène, oui ! conclut Mémé.

*

* *

La masse grasseuse de Françoise Geloux qui marchait de long en large dans son bureau, les mains enfoncées au plus profond des poches de son pantalon, occupait tout l'espace plutôt étroit. Quand elle arrivait devant le canapé, elle marquait un imperceptible arrêt, qui n'avait pas échappé à Corentin.

Elle, si dure, les larmes lui venaient aux yeux en imaginant Clotilde étendue, là, à demi nue, offerte à sa convoitise.

Évidemment, l'affaire de cette double disparition en pleine audience, n'avait pas échappé à la presse. Lors des audiences en correctionnelle, il y avait toujours quelques journalistes qui traînaient dans les couloirs, à l'affût d'un scoop, d'une affaire amusante.

Sur le bureau, une pile de journaux. Le téléphone sonna. Elle décrocha vivement, agacée.

— Non... Non... Cécile, inutile de me les passer, OK ?

Elle raccrocha, furibarde.

— Ils me harcèlent toute la journée.

— Les journalistes ?

Elle hocha la tête et reprit son va-et-vient.

— Savez-vous que vous êtes une petite cachottière ? lança-t-il en s'installant sur une chaise pour observer son manège.

Françoise plissa les yeux et s'arrêta un court instant devant lui, avant de demander, prudent :

— Mais encore ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas révélé votre relation amoureuse avec Clotilde ?

— Je ne pensais pas que ça puisse vous intéresser.

— Tout m'intéresse.

Elle s'immobilisa, lui fit face.

— Oui... admit-elle. Nous avons des relations sexuelles. Je crois que ce n'est un secret pour personne dans cette maison. La preuve... ça vous est revenu aux oreilles.

— Clotilde est homosexuelle ?

— Non. Elle est bi.

— Le fait que Grandin et elle soient tous deux avocats m'intrigue. Y aurait-il eu une relation amoureuse entre eux ?

Elle s'arrêta à nouveau, le regarda.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— C'est important. Dans ce cas-là, il aurait pu agir par dépit amoureux.

— Je n'en sais rien.

— Vous ne connaissez pas grand chose de son passé ?

— Non.

— C'est curieux. Deux personnages énigmatiques.

— Que voulez-vous dire ?

— La secrétaire de Grandin, qui travaille avec lui depuis des années, ne le connaît pas davantage que vous ne connaissez Clotilde.

— Vous en concluez quoi ?

— Rien, pour l'instant.

— En dehors de vos... galipettes, Clotilde avait-elle une relation avec un homme.

— Oui, reconnut Françoise à contrecœur.

— Son nom, ses coordonnées.

Elle s'insurgea.

— Oh non ! Il est marié.

— Faites confiance à ma discrétion.

Elle s'arrêta devant sa table, prit un stylo et griffonna un numéro de téléphone sur un papier qu'elle lui tendit.

— Il est juge pour enfants, précisa-t-elle.

— Discrétion assurée, répondit Corentin. Autre chose. Dans le deuxième ouvrage de Clotilde, les fantasmes sont les mêmes ? Toujours les musées ?

— Non. Cette fois, elle a choisi le cirque.

Le cirque, pensa Corentin. Voilà qui allait être facile, vu le nombre de cirques petits et grands qui tournaient en France...

— D'ailleurs, qu'est-ce que je fais avec cette parution ? Je ne peux pas la garder sous le coude indéfiniment. Ça nous coûte de l'argent.

Corentin réfléchit quelques secondes.

— Sortez-le. Avec un maximum de publicité. Et donnez-moi la liste des libraires chez qui il sera distribué.

— Elle sera longue.

— Tant pis. Il y a beaucoup de policiers en France.

*

* *

À l'entrée de Corentin dans son bureau, Philippe Végan lissa ses cheveux blancs, se redressa sur son fauteuil, et posa ses mains à plat sur le sous-main de cuir.

Il eut un regard vers sa secrétaire.

— Merci, madame Chevrin. Vous pouvez aller prendre un café.

On lui avait fait passer la carte du policier. Depuis la disparition de Clotilde, il s'attendait à une visite de ce genre. C'est donc armé de résistances, qu'il reçut Boris.

— Je vous en prie, fit-il en lui désignant le siège, d'ordinaire destiné aux prévenus.

Corentin attaqua tout de suite.

— Nous sommes au courant de votre liaison avec Clotilde Mardini.

Philippe avala sa salive avant de proférer, d'une voix atone :

— Je suis marié, commandant. Je...

Corentin eut un geste d'apaisement.

— Ce que nous dirons ne sortira pas de ce bureau.

— Merci.

— Connaissez-vous maître Grandin ?

— Oui. Une relation professionnelle. Mais c'est tout.

— Savez-vous si Clotilde Mardini le connaissait ?

— Aucune idée.

— Nous pensons qu'il y a peut-être eu une ancienne relation amoureuse entre eux. Notre enquête sur leur passé nous a appris qu'ils ont fait leurs études à d'Assas, à la même époque, et auraient très bien pu se fréquenter à ce moment-là. Maître Mardini ne vous a fait aucune confidence ?

— Aucune.

— Madame Mardini expérimentait-elle avec vous ce qu'elle écrivait dans ses romans ?

Philippe ouvrit de grands yeux.

— Pardon ?

— Clotilde Mardini écrit des romans, édités par les éditions « Phœnix ». Vous l'ignoriez ?

— Absolument.

Corentin réfléchit. Pouvait-il révéler à cet amant naïf la double casquette de Clotilde ? Il balaya la question d'un revers de main.

— Aucune importance. Admettons que maître Mardini ait suivi Grandin de son plein gré. À votre avis, où aurait-elle pu l'emmener ?

Philippe sourit amèrement.

— Votre supposition est grotesque. Il y a des témoins, au palais, qui l'ont vu entraîner Clotilde de force. Et par ailleurs, je ne sais rien des points d'attache affectifs de Clotilde. À part la maison qu'elle a héritée de ses parents, dans le 19^e, je ne crois pas qu'elle possède une résidence secondaire, si c'est ce que vous me demandez.

Corentin se leva et prit congé. C'était curieux tout de même comme personne ne savait rien au sujet des deux protagonistes de cette affaire.

Les gens se côtoyaient, travaillaient ensemble, baisaient ensemble, sans se connaître.

*

* *

Jérôme s'abîmait dans la contemplation du tableau sur les moissons. Quel barbouilleur avait bien pu faire cette croûte ? Dans l'euphorie de la jouissance, il ne s'était pas rendu compte que ce tableau ne valait pas un clou.

Non, ce qu'il lui fallait, c'était les Fragonard, Watteau, que la préposée à l'office du tourisme lui avait annoncés.

Il fallait trouver un moyen d'entrer dans ce musée.

Après leur courte séance de baise, qui n'avait pas donné entière satisfaction à Jérôme, il avait permis à sa partenaire de faire un brin de toilette. Elle était à l'étage. Il entendait la douche couler.

Il se leva en réfléchissant à la résolution de son problème. Et plus il y réfléchissait, plus l'envie de faire l'amour sous un Fragonard le tenaillait. Fragonard, c'était l'idéal. Le peintre des coquinerie du XVIII^e. Le génial artiste du « Verrou ». Combien de fois s'était-il rendu au Louvre pour fantasmer devant ce petit tableau qui suggérait tout ce qui allait se passer entre cet homme qui fermait le verrou de la porte et cette femme, aux abois, et pourtant consentante. Ce couple si près de ce lit défait... Un tableau vraiment bandant.

Il se leva pour prendre un verre d'eau. La douche coulait toujours là-haut.

Il fronça les sourcils. Ça durait bien longtemps ? Doucement, il s'engagea dans l'escalier. La salle de bains était au bout du couloir. Il frappa à la porte.

— Marie ? Tout va bien ?

Aucune réponse. Il posa la main sur la poignée. La porte n'était pas verrouillée. Il entra. Derrière la cloison vitrée de la douche, il n'y avait personne. La garce ! Lui qui avait cru bêtement, l'avoir apprivoisée.

Il se jeta dans le couloir, ouvrit la première chambre. La fenêtre était ouverte. Il se précipita. Il commençait à faire nuit. En se penchant, il aperçut

Clotilde qui tentait vainement d'ouvrir le portail. Heureusement... Il avait eu la bonne idée de le fermer à clé en rentrant.

Comment avait-elle fait pour descendre du premier étage ? La gouttière, évidemment ! Elle était contre la fenêtre.

Il redescendit rapidement, sortit dans le jardin et courut vers elle. Clotilde ferma les yeux, vaincue. Elle n'opposa aucune résistance quand les doigts de Jérôme se refermèrent sur sa nuque, rejetant durement sa tête en arrière.

— Tu veux retourner dans ton réduit pourri. C'est ça, hein ? Eh bien allons-y. Si tu préfères l'odeur des engrais pour gazon au lieu de mon parfum.

D'une bourrade, il la poussa devant lui, vers la cabane. Il ouvrit la porte, lâcha Clotilde en la jetant en avant.

La porte claqua, le cadenas fit un claquement sec en se refermant. Clotilde se laissa aller contre le mur en soupirant.

Des accès violents de rage secouaient Jérôme. La garce ! La garce ! ne cessait-il de se répéter. Elle finirait par réussir à s'enfuir. Avant qu'il ait vraiment assouvi son fantasme ? Non ! Cette perspective le rendait fou.

Il alla dans le garage, ouvrit la petite porte, enfourcha le scooter après avoir mis le casque et sortit. Direction : Chartres.

Elle dut s'assoupir. C'est le bruit du cadenas tapant contre le bois de la porte qui la réveilla en sursaut. Un faisceau de lampe électrique lui fit cligner les yeux. Jérôme entra dans la cabane. Elle se tapit dans le fond, tout contre la brouette terreuse.

— Viens, fit-il en lui tendant la main. Je viens d'avoir une idée magique. Nous allons bien nous amuser.

Clotilde se redressa en ignorant la main tendue. Il la prit par l'épaule et la poussa dehors. La lune, blafarde, comme dans les romans d'épouvante, nappait le jardin d'une lumière blanche, irréelle. Il prit sa main et l'entraîna vers le garage.

Pendant toutes ces heures, elle avait eu le temps de réfléchir. Aucune illusion sur la fin de cette histoire : il serait obligé de la tuer. Pour s'en sortir, elle avait essayé la révolte, la soumission. En entrant dans le garage, elle tenta une autre carte, plus professionnelle.

— En tant qu'avocat, vous savez ce que vous risquez dans cette affaire ? Enlèvement, viols...

Mais Jérôme était dans une telle folie que ce discours sensé ne l'atteignit pas. Il débloqua la bécane du scooter.

— Monte !

Clotilde obéit. Il lui tendit un casque. Il alla décrocher une corde qui

pendait à un piton, puis, se coiffant de son casque, il grimpa à son tour sur l'engin.

— Accroche-toi à moi, ordonna-t-il.

Clotilde mit ses mains autour de sa taille. Il prit la corde et les attacha solidement. Soudée à lui, elle était prisonnière.

Il mit en marche et ils sortirent dans la rue. Le village somnolait, tranquille, indifférent au drame qui se jouait dans ses murs.

Pour se protéger du froid piquant, Clotilde n'eut d'autre solution que de se plaquer contre Jérôme, devant elle. Cette chaleur dans son dos, cet abandon de la femme, le secoua de désir et lui fit entrevoir une nuit sans précédent.

Chartres n'était guère plus éveillé que Gaillardin.

Grâce à la petite reconnaissance qu'il avait effectuée voici deux heures, Jérôme savait parfaitement où il allait. Il se retrouva rapidement devant la cathédrale, la contourna. Le palais épiscopal dressait sa jolie silhouette derrière le haut chœur de N.D. de Chartres. Il arrêta le scooter dans une ruelle, détacha Clotilde.

Autour, des maisons. Il lui suffisait de crier et elle serait délivrée. Mais c'était sans compter sur l'intelligence, la rapidité de décision de son tortionnaire. Avant qu'elle puisse pousser le moindre cri, il ferma sa bouche d'un foulard qu'il noua sur sa nuque. La corde liait à nouveau ses mains l'une contre l'autre.

Ainsi traînée, comme un bœuf à l'abattoir, elle dut le suivre le long du mur d'enceinte du palais épiscopal, jusqu'à une petite porte.

Jérôme s'y arrêta. Il sortit de sa poche, elle ne savait quel outil qui lui permit d'ouvrir cette porte. Ils entrèrent dans un jardin qu'ils traversèrent rapidement, jusqu'à une autre porte qui n'opposa pas plus de résistance.

Jérôme n'avait qu'une crainte : y aurait-il un gardien ? Peu de risques. Les musées de province n'avaient guère d'argent.

Ils étaient dans le musée des Beaux-Arts. La lampe électrique projeta son faisceau lumineux sur les toiles exposées. Jérôme, à la recherche des Fragonard et des Watteau, traînant Clotilde, traversait rapidement l'enfilade des salons.

Enfin, le cœur battant, il s'immobilisa. Il était là. Un tableau de petite dimension. Mais il n'avait pas besoin de lire la plaquette d'information clouée au mur. Il reconnaissait la patte du maître, ce toucher délicat, ces couleurs déclinées dans les rouges, la couleur de la passion.

Il plaqua Clotilde contre lui et lui murmura à l'oreille :

— Est-ce que tu as écrit une scène devant un Fragonard ? Non, n'est-ce pas ? Nous allons l'écrire ensemble. Et j'espère que tu y mettras de la bonne volonté cette fois.

Clotilde pensa à Aline Weismann, assassinée dans les jardins du musée

Rodin, sous la statue du « Penseur ». Sa courte vie allait-elle s'arrêter là, sous une peinture de Fragonard ?

— Nous sommes seuls, tous les deux, continua à murmurer Jérôme. Tu feras ce que je te dirai ?

Elle hocha la tête.

— Bien. Alors, je vais te détacher. Et souviens-toi que ta rébellion me rend très, très méchant.

Il ôta les liens qui retenaient ses mains, le bâillon et balaya le Fragonard du faisceau de sa lampe.

— Il est beau, n'est-ce pas ? Je ne le connaissais pas celui-ci. Et toi ?

Clotilde secoua la tête.

— Nous allons faire sa connaissance ensemble. Ôte ta culotte.

Plus morte que vive, elle s'exécuta.

— Mets-toi à genoux et regarde le tableau.

Il posa la lampe électrique sur le parquet et l'orienta pour qu'elle éclaire le Fragonard. Puis, il ôta son pantalon. Le slip était déjà trop étroit pour le sexe qui le gonflait. Il l'ôta, libérant un membre qui ne demandait qu'à être assouvi.

D'une légère secousse sur les épaules, il obligea Clotilde à se pencher en avant, en appui sur les bras tendus. Il l'enjamba et releva la jupe, dégageant un fessier rond et rose qui, dans la pénombre, était une mappemonde surréelle.

Il y posa les deux mains et lentement le caressa, les yeux fermés, la tête renversée, en extase, jusqu'à ce qu'il lui donne une légère tape.

— Vas-y ! Écris un texte.

Clotilde, la gorge sèche, chercha désespérément ce qu'elle pouvait dire pour le satisfaire. Comme elle tardait, Jérôme lui administra une nouvelle tape.

— Allez ! Tu n'as qu'à décrire ce que je fais et ce que tu ressens.

De la haine ! eut-elle envie de hurler. Mais ça, c'était impossible, sous peine de réprimande sévère. Alors, elle mobilisa son imagination et commença d'une voix lente et étouffée.

— Il caressa ses fesses, longuement, laissant le plaisir monter, gonfler son membre, et...

— Et elle ?

— Elle gémissait en se tortillant, son désir grimpant à l'unisson de celui de son partenaire.

— N'oublie pas le tableau.

— Leurs regards convergeaient vers le Fragonard, dont ils devinaient plus qu'ils ne voyaient, les couleurs et les formes.

Jérôme leva les yeux vers le tableau.

— Tais-toi, ordonna-t-il. C'est moi qui vais écrire maintenant.

— Il s'adressa au tableau : « Tu vois, mon salaud, je fais ce que probablement tu n'as pas fait : chevaucher une femelle en chaleur et la faire hurler de plaisir. Regarde. C'est simple pourtant. Tu agripes son fessier, tu écarter légèrement, et en reculant, tu trouves facilement le chemin de sa grotte humide et chaude ».

Jérôme s'exécuta en même temps qu'il parlait. Clotilde eut un léger soubresaut, agrémenté d'un cri quand il la pénétra. Et maintenant, sans s'occuper d'elle, il allait et venait lentement, sans cesser de parler au Fragonard.

Elle avait baissé la tête. D'un geste brutal, il la lui releva.

— Regarde-le... Ne le quitte pas des yeux, garce ! jeta-t-il, d'une voix dure.

Puis, en extase :

— Tu vois, Jean-François, c'est ce qui s'est passé après que le galant eut fermé le verrou, dans ton autre tableau. Il l'a prise cette femme qui ne voulait pas céder et qui pourtant, tout au fond d'elle-même, ne demandait rien d'autre. Il avait compris, lui. Tu vois, c'est bon pour l'un comme pour l'autre. De toute façon, elles en redemandent toujours.

Et il continuait son délire, tout en s'activant.

— Ça monte... ça monte, ça va éclater en apothéose. Un vrai feu d'artifice, digne de ceux du Roi Soleil.

Et il éjacula dans un grand cri, envoûté par son délire de puissance.

Clotilde dut supporter son poids pendant de longues minutes. Le nez contre le parquet qui sentait la cire, elle, laissait couler ses larmes de dépit, d'humiliation.

Elle avait souhaité l'arrivée d'un gardien pour la délivrer de ce cauchemar et avait dû, rapidement, se rendre à l'évidence : ils étaient seuls dans l'immense palais. Il lui fallait donc accepter son sort, persuadée qu'elle allait trouver la mort, tout comme sa consœur Aline Weismann.

Et elle se retrouvait, affalée contre le parquet, heureuse, malgré sa souffrance, d'être en vie. Et toujours la même question lancinante : comment s'en sortir ?

Jérôme, enfin, bougea. Il se releva, réajusta son pantalon et lui tendit la main pour l'aider à se mettre debout.

— Il paraît qu'il y a aussi des Watteau. Viens ! Faisons un tour, puisque tu aimes les œuvres d'art autant que moi.

Sans un mot, Clotilde se laissa entraîner à travers les différents salons. Le

faisceau de la lampe caressait chaque œuvre exposée. Quand enfin il accrocha un Watteau, Jérôme s'immobilisa.

— C'est beau n'est-ce pas ? proféra-t-il après quelques secondes de contemplation muette.

Et comme elle ne répondait pas, il s'énerva et la secoua méchamment.

— Tu n'es pas d'accord ? Dis que c'est beau, que ça t'excite.

Clotilde avala péniblement un peu de salive pour humecter sa gorge sèche. Etait-ce là qu'il allait la tuer ?

— C'est beau, murmura-t-elle, et très excitant.

— Montre-moi que c'est excitant.

Ne sachant que faire, elle le regarda.

— Eh bien, souffla-t-il. C'est pas difficile, tortille ton cul, comme si tu avais le feu aux fesses.

Pour le calmer, elle ne pouvait rien faire d'autre que s'exécuter. Elle bougea doucement son bassin de façon aussi lascive que possible.

— Oui... encore... balbutia Jérôme derrière elle. Relève ta jupe... plus haut...

Le regard sur le Watteau, Jérôme défit son pantalon, sortit son sexe déjà prêt à l'attaque. Il commença à se caresser sans quitter des yeux la scène galante, et pourtant bien sage, que le peintre avait immortalisée.

— Viens ici, ordonna l'avocat.

Clotilde lui fit face. Son regard se porta sur le membre érigé.

— Non, souffla-t-elle.

— Approche... À genoux.

— Non... Vous ne pouvez pas me demander ça.

— Tais-toi... suce... Watteau nous regarde. Je suis certain qu'il se faisait sucer pendant qu'il peignait, ce vieux cochon.

D'une bourrade, il l'obligea à se mettre à genoux et plaqua sa tête contre son ventre. Le sexe dur lui barrait le visage. L'odeur l'écœura. Jérôme lui pinça le nez pour l'obliger à ouvrir la bouche et il y engloutit son pénis qu'il fit jouer dans cette cavité mouillée.

CHAPITRE X



L'Airbus atterrit en douceur. Les passagers eurent un soupir de soulagement. Même si l'on ne craint pas l'avion, on ne peut s'empêcher de se sentir en sécurité dès que les roues touchent le plancher des vaches. C'est tout de même notre surface de prédilection.

Avant que la petite lampe au-dessus des sièges ne s'éteigne, les ceintures étaient déboutées et certains, pressés, se levaient déjà pour prendre leurs bagages cabine dans les compartiments au-dessus de leurs têtes.

Gille Derieux s'étira. Sa voisine, avec laquelle il avait papoté gentiment depuis leur départ du Caire, sortit une carte de son sac et la lui tendit.

— C'est ici que nos chemins se séparent, mais ça ne veut pas dire que nous ne nous reverrons pas. En tout cas, si vous le souhaitez, voilà où vous pouvez me joindre.

Gilles sourit. Comme d'habitude ses 45 ans conquérants, son allure sportive décontractée, avaient fait des ravages. Il scruta le visage fin sous les cheveux blonds, les yeux bleus qui pétillaient de timidité. 25 ans, tout au plus. Mais c'étaient toujours celles-ci qu'il séduisait, bien malgré lui.

— Pourquoi pas ? dit-il en empochant la carte.

Gilles ne s'engageait jamais. D'abord son métier de reporter-photographe l'emmenait aux quatre coins du monde tout au long de l'année. Quelle femme,

si amoureuse soit-elle, aurait supporté de ne l'apercevoir que quelques jours tous les semestres ? Et lui aurait-il souffert d'abandonner aux tentations une jeune et jolie femme ? Il avait donc résolu le problème : pas de relation sérieuse. Que du coup par coup.

Il se leva, ouvrit le compartiment au-dessus de sa tête, prit son énorme sac de reporter.

— Vous avez un bagage ? demanda-t-il galamment.

— Oui. Un sac rouge.

Il l'attrapa, le sortit.

— C'est celui-ci, oui... merci, fit Julienne en le prenant.

Le couloir se dégagait, les passagers quittaient lentement l'appareil. Gilles la laissa passer devant lui. Joli petit cul, longues jambes, apprécia-t-il en observant les jolies mappemondes qui se balançaient au rythme des pas de la jeune femme.

Ils suivirent, côte à côte, le long couloir sans trop avoir rien à se dire. Les tapis de bagages les séparèrent. Mais quand elle eut récupéré sa valise, elle revint vers lui.

— Alors, j'espère à bientôt, susurra-t-elle en lui tendant la main. Ce serait sympa de boire un verre ensemble.

Il eut un joli sourire, celui qui les faisait craquer.

— Je vais y penser, assura-t-il.

Empochant cette semi-promesse, elle fit demi-tour, en traînant sa valise rouge, comme le sac. Il admira le joli petit cul et se dit : pourquoi pas ? C'est peut-être un bon coup.

Son sac arrivait. Il l'attrapa et partit en direction des taxis. Il se glissa dans la file d'attente. Par chance, Paris, ce matin, était sous le soleil. Ce week-end il irait dans sa maison de campagne, à Gaillardin, pour tirer les premières photos, dans le petit labo qu'il s'était installé dans une annexe au fond du jardin.

Tiens ! S'il invitait Jérôme ? Il lui avait ramené une statuette d'Horus qui lui plairait.

En attendant le taxi, il sortit son mobile et sélectionna le numéro de son ami. Il était sur répondeur. Sans doute en rendez-vous avec un client, ou au Palais. Après le bip, il énonça son message :

« Salut, vieux frère ! Me voilà de retour de mon périple égyptien. Je serai à la campagne demain dimanche. Viens m'y rejoindre. Je t'ai apporté quelque chose qui te plaira. J'attends ta réponse. Salut ! »

Une Mercedes approchait. Il y grimpa, après avoir confié son bagage au chauffeur.

— Rue des Tournelles.

Le taxi décolla lentement du trottoir et prit la direction de Paris.

*

* *

Gilles Derieux n'avait qu'un pied-à-terre à Paris. Mais tout de même, un ravissant duplex dans le Marais, au dernier étage d'un petit hôtel particulier rénové.

Il balança son sac sur un fauteuil, passa dans la kitchenette pour se verser un grand verre d'eau et commença à décacheter le courrier qu'il avait récupéré dans sa boîte aux lettres. Tout en lisant les lettres, factures et autres, il se déshabillait et laissait traîner ses vêtements au hasard de ses allées et venues. Puis, il grimpa le petit escalier en colimaçon. En haut, une chambre minuscule, mansardée et une salle d'eau attenante.

Nu comme un verre, il se glissa sous la douche. Tout en appréciant le jet chaud et le gel douche parfumé, il se faisait le programme de sa journée. D'abord transférer les photos sur son ordinateur, graver un CD et passer à l'agence. Ils choisiraient. Ensuite, direction Chartres. Là, il peaufinerait son travail. Balade en compagnie de Jérôme. Il en avait des choses à raconter. Jérôme ne voyageait qu'à travers ses récits.

Il chantonnait. S'il était toujours ravi de partir, il l'était aussi de rentrer. Revoir les copains, bavarder autour d'un bon repas dans un petit resto sympa, c'était ça la belle vie. Une fille de temps en temps. Tiens ! Pourquoi il n'appellerait pas sa voisine d'avion ? Ouais... C'est ce qu'il allait faire. Ce serait une affaire réglée. Il sourit en pensant que ç'aurait été encore plus sympa de l'emmener à la campagne et de se la faire avec Jérôme. À trois, c'était toujours très agréable. Mais son ami était tellement coincé. Ce n'était même pas la peine de le lui proposer et encore moins de le lui imposer.

Il arrêta la douche, attrapa le drap de bain et s'enroula dedans. En bas, la sonnette retentit. Et merde ! Qui venait l'empoisonner ?

Il descendit et pieds nus, alla ouvrir. Il ne connaissait pas les deux énergumènes devant lesquels il se trouva, mais instantanément, avec ce flair qui faisait de lui un bon reporter, il sut que ce ne pouvait être que des flics. Dans sa tête défila son voyage en Egypte. Qu'est-ce qui s'était passé pour qu'ils lui sautent sur le poil dès son retour ?

— Messieurs...

— Gilles Derieux ? Commandant Corentin et capitaine Brichot, de la BRP.

La petite de l'avion... C'était une professionnelle ?

— Oui, fit-il, prudent.

— Vous êtes l'ami de Jérôme Grandin ?

— Absolument.

— Avez-vous de ses nouvelles ?

— Écoutez, je suis arrivé il y a un peu plus d'une heure d'Égypte... Non, je n'ai pas de ses nouvelles.

Et soudain, inquiet :

— Pourquoi ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Nous le recherchons.

— Vous le recherchez. Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Gilles, abasourdi.

— Il a disparu, répondit prudemment Corentin.

— Je l'ai appelé de l'aéroport pour lui proposer de passer le week-end avec moi. Il était sur répondeur. Il ne m'a pas encore rappelé.

— S'il le fait, pré venez-nous immédiatement, dit Brichot en lui tendant sa carte.

— Il a des ennuis ?

— Ça se pourrait bien. C'est important. Prévenez-nous tout de suite.

— D'accord, balbutia Gilles en refermant doucement la porte, alors que les deux policiers redescendaient.

Pensif, il se fit un café. Jérôme un gars si calme, si droit, sans histoire. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Un client mécontent qui voulait le zigouiller ? Ça s'était déjà vu. Il reprit son mobile et refit le numéro de son ami. Toujours sur répondeur.

« Jérôme... c'est encore moi. Je renouvelle mon invitation pour ce soir à Gaillardin. Si tu as des problèmes. Je t'en prie. Appelle-moi. Ça sert à ça l'amitié. »

*

* *

Pour revenir de Chartres, en pleine nuit, Jérôme avait à nouveau attaché Clotilde. Il était de mauvaise humeur. Elle n'y mettait vraiment pas du sien. Il avait rêvé d'une collaboration intellectuelle et sexuelle consentie et plus étroite.

Il ne comprenait rien à cette femme. Pourquoi écrire de telles scènes si ce n'étaient pas ses fantasmes ? Il avait remâché tout cela pendant les quelques kilomètres qui les séparaient de Gaillardin.

Arrivé à la maison, il avait pris Clotilde par les épaules, l'avait secouée.

— Je ne te plais pas ? C'est cela, n'est-ce pas ? Avoue-le ! Sans cela tu les réaliserais tes fantasmes en harmonie avec moi.

— Mais, ce ne sont pas des fantasmes personnels, plaيدا-t-elle.

— Foutaises ! On n'écrit pas des scènes aussi torrides sans en avoir rêvé.

— Et le plaisir de l'imagination, qu'est-ce que vous en faites ?

Ebranlé, il n'avait su que répondre.

— En tout cas, tant que tu n'y mettras pas plus de bonne volonté, je ne veux pas prendre de risque. Tu dormiras dans la cabane.

Il l'y avait traînée et l'y avait enfermée.

Jérôme ouvrit l'œil à onze heures du matin. Le soleil s'infiltrait à travers les persiennes fermées. Il bâilla, s'étira et enfin sortit du lit. Les volets ouverts, il leva le nez vers le ciel bleu. Hier, avant de s'endormir, il avait décidé que cet après-midi, ils écriraient ensemble, la scène qu'ils se joueraient le soir.

Il descendit, prépara un petit déjeuner, avala une tasse de café noir et garnit un plateau pour le porter à Clotilde.

L'herbe de la pelouse était encore mouillée de rosée. Il ouvrit le cadenas. Clotilde émergea de sa léthargie. Elle dormait mal, avait froid, était courbatue de partout.

— Vous avez faim ? demanda-t-il en posant le plateau sur le plancher.

— Est-ce que tout cela va durer encore longtemps ? balbutia Clotilde.

Ils étaient face à face, lui accroupi, elle assise.

— Je ne sais pas quand je serai assouvi. Vous me plaisez. Je n'y peux rien.

Elle planta son regard noir dans le gris qu'elle entrevoyait derrière le verre des lunettes.

— Je sais très bien comment cela va finir, murmura-t-elle. Alors, autant le faire tout de suite.

— De quoi vous parlez ?

— Vous allez me tuer, comme les deux autres.

Le visage de Jérôme se ferma.

— C'était un accident.

— Vous ne pouvez pas faire autrement que me tuer, et vous le savez très bien.

Il la dévisagea, sans répondre. Il se souvenait de l'extraordinaire euphorie qui l'avait saisi dans le jardin du musée Rodin. Et il eut brutalement envie de renouveler l'expérience.

Il se mit debout.

— Mangez, au lieu d'échafauder des théories. Cet après-midi, vous aurez

besoin de toutes vos forces.

Elle faillit hurler « non ». Mais il continua en ouvrant la porte.

— Nous allons écrire ensemble une scène que nous jouerons ce soir. Dites-moi, dans votre second roman, qui devait sortir la semaine dernière, tout se passait également dans des musées ?

Elle secoua la tête. Il revint vers elle.

— Où, alors ? demanda-t-il en se penchant.

Elle hésita, puis avoua :

— Dans un cirque.

L'œil de Jérôme s'alluma. Dans un cirque... Voilà qui ouvrait des perspectives insoupçonnées : les clowns, les acrobates, les animaux sauvages. Il ressortit et ferma la porte.

Quand il revint dans la maison, une faible sonnerie brisait le silence. Son portable. Il le prit dans la poche de sa veste. Sans doute, encore sa secrétaire madame Delcourt. Elle devait être aux cent coups cette brave femme. Il laissa sonner. Puis, le mobile le prévint par une autre sonnerie qu'il avait un message. Il l'écouta.

« Salut, vieux frère ! Me voilà de retour de mon périple égyptien. Je serai à la campagne demain dimanche. Viens m'y rejoindre. Je t'ai apporté quelque chose qui te plaira. J'attends ta réponse. Salut. »

Gilles ! Il y avait un second message. Encore Gilles. Jérôme écouta attentivement et à son ton nouveau, inquiet, comprit que la police était venue lui rendre visite. Qu'avaient-ils dit à son ami ?

Demain... Il fallait donc déménager ce soir. Il attendrait la nuit tombée.

*

* *

Kevin avait attendu 10 heures du soir pour sortir doucement de sa chambre. De son lit, il avait entendu les ronflements de son père. C'était bon signe. Comme il s'était couché tout habillé, il n'eut qu'à repousser la couverture.

C'était le soir où ils avaient décidé, Ludo et lui, d'aller débusquer le renard tapi dans la cabane du voisin.

La fenêtre était entrouverte. Il l'enjamba et sauta dans le jardin. Heureusement la maison était de plain-pied. Il traversa à la manière d'un Sioux, courbé en deux, sautant de massif en massif. C'était excitant cette escapade dans la nuit. Il faudra trouver d'autres occasions.

Il sauta de même le portail bas. Dans la rue, il rasa les murs.

Quand il arriva devant la maison de son copain Ludo, la fenêtre du salon était encore allumée. Oh zut ! laissa-t-il échapper entre ses dents. Il sauta par-dessus la clôture et approcha avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour sortir de chez lui.

Près de la maison, les hurlements du chroniqueur sportif lui parvinrent. Un match de foot à la télé ! Et le père de Ludo était un fan. S'ils n'en étaient qu'à la fin de la première mi-temps, il avait un sacré bout de temps à attendre.

Il contourna doucement la maison et ausculta les fenêtres du premier étage. Toutes éteintes. Il ramassa un stock de petits graviers dans l'allée et commença à les lancer vers la fenêtre de la chambre de Ludo. Celui-ci ne tarda pas à apparaître.

— T'es pas louffe, non ! souffla-t-il en se penchant par-dessus la balustrade.

Kevin lui fit signe de descendre. Ludo secoua la tête.

— J'peux pas ! Mon père est encore en bas.

— Passe par ici.

Ludo inspecta le mur à sa gauche. Il y avait un rosier grimpant et, à côté, la gouttière.

— On va attendre.

— Non ! Descends. Ça craint rien.

Kevin, le casse-cou ! Lui, c'était plutôt prudence, prudence.

— On va attendre.

— Je vais te chercher, décida Kevin en avançant vers la gouttière.

Ludo s'affola. Kevin n'était pas du genre discret. Sa mère, couchée à côté, risquait de les entendre.

— Ça va, je descends, souffla-t-il.

Il réintégra sa chambre, ôta son pyjama et enfila un jean et un sweat. Il revint à la fenêtre, hésita quelques secondes qui permirent à Kevin, en bas, de s'impatienter.

— Alors, qu'est-ce que tu fiches ? souffla-t-il.

Bon ! fallait se lancer. Ludo enjamba la balustrade et s'agrippant à la gouttière, il passa l'autre jambe.

Aïe ! Sacré rosier ! Ce que ça pouvait piquer. Et ça s'accrochait à son sweat. Il tira et commença à descendre. Il allait lentement, tétanisé par la crainte de tomber, de faire du bruit, d'ameuter les parents.

Enfin, il sentit les mains du copain qui saisissaient ses jambes.

— C'est bon, tu y es presque.

Un dernier effort et Ludo sauta sur l'herbe de la pelouse.

— J’ai tout préparé près du mur, chuchota-t-il. Viens.

Ils s’éloignèrent, courbés en deux, à petits pas sur l’herbe, évitant les graviers de l’allée.

10 heures du soir... Jérôme achevait de nettoyer la maison, pour effacer les traces de son passage. Demain, Gilles arriverait. Il ne fallait pas qu’il se doute que son ami avait squatté sa maison. Il ferma le robinet de l’évier, essuya les verres, les tasses qu’il venait de laver et rangea le tout dans les placards, en essayant de se souvenir des places.

Un coup de chiffon sur la table, redonner du gonflant aux coussins des canapés. Voilà ! En espérant qu’il n’avait rien laissé au hasard.

Il monta à l’étage, passa dans la salle de bains. Il prit le rasoir électrique de Gilles et, après un dernier coup d’œil à son image dans le miroir, il rasa sa moustache et son bouc. Il redescendit et sortit.

Il ferma la maison à clé, alla ouvrir la porte du garage, fit la lumière, et se dirigea vers la cabane. Dans la nuit, il batailla un moment avec la petite clé du cadenas avant d’ouvrir. Il entra. Clotilde sursauta. Quand ce cauchemar prendrait-il fin ?

— Lève-toi, ordonna son geôlier.

Ce qu’elle fit en tremblant. Il l’agrippa durement par le bras et l’entraîna dehors.

Kevin, le casse-cou, avait grimpé sur le faîte du mur mitoyen. À cheval sur les pierres, il tendit la main à Ludo.

— Allez, vas-y.

Cette fois, ils avaient prévu un escabeau, caché dans la haie pour que les parents ne s’en aperçoivent pas. Ludo monta les premières marches. Et soudain, Kevin balbutia :

— Oh ! Mince !

— Qu’est-ce qui se passe ? chuchota Ludo, en dessous de lui.

Poussé par la curiosité, il grimpa rapidement au haut de l’escabeau. Peut-être que le renard était en train d’abandonner les lieux. Il voulait voir ça. Il se hissa sur la pointe des pieds. Kevin, lui, s’était tassé sur le mur, pour se fondre dans la masse et il demeurait parfaitement immobile.

Tous deux assistèrent, médusés, muets, à cette scène incroyable : une jeune femme qui était traînée hors de la cabane par un homme. Elle se débattait.

— Où m’emmenez-vous encore ? gémit-elle.

— Il nous faut partir d’ici. Mais là où nous allons, ça va te plaire.

Il la tira jusqu’à la porte ouverte du garage.

Sur leur perchoir, les deux gamins n'avaient rien perdu de la scène.

— On descend, ça devient dangereux, souffla Kevin.

Ludo ne se le fit pas dire deux fois.

Dans le garage, Clotilde chercha des yeux un outil quelconque qui lui permette de se défendre et, qui sait, échapper à son tortionnaire. Il la lâcha une seconde, le temps de prendre, dans sa poche, son bip pour ouvrir les portières de la Peugeot.

À portée de main, sur l'établi, un marteau. D'un geste prompt, Clotilde s'en empara. Elle leva le bras. Jérôme se retourna à ce moment-là. Il esquaissa un mouvement de côté pour échapper au coup qu'elle s'apprêtait à lui asséner.

— Petite garce ! proféra-t-il entre ses dents.

Il enserra son poignet d'une poigne dont elle ne l'aurait pas cru capable. Mais la rage décuplait les forces de Jérôme. Clotilde se débattait. Elle ne voulait pas démissionner. Il fallait réussir.

Elle y allait à coup de griffes, de pieds. Ses yeux ! Il fallait atteindre ses yeux. Elle lança son bras, ne réussit qu'à griffer la joue. Les doigts de Jérôme se refermèrent sur son bras.

— Petite enragée. Si tu aimes la violence, tu vas être servie.

Le poing partit, la chopa au menton. Elle s'écroula. La salope ! Elle lui en avait donné du mal.

Elle allait payer dès qu'ils seraient arrivés.

Il ouvrit la portière arrière, la souleva sous les bras et après l'avoir traînée sur le sol en ciment, la projeta à l'intérieur de la voiture.

Jérôme souffla, remit de l'ordre dans sa tenue et alla ouvrir la porte sur la rue. Un coup d'œil aux alentours. Ça allait ! Le village dormait, englué dans des émissions télé débiles, ou frémissant devant le match de foot.

Il revint s'installer au volant. Le moteur démarra sagement, ronronna avec régularité. Lentement, Jérôme fit sortir le véhicule du garage. Puis, il quitta le volant, sans couper le moteur, alla éteindre la lumière, fermer à clé, remit le trousseau dans le pot où il l'avait trouvé.

Ils avaient une longue route à faire.

CHAPITRE XI



Gilles s'inquiétait pour Jérôme. Après la visite de la police, il avait encore essayé de l'appeler sur son portable. Mais toujours aucune réponse.

Il prépara ce qu'il devait emporter à la campagne et embarqua dans sa Volvo en fin d'après-midi.

Il arriva à Gaillardin à la nuit. Il prit les clés dans le pot, devant la maison, ouvrit le garage, fit de la lumière, y entra la voiture, referma la porte sur rue et traversant le local, il sortit dans le jardin après avoir éteint.

Là, il respira à pleins poumons. C'était toujours un bonheur de revenir se ressourcer ici après un reportage. Il y travaillait tranquillement, à son rythme, sans être dérangé par le téléphone. Peu de gens connaissaient l'existence de cette maison. Il l'avait achetée à la mort de son père et sa mère y avait passé ses dernières années, au milieu de ses souvenirs, de ses bibelots maniérés.

Et c'était justement cela qu'il aimait, comme des retrouvailles avec sa chère mère. Enfant unique, il avait été adulé par celle-ci et le lui avait bien rendu. Dans la nuit fraîche, il fit le tour du jardin. Peu à peu ses yeux s'habituèrent à l'obscurité. Il vit la masse du forsythia en fleurs ; des fleurs jaunes qui étincelaient dans la pénombre. Les tulipes étaient sorties, les narcisses commençaient à faner. Toutes ces fleurs que sa mère avait plantées amoureusement.

Un frisson le surprit. Il ne faisait pas encore très chaud. Un bon feu de cheminée avec un bouquin, ce sera le pied, se dit-il en revenant vers la maison. La clé tourna dans la serrure. Toujours la même odeur quand il rentrait ici. Des relents de feu de bois, une odeur sucrée qui ressemblait à la vanille de son enfance.

Il commença par allumer toutes les lampes. Il détestait les pièces sombres.

9 heures du soir ! Un petit apéro pour stimuler l'appétit. Dans la cuisine, il ouvrit un placard. Pâtes, riz... non... Oh zut ! Il n'avait même plus de lait pour demain matin. Il était pourtant persuadé en avoir laissé à son dernier séjour. Voilà un petit déjeuner, demain matin, qui serait gâché.

Il se versa un verre de Martini, y jeta deux glaçons. Autant aller voir ce qu'il y avait dans le congélateur. Il ressortit, traversa vers le garage et y entra. Il fit de la lumière. Le congélateur était de l'autre côté. Après ces semaines de cuisine orientale, il avait envie d'un steak et de frites. Le repas typiquement français de base.

En rêvant à son futur dîner, il ne prit pas garde où il mettait les pieds. Il entendit un craquement et s'arrêta. Sur quoi avait-il marché ? Il se baissa, ramassa une montre dont il venait d'écraser le verre. Son cœur fit un bond. C'était celle de Jérôme.

Instinctivement, son regard fit le tour du garage, comme si son ami pouvait s'y cacher dans quelque recoin.

Jérôme était donc venu ici. Il était venu se réfugier. De cela, Gilles était certain. Donc, son ami était en danger.

Tenant toujours la montre entre ses doigts, il ressortit rapidement du garage, fonça vers la maison, monta au premier, ouvrit les deux chambres, la salle de bains. Personne. Pourtant, il avait espéré l'y trouver, blessé peut-être.

La cabane de jardin ! Il y était peut-être. Reprenant le trousseau de clés, Gilles se précipita dehors, courut à l'autre bout du jardin.

— Jérôme, c'est moi, je suis là, brailla-t-il en se débattant avec le cadenas.

Il entra dans la cabane. Tout de suite, une odeur nauséabonde lui sauta aux narines. Ça sentait l'urine, la merde. Une bête était venue se tapir ici. Il repartit en courant vers la maison, y prit une lampe électrique, revint vers la cabane. Le faisceau balaya prudemment l'espace. Non ! Il n'y avait rien. Mais il y avait eu quelque chose. La paille, qu'il entreposait pour protéger les plantes fragiles du gel avait été le berceau de quelque animal. Il y voyait encore l'empreinte d'un corps. À côté, une couette. Et sur les planches qui formaient le mur derrière, il aperçut comme un gribouillis. Il approcha. Le faisceau de la lampe cerna deux initiales gravées maladroitement à l'aide d'un sécateur. C.M.

Troublé, il ressortit. Un léger sifflet lui fit relever la tête, en direction du

mur mitoyen.

— Gilles, c'est toi ? souffla une petite voix.

Il s'approcha.

— Ludo, mais qu'est-ce que tu fiches là ? Tu devrais être au lit à cette heure-ci.

— J'ai vu la lumière, j'ai su que tu étais rentré.

— C'est gentil de me dire bonsoir, répondit Gilles, préoccupé par ce qu'il venait de découvrir. On se verra demain.

— Dis... c'était ton copain, le monsieur ?

Pour le coup, il fronça les sourcils.

— Tu l'as vu ?

— Oui, souffla Ludo. On croyait qu'il y avait un renard dans la cabane. Avec Kevin, on voulait le faire sortir. Mais ce n'était pas un renard.

— C'était quoi, alors ? demanda Gilles, lentement.

— Une dame. Même que le monsieur, il l'a entraînée de force. Elle voulait pas y aller.

— Aller où ?

— Je sais pas. Il avait sa voiture dans ton garage. Ils sont partis.

— Merci, Ludo, fit Gilles précipitamment. Va te coucher. On se voit demain, promis.

La tête du petit garçon disparut de l'autre côté du mur.

Perturbé par ces révélations, le photographe revint à sa maison. Il prit son portable, composa le numéro de Corentin.

— Commandant ?... Gilles Derieux. Je viens d'arriver dans ma maison de campagne. C'est là que Jérôme Grandin avait trouvé refuge.

— En êtes-vous certain ?

— Oui. J'ai retrouvé sa montre dans mon garage. Apparemment, il l'a perdue sans s'en rendre compte.

— Ne bougez pas. On arrive. Donnez-moi l'adresse exacte.

— Inutile. Il n'est plus là. Je peux même vous dire qu'il est venu avec une femme.

— Mais comment savez-vous cela ? tonna Corentin, de Paris.

— Le gamin du voisin m'a raconté qu'il l'a vu partir avec la femme.

À l'autre bout du fil, Boris soupira. Bon Dieu ! Mais où était-il allé, ce branque ?

— Il est parti. Mais où ? Si vous avez une idée, c'est le moment de me la donner. Cette femme est en danger, vous entendez ? brailla-t-il.

— Je ne sais pas... bredouilla Gilles, pris au dépourvu.

Il réfléchissait vite. Et brusquement, l'idée, il l'eut.

— Jérôme a un bateau, amarré au port de Deauville.

— Ah ! Enfin, jeta Corentin. Comment s'appelle ce bateau ?

— « Marinette ». C'était le prénom de sa mère.

— Merci.

— Mais, à la fin, me direz-vous ce qui se passe ? hurla Gilles.

Trop tard. Boris Corentin avait raccroché.

*

* *

Boris s'extirpa des bras de la charmante qui avait bien voulu partager avec lui quelques moments de pur bonheur.

— Quoi ! Tu t'en vas déjà ? murmura la belle. Tu m'avais promis que tu resterais après. J'ai horreur des hommes qui quittent le navire une fois l'affaire faite.

Il se pencha au-dessus d'elle, déposa un léger baiser sur les lèvres pulpeuses.

— Moi aussi. Je ne trouve pas cela très élégant. Mais le devoir m'appelle.

— À cette heure-ci ?

— Hélas ! je n'ai pas des horaires de bureau. Je...

Il ne put en dire davantage, elle avait noué ses bras autour de son cou, ouvrait sa bouche d'une langue pointue et autoritaire et le fouillait si bien qu'il sentit le désir revenir. Pouvait-il la décevoir à ce point ? Il n'eut guère à se faire violence, surtout que la belle prenait la main, comme on dit au poker. Elle se redressa, le plaqua sur le dos et le chevaucha prestement. Elle saisit le membre encore un peu mou, à son avis, le caressa avec science. Quand elle le jugea fin prêt, elle se souleva et le guida vers sa cavité de jouissance, pour un lent va-et-vient qui les amena tous deux rapidement au nirvana.

Boris se leva, embrassa la fille dans le cou.

— Je te devais bien ça, lança-t-il avant de se rendre à la salle de bains.

Elle le rejoignit sous la douche, colla son corps nu contre le sien. Mais il la repoussa gentiment.

— Cette fois, c'est non. Boulot, boulot...

— Dommage... Avec toi, je voudrais que ce soit sans fin.

— Merci du compliment.

— Qui ne doit par être nouveau.

Boris sourit en se séchant vigoureusement.

Quelques minutes plus tard, il quittait l'appartement de sa conquête d'un soir et tout en descendant de son troisième étage, il téléphonait à Aimé.

— Ouais... marmonna son collègue, d'une voix pâteuse.

— Saute dans un pantalon et rejoins-moi à l'héliport de la porte de Versailles.

— Très drôle ! C'est pas encore le premier avril que je sache. Tu as bu ? Tu te sens seul, t'as besoin de parler à un copain ? On n'est peut-être pas obligés de s'envoyer en l'air pour ça ?

Aimé, tiré de son premier sommeil, avait le réveil teinté d'humour noir.

— Magne-toi, au lieu d'essayer d'être drôle. On sait où est Jérôme Grandin.

— Voilà une information qui me réveille tout à fait, sursauta Mémé. J'arrive. Fais chauffer le moteur.

Dire que le patron Badolini avait été content du coup de fil de Corentin, était une litote. Dérangé au beau milieu d'un dîner tout ce qu'il y avait de plus officiel, il avait sauté.

— Enfin ! C'est pas trop tôt. Je vous trouvais un peu longs sur cette affaire. Tout ce que vous voulez, Corentin... Oui, je comprends. Le bonhomme a 24 heures d'avance... OK, je fais le nécessaire pour l'hélico.

*

* *

Par les petites routes départementales, Jérôme avait rejoint Dreux. Là, il était entré sur l'autoroute, direction Deauville.

Clotilde avait repris connaissance. Sa mâchoire inférieure la faisait atrocement souffrir. Il n'y était pas allé de main morte ! Quand elle ouvrait la bouche, elle en aurait hurlé.

Muette, remâchant sa situation désespérée, elle n'avait plus qu'un espoir auquel elle se raccrochait : Grandin avait repris sa voiture. Or, elle devait être signalée partout. Dans sa folie, y avait-il pensé ?

Elle ne lui demandait même pas où ils allaient. Elle avait compris qu'elle ne pouvait pas grand-chose et qu'il lui fallait compter sur une performance de la police pour la délivrer.

Ils roulaient sur l'autoroute depuis près d'une heure quand Jérôme bifurqua sur une aire de repos. Pas les grandes avec pompes à essence et supermarché. Non, une tranquille, où il n'y avait que quelques bancs et tables pour le pique-nique et une maisonnette sanitaire.

Depuis une demi-heure, il suivait une voiture, une Fiat Bravo bleu marine. Il avait repéré que le type était seul au volant. Il avait attendu l'occasion et voilà qu'elle se présentait. Le chauffeur venait de s'engager sur cette aire. Sans doute, un besoin pressant.

Jérôme arrêta sa Peugeot derrière la Fiat. Il n'y avait qu'un camion, garé un peu plus loin. L'homme venait de descendre de son véhicule et filait vers les sanitaires. Parfait ! Tout à fait ce qu'il lui fallait. Jérôme sortit de sa voiture, d'un clic ferma les portières à clé et lui emboîta le pas.

Clotilde s'était redressée. C'était le moment de tenter une action de survie. Elle appuya sur le bouton pour descendre la vitre. Mais avec ces fermetures électriques, tout était bloqué. Elle ôta alors sa chaussure et avec le talon s'acharna sur la vitre. Elle ne réussit qu'à casser son talon.

L'homme, sans prendre garde à Jérôme à quelques pas derrière lui, était entré dans le W.C. Grandin se garda bien d'utiliser le second. Il attendit patiemment. La chasse d'eau émit bientôt son geyser et la porte s'ouvrit. Jérôme s'était planqué derrière. Il asséna une manchette sur la nuque du pauvre type qui, s'écroula sur le carrelage sans même avoir eu le temps de s'étonner de ce qui lui arrivait.

Rapidement, Jérôme lui fit les poches, trouva les clés, les papiers de la voiture et un mobile. Il prit le tout, jeta le téléphone dans la première poubelle venue et retourna vers la Peugeot. Il ouvrit, fouilla la boîte à gants, y trouva une casquette et un foulard qu'il prit.

Puis, se redressant, il inspecta les alentours. Aucune autre voiture. Bien. Il ouvrit la portière arrière.

— Venez.

Docilement, Clotilde sortit du véhicule. Il enserra son bras et la conduisit vers la Fiat. Il ouvrit, la poussa à l'arrière, vérifia que les sécurités enfants étaient mises et s'installa au volant. Voleur maintenant ? persifla Clotilde quand la voiture démarra doucement. Voleur, kidnappeur, ça ne vous suffisait pas ? Vous voulez faire la une de tous les magazines ?

— Bien, apprécia Jérôme avec un coup d'œil vers elle à travers le rétroviseur. Je retrouve là l'auteur qui m'a tant fait vibrer.

Ils reprirent l'autoroute et roulèrent en silence, dans la nuit, pendant une centaine de kilomètres. Jérôme savait que le voyage serait périlleux au péage. Aussi quand celui-ci fut annoncé, il s'arrêta sur la bande d'arrêt d'urgence, mit la casquette sur sa tête, très bas sur le front, pour cacher son visage le plus possible, et le foulard autour de son cou, remontant haut sur le menton et cachant la moitié inférieure. Sa pire crainte : que le conducteur de la Fiat ait pu signaler le vol de la voiture.

Les lumières du péage apparurent. Il jeta un coup d'œil dans le rétro.

— Si tu tentes quoi que ce soit, je t'encule, comme l'autre fois. T'as aimé ça ?

Clotilde se tassa au fond du siège. Quand la Fiat ne fut plus qu'à trois voitures de la guérite où officiait l'employé, il ôta ses lunettes, et mit la radio à fond.

La Fiat avança doucement. Sur le bas-côté, à sa droite, clignotait le gyrophare bleuté d'une voiture de gendarmerie. C'est là que tout allait se jouer. Il stoppa devant la guérite tendit le ticket, qu'il avait trouvé posé sur le siège passager et sa carte bleue. L'attente lui parut interminable. Les gendarmes scrutaient chaque voiture. Certaines étaient interpellées avec ordre de se ranger. Ce n'étaient que des Peugeot 407 SW, de couleur foncée.

La Fiat bleue passa sans problème. Clotilde n'avait pas bougé.

Ils roulèrent un ou deux kilomètres sur la départementale qu'ils avaient prise, avant que Jérôme s'arrête. Nouveau regard dans le rétro.

— Tu as été sage. C'est parfait. Tu verras, je vais être très gentil, pour te récompenser.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, pour la première fois.

— À Deauville. Tu connais ? J'y ai un bateau.

Un bateau... Elle ferma les yeux, paniquée. Seule avec ce fou sur un bateau, en pleine mer... Ensuite quand il se sera bien amusé avec elle, il la jettera par-dessus bord. Ni vu, ni connu.

*

* *

Ils entrèrent dans Deauville endormie au petit matin. Jérôme s'arrêta à la première boulangerie ouverte et en ressortit rapidement, portant un sachet empli de croissants.

Il n'y avait personne dans les rues. À Deauville, on faisait la fête, on jouait au casino, on se couchait tard. Seules quelques voitures municipales arrosaient le bitume et débarrassaient les caniveaux des papiers et autres saletés.

Il arrêta la voiture dans une petite rue, loin du port.

— Sois sage, ordonna-t-il en prenant le bras de Clotilde pour l'aider à s'extirper de la voiture.

La tenant étroitement contre lui, ils enfilèrent les rues jusqu'au port. La mer était haute. Une chance. Parce qu'à Deauville, elle se retire sur des kilomètres, pire encore qu'à Houlgate ou Cabourg. Ils abordèrent les pontons de bois. Les bateaux, pour la plupart fermés à cette époque, s'alignaient côte à côte, balancés par une légère houle. La brise maritime faisait cliqueter les gréements. Leurs pas résonnaient sur le quai. Ils marchaient vite. Jérôme était pressé de prendre la mer. Là-bas, il se sentirait en sécurité.

L'avenir ? Il s'en foutait. Il était allé au bout de lui-même. Il avait largué les amarres le jour où il avait pressé ses doigts autour du cou de la malheureuse Aline Weismann, sous le regard indifférent du « Penseur » de Rodin.

Que ferait-il de Clotilde ? C'était la première fois qu'il se posait la question. Mais elle était stupide. Il était évident que cette femme vibrait aux mêmes émois que lui. Et quand elle se serait débarrassée de ses craintes, de ses conventions bourgeoises, elle serait consentante à 100 %.

Son bateau n'était pas très grand, pas très luxueux, comparé aux magnifiques yachts qui gîtaient contre les pontons. Mais c'était là leur havre de paix et de félicité.

— Nous y voici, annonça-t-il en s'arrêtant devant le « Marinette ».

Clotilde considéra le bateau de 9 mètres, blanc, bâché de bleu. Elle tenta de gagner du temps.

— Mais... on ne peut pas prendre la mer comme ça. Il faut faire le plein d'eau, de vivres.

— Ne t'inquiète pas. Il y a toujours tout ce qu'il faut. Monte.

Il l'aida à sauter sur le pont. Le bateau tangua. Elle dut se rattraper au bastingage. Il ôta l'amarre et sauta à son tour. Rapidement, il débâcha. Heureusement qu'il avait toujours ses clés sur lui. Il l'enclencha dans le démarreur. Le moteur tourna instantanément.

— Rentre dans la cabine, ordonna-t-il.

Elle descendit l'étroit escalier.

Le bateau, lentement, s'éloigna du ponton, vira avec précaution et sortit de la passe pour prendre la mer.

CHAPITRE XII



L'hélicoptère se posa au petit matin à Deauville. Le départ de Paris avait pris plus de temps que Boris ne l'aurait voulu. Réveiller un pilote, mettre en route toute la machine administrative... Il fulminait. Mais que pouvait-il faire d'autre. De toute façon, malgré le temps perdu, c'était encore le moyen le plus rapide de rejoindre la station balnéaire et de surprendre Grandin dans ses préparatifs de départ.

Une voiture de la gendarmerie les attendait. Ils foncèrent jusqu'à la ville.

Au petit matin, tout dormait encore. Les camions poubelle sillonnaient les rues à petite vitesse, faisant grincer leurs machineries.

La capitainerie était fermée.

— On a le temps de prendre un petit café, implora Aimé.

— Plus tard. On fonce au port.

— T'es dur dans le boulot, toi ! maugréa Brichot en suivant sa flèche en direction de la mer.

Le port se réveillait doucement, à la vitesse du léger ressac qui faisait tanguer les bateaux. Sur les pontons de bois, un homme promenait son chien. Sur un des bateaux, un autre s'étirait, sondant le ciel. Pourrait-il prendre la mer aujourd'hui ? Après tout, les bateaux, c'était fait pour ça, même si la plupart des propriétaires ne naviguaient guère.

Un autre fumait sa première cigarette, allongé dans un transat, les pieds sur le bastingage, le nez au soleil déjà haut.

— Tu prends par là, à gauche, et moi, je fais ceux de droite. On cherche le bateau « Marinette ».

— Et on ne sait même pas à quoi il ressemble, marmonna Aimé en s'exécutant.

Et des bateaux, il y en avait. Des grands, des petits, des simples, des ostensiblement luxueux. C'est fou ce que les gens peuvent avoir comme fric, pensa Brichot en Usant les noms des voiliers ou des yachts qui s'alignaient de part et d'autre du ponton qu'il arpentait. « Soleil levant », « Sylk » « Rhapsodie » « Marquise »... les noms les plus fantaisistes s'inscrivaient sur les coques blanches, pour la majorité.

Arrivé au bout, il refit le chemin en sens inverse, relisant les noms, sans plus de succès. Puis, il passa à l'autre ponton.

Boris, de son côté en faisait autant. Entre deux bateaux, il y avait parfois des emplacements libres.

Ce qui le faisait enrager. Grandin avait-il eu le temps de fuir ?

Quand ils se retrouvèrent au haut du port, ce n'était plus une hypothèse, mais une certitude : le « Marinette » n'était plus là.

— Allons tout de même à la capitainerie, décida Corentin.

Il ne leur fallut pas plus de dix minutes pour entrer dans le bâtiment. Un employé, derrière un comptoir, classait des papiers.

— Messieurs... fit-il en les voyant entrer.

Corentin présenta sa carte.

— Nous cherchons le bateau « Marinette ». Nous venons de faire le port en long et en large sans le trouver.

L'homme ouvrit son ordinateur et manipula la souris pour chercher.

— Emplacement B-10.

— Fonce, fit Corentin à l'adresse de Brichot.

Puis, se tournant à nouveau vers l'employé :

— Vous allez lancer une interdiction de sortie pour tous les bateaux, ce matin.

— Mais... tenta de négocier le bonhomme, sachant à quelles récriminations et coups de gueule il allait se heurter, vu la splendide journée ensoleillée en perspective.

Peu après, Brichot ouvrit la porte.

— L'oiseau s'est envolé, jeta-t-il, à bout de souffle.

Corentin prit son portable et appela la gendarmerie.

Après avoir quitté le port, Jérôme avait poussé le moteur. Le bateau fendait l'eau allègrement. Il avait suffisamment de carburant pour rejoindre un port de Bretagne. Ensuite, il connaissait bien cette région et trouverait, sans problème, un petit hôtel, ou une maison à louer pour poursuivre l'expérience. Jérôme avait conscience que c'était une fuite en avant, qu'au final, il ne s'en tirerait pas. Impossible pour lui de faire marche arrière. Sa folie était plus forte que toute raison.

Clotilde, cloîtrée dans la cabine, se laissait aller aux soubresauts du bateau. Les vagues cognaient contre la coque, faisant un bruit d'enfer. Elle savait que pour elle, tout était perdu. Elle s'attendait à tout. Il était assez fou pour les noyer tous les deux en pleine mer.

Jérôme mit le pilote automatique et descendit la rejoindre.

— Vous devez avoir soif.

Quand il n'était pas dans son délire de puissance, il redevenait l'homme affable que tous connaissaient. Instinctivement, il reprenait le vouvoiement respectueux. Un comportement qui déroutait complètement Clotilde.

Jérôme ouvrit un placard, prit deux verres. Dans un autre, une bouteille d'eau qu'il déboucha.

— J'ai même du sirop, si vous voulez.

Elle secoua la tête et avala le verre d'eau d'un trait. Son geôlier le lui remplit à nouveau.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— La Bretagne, vous connaissez ? Moi, très bien. Nous allons nous trouver un petit coin tranquille et nous écrirons, ensemble, un livre que le monde entier s'arrachera. Un écrit à quatre mains, comme personne n'en a lu.

Derrière les fines lunettes, le regard acier la sondait, froid, calculateur.

— Vous savez bien que tout cela finira très mal, murmura Clotilde.

Jérôme éclata de rire.

— Croyez-vous ? Je suis tranquille. Personne ne connaît l'existence de ce bateau. Il est...

Il releva sa manche pour consulter sa montre et s'aperçut qu'il ne l'avait plus. Il fouilla ses poches. Rien. Sans un mot, il monta sur le pont, chercha sous le gouvernail, redescendit, chercha vers les placards qu'il avait ouverts. Rien.

Il dut se rendre à l'évidence : il l'avait perdue, mais où ? C'était un détail important. En attaquant le type sur l'aire de repos ? Dans la Fiat, abandonnée aux abords de Deauville ?

Il se refaisait le film des dernières heures, depuis leur départ de la maison. Et soudain, il pâlit. La bagarre dans le garage ! Son regard foudroya Clotilde. C'est là qu'il l'avait perdue. La montre était restée dans le garage.

Merde ! Une autre certitude le fit pâlir : Gilles connaissait l'existence du « Marinette ». Ils étaient venus ensemble sur ce bateau.

Lui, qui se croyait à l'abri de toutes recherches, se sentit, brusquement, rattrapé par le cours des événements.

Clotilde l'observait, le voyait se décomposer. Il réalisait qu'il avait commis une erreur quelque part. Elle se prit à espérer. Elle osa :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le visage de Jérôme se durcit, devint ce masque de colère incontrôlée qu'elle connaissait bien maintenant.

— C'est à cause de toi, petite conne qui ne veut rien comprendre.

Elle frissonna. Qu'allait-il inventer encore ? Jérôme s'était affalé sur les coussins des banquettes-sièges. Il réfléchissait. Il fallait faire vite. Que ferait Gilles s'il trouvait la montre ? Avertir la police ? Sans doute. Puisque ceux-ci l'avaient contacté, il en était certain. Il avait dû leur dire qu'il l'avait appelé, en vain. Et en trouvant la montre, il comprendrait. La police lui aura fait un tableau bien noir, et Gilles n'aura d'autre solution que raconter aux flics. Bien entendu, il parlera du bateau.

Il remonta précipitamment sur le pont. Ce qu'il avait réussi avec la voiture, il devait le réussir avec un bateau. Simuler une panne et arraisonner son « sauveur ». Il scruta la mer, désespérément vide. Un ronronnement lui fit lever le nez vers le ciel. Un hélicoptère approchait.

La collaboration avec la gendarmerie locale était très efficace. Corentin et Brichot n'avaient mis guère de temps à remonter dans l'hélicoptère avant qu'il ne regagne Paris. Et la vedette des douanes avait quitté son port d'attache dès le coup de fil de Boris.

À bord de l'hélico, ils scrutaient la surface plane de la mer et n'y voyaient rien. Mais l'œil du pilote, plus exercé, repéra rapidement le bateau.

— Bateau à 10 heures, annonça-t-il en virant légèrement pour s'en rapprocher.

— Où ? Je ne vois rien, se plaignit Brichot en collant son front à la vitre. Corentin avait pris les jumelles.

— Ça y est, je l'ai. Vous pouvez descendre.

— C'est comme si c'était fait, commandant.

L'appareil plongea doucement.

— Encore... tournez. Je ne vois pas le nom.

Le pilote s'exécuta.

— Là ! s'écria Mémé en pointant l'index. « Marinette » C'est bien lui. Il n'y a personne sur le pont.

— Passe-moi le mégaphone.

Corentin, fit glisser l'ouverture et se pencha légèrement vers l'extérieur, le nez au vent, en portant le mégaphone à sa bouche.

— Grandin... Sortez.

Brichot scrutait le bateau. Il ne se passait rien, comme s'il était abandonné.

— Vous ne vous en tirerez pas, Grandin, renouvela Corentin.

Sans plus de succès.

— Pourvu que la petite avocate soit toujours en vie, bredouilla Brichot.

Dès qu'il avait aperçu l'hélicoptère, Jérôme avait réintégré la cabine. Clotilde, en entendant le bourdonnement, en constatant la panique de Grandin, comprit tout de suite. Elle se leva.

— Vous voyez bien que tout est fini. Minimisez les dégâts. Laissez-moi sortir.

— Ta gueule ! proféra Grandin, entre ses dents.

Il ne pouvait s'avouer vaincu. Il cherchait une porte de sortie.

Clotilde joua le tout pour le tout. Tout en n'ayant guère d'équilibre dans ce bateau qui tanguait beaucoup, elle se précipita vers l'escalier. Grandin allongea le bras, la plaqua sur les marches. Elle eut un cri.

— C'est encore moi qui décide, jeta-t-il en la ramenant brutalement sur la banquette.

Dehors, l'hélico continuait sa ronde au-dessus du « Marinette ».

— Vous avez un filin ? demanda Corentin au pilote.

Aimé comprit tout de suite.

— Tu ne vas pas descendre ? Tu es fou !

Un ronflement de moteur leur fit tourner la tête.

— Regarde... Voilà du renfort, s'écria Brichot en tendant le bras vers la vedette des douanes qui approchait à toute allure.

Ils stoppèrent le moteur à deux mètres du bateau de Grandin. Corentin reprit le mégaphone.

— Grandin... Une vedette de la police maritime vient d'arriver. Ils vont arraisonner votre bateau. Vous feriez mieux de sortir de votre plein gré.

Clotilde, blottie sur les coussins, implora :

— Vous feriez mieux de les écouter. Vous savez pertinemment qu'en résistant vous aggravez votre cas.

— Mon cas est scellé d'avance, et tu le sais. Mais je ne plongerai pas tout

seul. Toute cette histoire est de ta faute.

Dehors, deux gendarmes, armés, avaient sauté sur le pont du « Marinette ». Ils se planquaient comme ils pouvaient, les armes pointées vers la cabine.

Deux plongeurs s'étaient jetés à la mer et attendaient les instructions.

Dans l'hélicoptère, en assiette au-dessus du bateau, Boris se rongait d'impatience.

— Lancez votre filin, ordonna-t-il soudain. Et descendez-moi sur la vedette des douanes.

Le pilote s'exécuta. Le filin se déroula sous la carlingue. Corentin passa une jambe, puis deux à l'extérieur.

— Je te tiens, fit Brichot, inquiet.

— Ta confiance en ma condition physique me fait chaud au cœur, plaisanta Boris.

— Tu te crois toujours le plus fort ! C'est plus difficile que de séduire une femme.

— Je te l'accorde.

Il agrippa le filin.

— Continue à l'asticoter au mégaphone, lança-t-il à Aimé.

Puis, à l'adresse du pilote : « go » cria-t-il.

Le filin descendit doucement au-dessus du pont de la vedette.

— Grandin... Rendez-vous. Vous n'avez aucune chance de vous en tirer, brailla Brichot.

Corentin atterrit en douceur sur le pont.

Dans la cabine, Jérôme avait pris sa décision. Il chercha une corde, ne trouva qu'un foulard. Il attrapa le bras de Clotilde, la tira vers lui. Ensuite, il passa le foulard autour de son cou et la plaqua contre sa poitrine, en bouclier.

— Allez, monte, fit-il en la poussant vers l'étroit escalier.

De son poste d'observation, là-haut, Brichot avait perçu le mouvement.

— Il sort, hurla-t-il.

Aussitôt les deux gendarmes se mirent en position de tir.

Clotilde s'engagea dans l'escalier qu'elle monta lentement. Elle émergea bientôt dans le soleil.

— Ne tirez pas ! hurla Corentin en l'apercevant.

Le bras gauche de l'avocat ceinturait la jeune femme. Sa main droite serrait le foulard autour de sa gorge, maintenant sa tête en arrière.

— Dégagez ! hurla-t-il. Plus personne sur le pont, sinon, je l'étrangle.

Il leva la tête vers l'hélico.

— Toi aussi, dégage ! vociféra-t-il.

Corentin, d'un léger mouvement de tête, avait donné un ordre aux deux plongeurs. Il tenta de faire revenir Grandin à la raison.

— Voyons, maître, soyez raisonnable. Vous savez très bien que vous n'irez pas loin.

Jérôme tira plus fort sur le foulard. Clotilde porta les mains à son cou, tentant de desserrer cette étreinte mortelle.

— Assez palabré. Faites ce que je demande.

Son regard chercha celui de Corentin.

— Tant qu'elle est en mon pouvoir, vous ne pouvez rien contre moi. C'est mon sauf-conduit.

Les deux tireurs n'avaient pas bougé d'un poil. Grandin tira plus fort sur le foulard. Clotilde eut un gémissement et son visage devint exsangue.

— On dégage, murmura Corentin.

L'officier de gendarmerie fit signe à ses hommes qui, prudemment, quittèrent leur abri et bondirent sur le pont de la vedette.

— Et maintenant, faites ronfler le moteur et regagnez le port, ordonna Grandin.

Et, levant la tête :

— Toi aussi.

Il eut un grand geste du bras pour signifier au pilote qu'il voulait le voir déguerpir.

— Faites ce qu'il dit, marmonna Brichot.

L'hélicoptère prit de la hauteur. La vedette décolla lentement du « Marinette ».

Clotilde, qui pouvait à peine respirer, les voyait avec détresse l'abandonner.

À l'arrière du bateau, les deux plongeurs émergèrent et, en douceur, prirent pied sur le pont du « Marinette ».

Corentin, du coin de l'œil, surveillait leur déplacement. De l'hélico, Brichot était aux premières loges. Bon Dieu ! Pourvu que ce fou ne s'aperçoive de rien...

Mais Grandin était bien trop occupé à surveiller le départ de la vedette des gendarmes, et de l'hélicoptère au-dessus de sa tête. Les deux plongeurs purent approcher jusqu'à un mètre de lui.

Un des deux lança son bras. La manchette arriva exactement sur la nuque de Grandin, qui s'écroula.

Le foulard, enfin desserré, redonna un peu de souffle à Clotilde. Mais la pression avait été trop forte. À son tour, elle s'écroula, tout contre l'avocat,

comme si elle refusait de le quitter.

La vedette avait opéré une manœuvre qui la ramenait près du « Marinette ». Corentin bondit sur le pont, se précipita vers la jeune avocate. Elle essayait de reprendre une respiration normale.

Elle ouvrit les yeux sur le commandant et trouva la force de lui sourire.

— Quel plaisir de vous voir, articula-t-elle péniblement.

EPILOGUE



Elles étaient debout, toutes les deux, face à face, dans le bureau de l'éditrice. Les mains de Françoise caressaient les épaules de Clotilde. Lentement, elles descendirent, s'attardèrent sur les seins menus, emprisonnèrent la taille, prirent la mesure des hanches et glissèrent sur le ventre et le pubis.

Françoise exerça une pression suggestive. Clotilde renversa la tête avec un soupir de bien-être. Mais quand son amie voulut relever la jupe, insinuer ses doigts dans le slip, Clotilde attrapa sa main et l'arrêta.

— Non, fit-elle doucement en la regardant droit dans les yeux.

— Non ? Tu n'as pas envie ?

Clotilde secoua la tête.

— Demain ?

— Non. Plus jamais, Françoise.

L'éditrice fronça les sourcils. Son cœur avait fait un bond horrifié.

— Tu ne peux pas me faire ça.

— Oh, que si ! Notre... petite aventure fut un intermède très agréable. Mais je ne désire pas poursuivre.

Elle se dégagea de la présence trop collante de Françoise.

— Pas plus que je ne désire continuer à écrire.

— Quoi ? Mais ton second roman ?

— Au pilon.

Pour le coup, Françoise retrouva ses réflexes de patronne.

— Il n'en est pas question. Tu sais combien cela coûte ?

— Je paierai.

Elle la regarda.

— Enfin... Françoise, si tu as un peu d'amitié pour moi, tu sais par où je suis passée.

L'éditrice approcha, les mains en avant, espérant que tout n'était pas perdu. Après tout, elle avait un assez grand pouvoir de persuasion.

— Tu oses me parler d'amitié. Et comment oublier mes peurs, mes craintes pendant ce temps où tu étais...

Clotilde s'était détournée.

Françoise soupira et revint s'asseoir derrière son bureau.

— Après tout, tu as sans doute raison. Mais ne plus écrire... Tu sais à quoi j'avais pensé ? Tu dois écrire cette aventure, tout ce qui t'est arrivé, sans rien omettre. Une façon d'en faire le deuil.

Clotilde sourit.

— Très subtil. Je rends hommage à tes facultés éditorialistes. Mais c'est non.

Pour le coup, le visage de Françoise se crispa et toute sa graisse fut secouée d'un léger tremblement.

— Nous n'allons plus nous voir ?

Clotilde eut une moue en haussant les épaules, l'air de dire : c'est le destin.

— Tu dois écrire. Autre chose. Mais tu as un vrai talent.

Clotilde avait pris son sac.

— Merci, c'est gentil à toi. Je vais y réfléchir.

Sur une étagère, elle avisa son livre : « Dans les mains d'Eros ». Elle approcha, le prit, le brandit en l'agitant.

— Pour le souvenir, déclara-t-elle en sortant.

*

* *

Ils étaient attablés dans un café, face au Palais de Justice. Clotilde ouvrit son sac, en sortit son roman et un stylo. Elle ouvrit la page de garde, griffonna

quelques mots et tendit l'ouvrage à Corentin.

— Vous savez que je vous fais un cadeau d'une grande valeur ? C'est le seul exemplaire. Tous les autres sont détruits.

— J'apprécie, répondit-il en souriant.

— Je vous dois bien ça.

— Vous permettez ?

Boris ouvrit le roman et lut « Tout, ici, n'est que pure imagination. La réalité a été beaucoup plus dure. Mais elle ne sera jamais racontée. »

Il releva la tête, sourit à la jeune avocate. Elle consulta sa montre et se leva.

— Excusez-moi. Une audience. Et le Président n'aime pas que les avocats soient en retard.